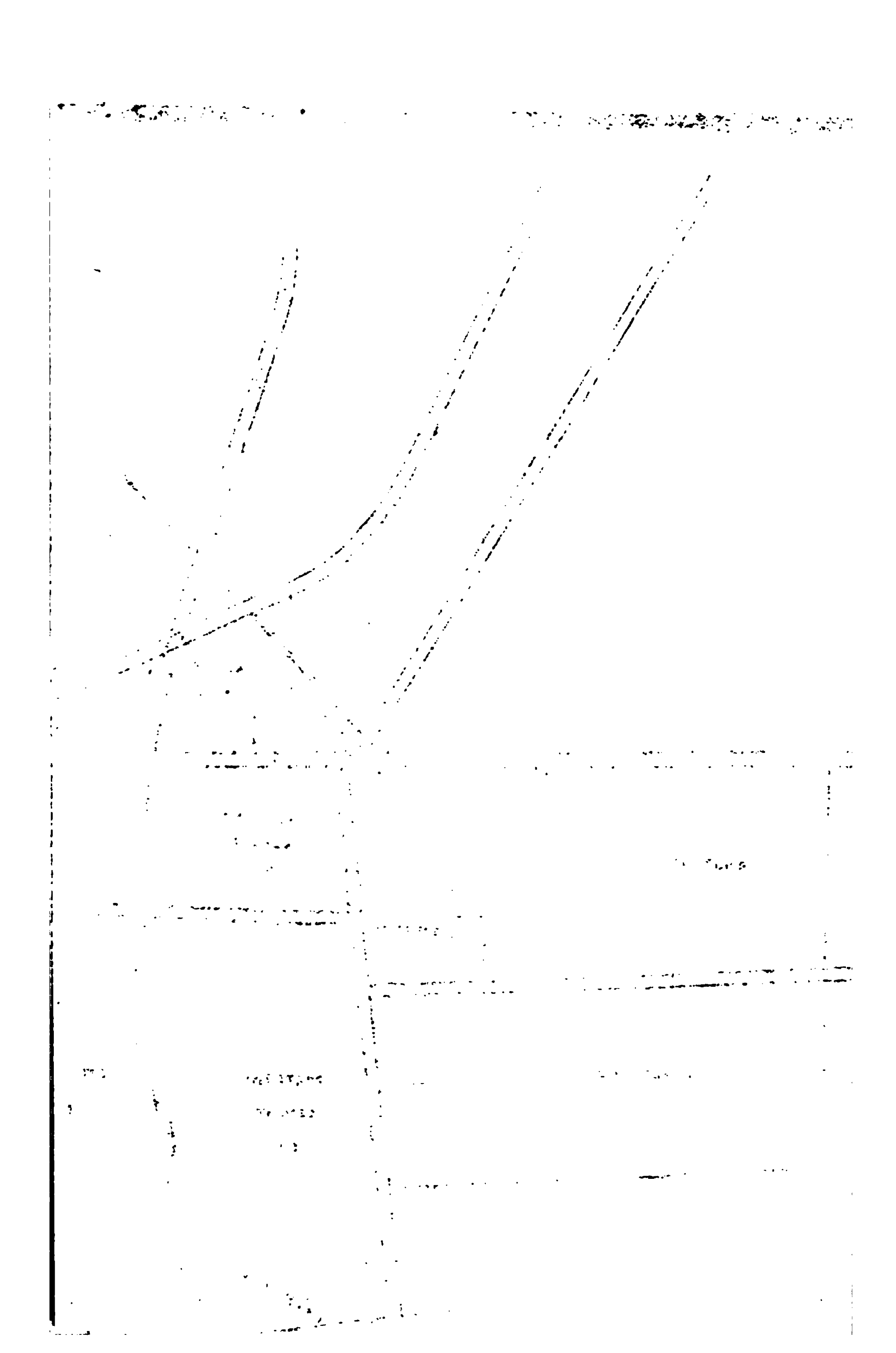
E. E. CINQ-MARS

HULL



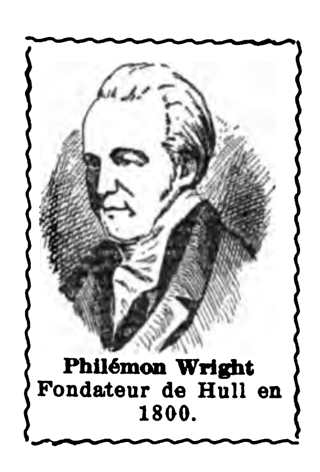






HULL

SON ORIGINE, SES PROGRES, SON AVENIR



Philémon Wright
Fondateur de Hull en 1800.

Soixante illustrations sur cu ivre, hors texte.
Vingt-cinq illustra tions sur zinc, dans le texte.
Carte géographique de Hull en 1907.

— PAR —

E. E. CINQ-MARS, JOURNALISTE.

HULL, P. Q.
EDITEURS : BERUBE FRERES.
1908.

PREFACE

Si je présente aujourd'hui ce livre à mes nouveaux concitoyens de Hull, ce n'est pas que je sois plein de vaines ambitions d'auteur. Détrompez-vous, c'est plutôt pour combler une lacune et m'acquitter d'une dette de reconnaissance et d'amitié.

J'en connais plus d'un qui eussent fait mieux que moi; mais puisque, pour une raison ou pour une autre, ce livre n'a pas encore été écrit, on voudra bien, je l'espère, fermer les yeux sur mon peu de compétence, pour ne voir que le mérite de mes intentions. J'ai parlé d'une dette de reconnaissance et d'amitié. En effet, depuis tantôt trois ans que je vis à Hull, je n'ai eu qu'à me féliciter de la toute charmante urbanité canadienne-française avec laquelle on m'a accueilli, et des bons égards que l'on m'a toujours témoignés. L'hospitalité n'est-elle pas, du reste, un des caractères distinctifs de notre race.

Enfin, ferai-je montre d'orgueil en avouant bien humblement et en toute sincérité, que si je me suis mis ardûment à l'oeuvre pour faire l'historique de notre si belle et si industrieuse ville de Hull, pour parler de son passé, de ses malheurs, de ses joies, de ses travaux, de ses espérances et de son avenir, ce fut à la demande d'un nombre de citoyens distingués. Et je crois que je n'aurais pu me soustraire à cette proposition si honorable pour moi sans leur

montrer de l'ingratitude pour les bons offices qu'ils m'avaient rendus si spontanément et si affectueusement.

Hull est une grande famille unie par les liens les plus étroits et les plus tendres. Nos ancêtres avaient l'habitude de conserver parmi ce qu'ils avaient de plus précieux le livre de la famille, contenant les noms des aïeux, des fils et des descendants avec leurs principaux faits et gestes. Pourquoi la ville de Hull n'aurait-elle pas, elle aussi, son livre de famille. Et du reste, toutes les villes en vue de notre Canada n'ont-elles pas l'histoire écrite de leurs labeurs, de leurs efforts et de leurs succès.

Pourquoi, me suis-je dit, Hull, qui a raison d'être fière de son origine et de sa prospérité, n'aurait-elle pas, elle aussi, son histoire écrite ? Et je me suis mis à l'oeuvre avec d'autant plus d'ardeur et d'enthousiasme que, comme je l'ai dit tout à l'heure, des citoyens, et des premiers, m'en ont fait la proposition.

La tâche, si elle était difficile n'en était pas moins agréable pour cela. Les fastes de ce coin béni de notre province ne remontent-elles pas aux origines de la colonisation de notre pays, alors que missionnaires et soldats, pionniers du Christ et de la France, traversaient côte à côte les solitudes du Canada.

Encore une fois, je regrette que mes lourdes occupations de correspondant ne m'aient pas permis de consacrer plus de temps à ce travail que je n'ose appeler littéraire. Cependant, qu'on me permette d'assurer que tout ce qu'on lira dans ce livre, tout modeste qu'il soit, a été puisé aux sources les plus

officielles possibles. Je remercierai, à ce sujet les collaborateurs qui m'ont aidé à mener à bonne fin cet ouvrage. Sans doute, comme dans tout livre de cette nature, on rencontrera des lignes qu'on a déjà lues. Mon intention première était de mentionner les noms de tous ceux qui m'ont aidé soit verbalement, soit par écrit. Mais, quelques-uns m'ayant prié de n'en rien dire, d'autres m'ayant dit qu'il était inutile de surcharger mon ouvrage de notes de renvoi, je me suis rendu à leur désir, remerciant tout le monde de tout coeur, et priant les auteurs à qui je n'ai pas eu le loisir d'en causer, de vouloir bien tenir compte de ma bonne volonté et de la sincérité de mes intentions.

Mes renseignements sur l'histoire de Hull sont un peu confus, les quelques documents que j'ai pu consulter sont souvent contradictoires, et les récits qui m'ont été faits par des témoins oculaires varient beaucoup. On ne saurait croire avec quelle facilité les légendes les plus fantastiques se sont formées, dans un pays et dans un temps où les hommes étaient plus soucieux de travailler ferme que d'écrire.

Ainsi, je prierai le lecteur de bien vouloir me faire savoir, par lettre ou autrement, quelles sont les erreurs de faits, et comme cet ouvrage est limité à un tirage de mille exemplaires, je m'empresserai de faire les corrections nécessaires dans une deuxième édition, s'il y a lieu.

E. Lionel Mars.

SON ORIGINE

QUELQUES LIGNES SUR LES ESQUIMAUX

Si je commence ce livre en parlant des Esquimaux, des Outaouais et des Algonquins, ce n'est pas que je veuille dire que mes si sympathiques et si distingués compatriotes aient une affinité rapprochée avec ces peuplades. Loin de là. Mais pour ne pas remonter au déluge, je parlerai des premiers habitants qui ont foulé le sol de ce pays, que je vais décrire, et des ancêtres que la légende leur prête. Nos illustres aïeux ont été tellement mêlés à la vie des Indiens, ils ont été avec ceux-ci en rapports si intimes, ou bien ils ont eu avec ceux-là des démêlés si violents, qu'il est bien permis d'en dire quelques mots avant d'entrer dans le vif de mon sujet.

La légende la plus accréditée, parmi les Esquimaux au sujet de leur origine, est que le Castor Noir créa deux hommes, bien loin dans l'Ouest, sur une autre île de la mer, et que de cette île, ils abordèrent dans celle-ci pour y chasser les perdrix blanches. La chasse terminée, ils se battirent pour la possession de ces tétras, et que l'un des deux s'enfuit avec l'embarcation, condamnant l'autre à rester dans l'île pour vivre misérablement du fruit de la chasse et de la pêche. Le fugitif s'empara des richesses abandonnées par son frère sur l'île occidentale, et devint le père d'une nation riche. L'exilé est l'ancêtre des Esquimaux. Quant aux Peaux-Rouges la légende des Esquimaux veut qu'ils soient sortis des lentes de leurs poux, ce qui explique le mépris dont ils ont toujours couvert les Peaux-Rouges.

D'après les indices ethnographiques, il est évident que les Esquimaux ont connu l'Asie Orientale. On reconnait leur origine à les voir fumer dans de grands calumets absolument semblables à ceux dont se servent les habitants de l'archipel malais. On rencontre partout dans l'Alaska et parmi les autres peuplades

d'Esquimaux, autour du cercle polaire, la vraie pipe à opium, petit plateau percé d'un fourneau lilliputien et porté sur un pédicule qui repose à plat sur un manche ou tuyau recourbé, formé de deux pièces unies par une ligature ou par des anneaux. Cependant, les Esquimaux ne connaissent pas l'usage de l'opium, et lorsqu'ils n'ont pas de tabac, ils bourrent leur pipe de poils de renne. Parfois, ils mélangent le tabac à une pincée de poils ; et ils avalent à grandes gorgées la fumée la plus infecte et la plus pernicieuse qui puisse entrer dans une bouche humaine.

Il y a du Chinois dans l'Esquimau, et en beaucoup de choses, en outre de la pipe. Ainsi, la forme de leurs bottes a été empruntée aux habitants du nord du Céleste Empire. On reconnaît aussi l'estrade, lit oriental où l'Esquimau se tient assis, accroupis ou couché.

Les caractères anthropologiques et psychologiques confirment les indices ethnographiques. Comme le malais, l'Esquimau a le teint verdâtre, la face large et ronde ; les yeux obliques et bridés sont petits ; il possède le même génie inventif et commercial; aussi, le même manque de pudeur et d'honnêteté.

Dès l'arrivée des Européens sur les côtes est du continent, ils poussèrent vers l'ouest, cherchant à travers l'Amérique un passage vers les Indes et la Chine. Ainsi, on ne doit pas s'étonner de ce que les habitants de l'archipel malais dont l'existence remonte à trente siècles et plus, se soient aventurés vers l'inconnu, en poussant leurs embarcations vers l'Alaska, par où près le détroit de Behring.

Quand ? En quelle année, en quel siècle ? Nul ne le sait. Cependant, les chercheurs historiques s'accordent à croire que les Malais sont venus en petit nombre dans l'Alaska, vers le huitième siècle. Paresseux et mal équipés, ils ne songèrent pas à s'avancer par groupes vers les terres centrales du continent. Toutefois, des petits partis se détachèrent, de temps en temps, de la colonie ; et ayant perdu leur chemin en remontant quelque rivière, peut-être le fleuve Mackenzie, ils perdirent peu à peu les habitudes de leurs ancêtres et forcés de courir les bois pour vivre, ils devinrent les pères des Peaux-Rouges. Ceux-ci couraient toujours vers l'est, vers le soleil levant, et lorsque les Européens mirent le pied sur le sol de l'Amérique du Nord, on estime que la population des indigènes, sur cette partie du continent, était d'environ 100,000 âmes.

Les sauvages vivaient en guerre continuelles, étant séparés par des haines héréditaires amenées par les longues séparations. Les tribus étaient nomades, sans demeure fixe, voyageant par groupes séparés à travers les territoires. Le tempérament des membres de ces nombreuses tribus était belliqueux ou pacifique, suivant ce qu'étaient les chefs, ou encore, ils subissaient l'influence du climat. Tous avaient conservé le caractère commun des malais : mépris de la femme, abandon des vieillards et des malades, la gourmandise, l'envie et la paresse. Ils adoraient le soleil et lui offraient des sacrifices sanglants.

OUTAOUAIS ET ALGONQUINS

L'Outaouais a porté plusieurs noms. Les sauvages le désignaient sous celui de la Grande Rivière. Aux premiers jours de la colonie française un jeune Français nommé Des Prairies lui lui donna son nom. On l'appela ensuite rivière des Algonquins, à cause des sauvages qui habitaient ses bords. En 1654, on lui donna officiellement le nom rivière des Outaouais dont les Anglais ont fait Ottawa.

Le nom générique d'Algonquins s'appliquait à un grand nombre de tribus sauvages dispersées sur l'Outaouais, entre le Saint-Laurent et les grands lacs de l'ouest canadien. Trois de ces tribus habitaient la vallée de l'Outaouais. A l'époque de l'arrivée des Européens, les Algonquins de cette vallée, laquelle couvrait plus de 2,000 milles carrés, n'étaient qu'au nombre de six mille âmes environ. Autant dire que le pays était à peu près désert. Ces gens, courageux à la guerre, mais indisciplinés devaient fatalement succomber devant les Iroquois, ces derniers était plus nombreux et plus guerroyeurs qu'eux.

DU VIGNAU

Ci-après, un intéressant article par M. Benjamin Sulte au sujet du premier blanc qui aurait visité la vallée d'Ottawa:

Le premier homme de race blanche qui rencontra les Chaudières sur sa route se nommait Nicolas Du Vignau.

Un peu plus haut il vit un autre chapelet de chutes que que nous appelons les Chats, en l'honneur des chats sauvages dont les forêts d'alentour étaient remplies.

Il en vit bien d'autres avant que d'arriver à l'Ile des Allumettes où il passa l'hiver de 1611-1612.

C'était un jeune homme, au dire de Champlain, qu'il avait confié aux sauvages descendus cet été à la traite de Montréal.

Jessouat, le borgne, chef de l'Ile des Allumettes, connaissait Champlain depuis huit ans. Il encourageait ses gens à fréquenter les français et à trafiquer avec eux de manière à réunir sur l'Ile le plus possible de marchandises françaises pour les échanger contre les peaux de castor et les riches fourrures des peuplades du Nipissing, Temiscamingue et du Haut Saint-Maurice.

Du Vignau apprit, au cours de l'hiver, ce que les Algonquins voulurent bien lui dire au sujet de ces vastes contrées. Il en saisit la forme géographique et se rendit compte du régime ou partage des eaux sur une grande étendue. On lui raconta que, l'été de 1610, les sauvages des bords de la mer, vers le nord, avaient vu de grandes cabanes flottantes portant des branches aussi hautes que les navires de Henry Hudson découvrant la baie d'Hudson.

En 1612 Du Vignau descendit la rivière avec ses amis de l'Ile et, comme Champlain était alors en France, il s'embarqua vers l'automne pour aller le rejoindre.

L'entourage de Champlain à Paris fut émerveillé des récits du jeune homme. Tout les voyageurs sont gascons. Du Vignau exagéra quelque peu, ajouta un ornement quelconque à la stricte vérité, mais jamais, au grand jamais il n'eut le toupet de débiter des sornettes comme Jacques-Cartier, le Père Marquette, le Père Kennepin et autres nous en content dans leurs écrits.

De retour sur le Saint-Laurent, l'été de 1613, Champlain partit avec Du Vignau et les sauvages de l'Ile qui traitaient à Montréal et alla passer l'hiver chez Tessouat. Le rusé chef lui vendit du plomb, comme on dit, car il lui fit des histoires effrayantes sur les régions situées au-delà de son petit royaume. Il ne fallait pas que le commerce français s'étendit au loin, vous comprenez, puisque le Borgne voulait en garder le monopole.

Du Vignau avait vu clair dans tout cela. Champlain, dépité de ne pas pouvoir dépasser l'Ile, qualifia Nicolas de menteur, mais partout où il parle de ce garçon, Champlain prouve que son interprète, ce même Du Vignau, ne l'avait pas trompé.

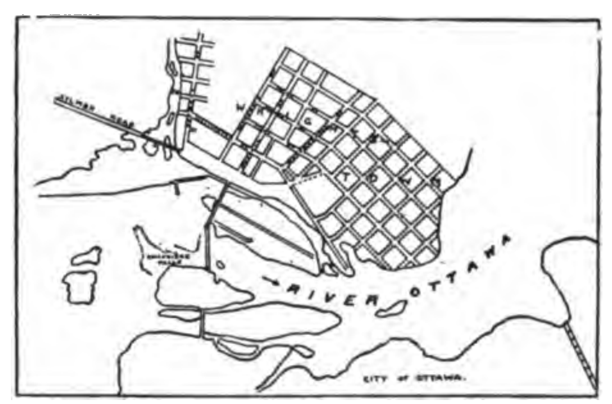
Naturellement, les historiens ne manquent pas de dire que Du Vignau était un menteur. Il serait temps de nous faire

savoir en quoi il est aussi fautif. Le témoignage de Champlain est tout contradictoire. Laissez-le; il ne résiste pas à la simple raison.

BENJAMIN SULTE.

LES PREMIERS JOURS DE HULL

Relation tirée du dictionnaire topographique de la Province du Bas Canada, écrit par Joseph Bouchette en 1832



HULL EN 1851, ALORS APPELE WRIGHTSTOWN.

Hull, canton situé à 189 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans le comté d'Ottawa est bordé à l'est par Templeton ; au nord par Wakefield ; à l'ouest par Eardley et au sud par la rivière Ottawa. La superficie est de 82,429 acres et a été arpenté et subdivisé en 1801 en vertu d'un permis d'arpentage accordé à Philemon Wright, à deux de ses fils et à sept associés, qui en 1806 obtinrent une concession de 12,000 acres de terre. L'ordre du conseil datait du 22 mai 1800. La concession de M. Wright comprenait tout le front du canton, composé des rangs 1, 2, 3 et parties des rangs 4, 5, 6 avec 2 terrains dans le 7ème rang que traverse la rivière Gatineau. Les associés de M. Wright cédèrent à leur chef la plus grande partie des terres en

compensation des frais d'arpentage et des droits de lettres patentes, et celui-ci devint ainsi le principal et, pour ainsi dire, le seul propriétaire des terres qui avaient été concédées en premier lieu.

Hull est situé à 120 milles de Montréal et dans le centre d'une contrée très fertile. Une série de collines, que les Indiens ont nommé Perguatina et dont la plus haute n'est pas à plus de 900 pieds au-dessus du niveau de l'Ottawa, traverse le canton de l'est à l'ouest. Le sol des plaines est excellent et produit en abondance du blé, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre, etc. Dans le voisinage immédiat des chutes Chaudière ou Colombia, le sol est plus pauvre et composé presque entièrement de pierres et de sable, mais à une certaine distance des chutes il redevient propre à l'agriculture. Ce canton est sillonné de plusieurs routes ; la principale part du quai des bateaux à vapeur, traverse le village de Wright et longeant le front aboutit au lac Chaudière entre le 2ème et le 3ème rang ; elle côtoie ensuite le lac et se termine à Eardley. Cette route qui est appelée la route de Britannia est excellente et s'étend sur un parcours de 7 milles. Deux routes partent de la ferme Columbia pour prendre ensuite des directions différentes. L'une d'elles, côtoyant l'étang Columbia, conduit à la ferme Gatineau, endroit qu'avait choisi M. Ph. Wright en 1801 pour y construire sa première résidence qui fut le point de départ de la florissante colonie actuelle de Hull. L'autre route se dirige vers l'ouest, tourne brusquement au terrain No. 8 et rejoint ensuite la route d'Eardley. De son côté, la route Columbia continue vers le nord jusqu'à ce qu'elle rencontre la rivière Gatineau dans le 7ème rang, où est située la nouvelle ferme de M. Christopher Wright. Les communications par route entre Hull et Montréal sont loin d'être bonnes. Les commissaires du gouvernement ont fait construire une route de 16 pieds de largeur sur une distance de 64 milles jusqu'au Long Sault ainsi que 71 ponts. Le total des sommes dépensées par M. Wright et quelques-uns de ses voisins dans la construction de routes carrossables s'est élevé, pour les vingt années qui suivirent son installation dans le pays, à £2211 17s. 6d. qui, avec les £955 dépensées par les commissaires du gouvernement formait un total de £3116 17s 6d. Ces routes ainsi construites couvrent une distance d'environ trente milles.

Le canton contient en abondance d'excellent bois, prin-

cipalement du hêtre, du bouleau, de l'érable, du pin, de l'orme et un peu de chêne, de tilleul et d'épinette. Le chêne est surtout employé dans la construction des bateaux et le pin fournit des mâts de navires. Hull est bien arrosé par des rivières, des lacs et de nombreux ruisseaux tributaires; la rivière la plus importante est la Gatineau qui traverse le canton diagonalement du nord-est au sud-est et n'est navigable que pour des canots. Le lac principal s'étend du terrain 28 dans le 11ème rang jusqu'au commencement du terrain 28 dans le 21e rang; il a trois milles de long sur trois-quarts de mille de large et se déverse dans la Gatineau entre le 15ème et le 16ème rang. L'" étang Columbia " est un petit lac situé à l'extrémité du 7ème rang ; il se déverse dans l'Ottawa un peu au sud de l'estuaire de la Gatineau. Une couche de minerai de fer d'une grande richesse a été découverte dans le canton mais elle n'a jamais été mise en exploitation. Il existe aussi une mine de plomb sur la rivière Gatineau, connue seulement des Indiens, qui en ont apporté ici de grandes quantités. On a découvert sur la rivière Gatineau, près du premier rapide, une couche de marbre blanc qui, croit-on, s'étend sur une très longue distance. Les rives de la Gatineau renferment de la pierre calcaire d'excellente qualité et il existe aussi une mine de plomb dans le 10ème ou 12ème rang. Plusieurs fermes qui rendent bien ont été établies dans le canton ; M. Wright possède 5,000 à 6,000 acres de terres en culture et son fils, M. T. Wright, a deux établissements dans le 7ème et le 8ème rang sur la rive est de la Gatineau. La ferme Columbia est située dans le 4ème rang à un mille et demi environ de l'Ottawa et à l'ouest de la propriété de M. Wright.

Le village de Wright est situé à l'angle sud-est du canton et comprend le front des terrains Nos. 2,3 et 4 dans le 3e rang; il possède une belle église de 68 pieds par 28 avec un clocher de 121 pieds de hauteur. Presque en face de l'église se trouve une maison en pierre de deux étages qui sert d'hôtel. La magnifique résidence de M. Philemon Wright est située sur la pente de la colline. M. Wright fait le commerce du bois sur une grande échelle. Il expédia son premier chargement à Montréal et en 1807 il fut le premier à envoyer à Québec du bois provenant des forêts de la vallée de l'Ottawa. Le canton possède 3 écoles dans lesquelles 150 écoliers environ apprennent à lire, à

écrire et à compter. La population augmente avec rapidité et se compose presque entièrement d'Américains.

M. Wright a exposé lui-même les péripéties de son voyage et les méthodes qu'il a employées pour former la colonie de Hull ; après avoir visité l'étendue de terrain qui était destinée à devenir le théâtre de ses efforts et la récompense de sa belle entreprise, il retourna avec ses deux compagnons dans sa ville natale, à Woburn dans l'état du Massachusets. Il engagea environ 25 hommes et après s'être muni de haches, de faux, de houes et autres instruments les plus indispensables ainsi qu'un certain nombre de barils de porc désossé, il partit pour son long voyage accompagné de 5 familles et emmenant avec lui 14 chevaux, 8 boeufs et 7 chariots. Le départ eut lieu le 2 février 1800. Le 10 du même mois, M. Wright arriva à Montréal et se dirigea ensuite vers Hull en choisissant de préférence la route qui passait par les anciennes colonies. Durant les trois premiers jours il ne put faire que 15 milles par jour parceque ses chariots étaient plus larges que ceux généralement en usage dans cette partie du pays. Pendant ces trois nuits il s'arrêta chez les habitants et le 4ème jour il arriva au pied du Long Saut où se terminaient les chemins carrossables de cette partie du Bas-Canada. Il lui restait encore 80 milles à faire et comme il n'existait plus aucune route et que de plus la terre était recouverte d'une épaisse couche de neige il ordonna à une partie de ses hommes de prendre le devant et de tracer un chemin pour la caravane. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, il commença à remonter le Long-Sault s'arrêtant la nuit dans un endroit où il pouvait trouver du bois sec pour faire du feu et en ayant soin de préparer le soir assez de nourriture pour la journée du lendemain de façon à pouvoir repartir à la pointe du jour. Après 3 ou 4 jours de voyage, il arriva à la tête du Long Sault et parcourut ensuite sur la glace les 65 milles qu'il lui restait à faire pour arriver à l'endroit où il avait décidé de s'établir. Le voyage se poursuivit, cependant, avec beaucoup de lenteur par suite des précautions qu'ils étaient obligés de prendre pour ne pas perdre leurs animaux et des sondages continuels qu'ils devaient faire pour éprouver la solidité de la glace. Dans la première étape de son voyage sur la rivère, M. Wright rencontra un sauvage et sa femme, traînant un enfant sur un petit traîneau d'écorce, et qui restèrent tout ébahis en voyant

tous ces gens et surtout les bêtes à cornes. La caravane ayant fait halte, M. Wright essaya d'engager la conversation avec l'Indien pour lui demander des renseignements au sujet de la glace, mais il ne put arriver à se faire comprendre. L'Indien ordonna à sa compagne de chercher un refuge dans le bois, ce qu'elle fit immédiatement, puis, sans même demander ce qu'il obtiendrait en retour de ses services, il se mit à la tête de la colonie, essayant la glace à chaque pas avec sa petite hache. Ils marchèrent ainsi pendant 6 jours, s'arrêtant dans un endroit propice pour y passer la nuit et arrivèrent enfin sans encombre au canton de Hull. L'Indien, après avoir reçu quelques présents pour ses services, reprit la route parcourue par la caravane c'est-à-dire 60 milles au moins pour retrouver sa femme et son enfant. Aussitôt arrivé, le premier soin de M. Wright fut de faire abattre des arbres afin de ménager une éclaircie pour la construction d'une maison, puis il fit ensuite construire d'autres bâtiments pour loger les familles et les hommes qu'il avait amenés avec lui. Les chefs des deux tribus indiennes établies au lac des Deux-Montagnes ne furent pas longs à leur rendre visite. Les instruments dont M. Wright et ses hommes se servaient, la façon dont les boeufs et les chevaux étaient attelés, furent autant de sujets d'étonnement et de curiosité pour les Indiens, quelques-uns même allèrent chercher leurs enfants pour leur montrer les chevaux et les boeufs dont ils n'avaient encore vu aucun spécimen. Ils reçurent chacun un verre de rhum et retournèrent à leurs campements enchantés de leur visite. Pendant une dizaine de jours les relations entre les nouveaux colons et les Indiens furent très amicales, mais un beau jour, les chefs s'assemblèrent et chargèrent un interprète anglais, George Brown, qui était marié à une indienne, de demander à M. Wright de quel droit il se permettait de couper leur bois et de s'emparer de leurs terres. M. Wright s'empressa de répondre que lors de son passage à Québec, il en avait reçu l'autorisation de leur grand chef, qui demeurait de l'autre côté de la rivière et celle de Sir John Johnston, l'agent du département des Indiens. Ils ne pouvaient cependant pas croire que leur grand Chef ou autre personne demaurant à Québec eut pu donner à M. Wright la permission d'abattre leurs arbres et de défricher leurs terres sans les avoir consultés auparavant, car ils possédaient ces terres depuis de nombreuses générations.

2

Après de longues discussions les Indiens consentirent à soumettre la question aux àutorités de Québec et à respecter leur décision. Il s'ensuivit naturellement que les Indiens furent dépossédés de leurs terres en faveur de M. Wright et de ses compagnons et ils s'y soumirent de bonne grâce. Ils décidèrent ensuite de faire de M. Wright un chef frère, et la cérémonie du couronnement eut lieu avec toutes les formalités d'usage. Après avoir signé ainsi un traité de paix avec les Indiens. M. Wright reprit le cours de ses travaux de défrichement et de construction de bâtiments pour lui-même et les familles qui avaient partagé son sort. Voici en quels termes M. Wright faisait l'éloge des Indiens: "Je dois avouer que je n'ai jamais connu aucun peuple qui se soit conformé plus strictemnet aux lois de la justice et de l'équité que l'a fait ce peuple pendant ces vingt dernières années."—

Tel fut le point de départ de l'importante colonie de Hull.

La statistique suivante des années 1820 et 1828, montre quels ont été l'accroissement et la prospérité de la colonie de Hull pendant cette période de huit années.

STATISTIQUE

	1820	1828		1820	1828
Population	703	1066	Fours à chaux . . .		12
Eglises protestantes		1	Métiers		13
Ministres épiscopa-liens		1	Fours à brique . .		2
			Poteries		2
Ecoles	3	3	Perlasseries. . . .		2
Moulins	5		Brasseries		1
Meuneries		1	Distilleries	2	2
Carderies		1	Bureaux de poste .		1
Scieries		4	Magasins		4
Moulins à broyer . l'écorce		1	Auberges		2
			Artisans		5
Tanneries		2			

PRODUCTION AGRICOLE ANNUELLE, EN BOISSEAUX

	1820	1828		1820	1828
Blé	6,111	16,000	Seigle	3,019	7,500
Avoine	5,170	19,980	Blé d'Inde . . .	8,245	24,000
Orge		1,100	Sucre d'érable. (Quintaux) .		93
Pommes de terre.	47,375	25,000			
Pois	1,284	5,600	Foin, tonnes . .	2,237	
Haricots	521		Lin, livres . . .	780	

ANIMAUX

	1820	1828		1820	1828
Chevaux	123	330	Moutons	558	1047
Boeufs	418	660	Cochons	505	899
Vaches	503	683			

—————o—————

EXTRAIT D'UN OUVRAGE DE JOSEPH TASSE, DATE DE 1871, AYANT POUR TITRE "PHILEMON WRIGHT, OU COLONISATION ET COMMERCE DE BOIS".

Philémon Wright est né en 1760, à Hull, ville importante de la Grande-Bretagne, d'une famille de cultivateurs. Ses parents habitèrent d'abord le comté de Kent, en Angleterre, mais poussés par le désir d'améliorer leur sort, ils suivirent le courant qui entraînait déjà la race anglo-saxonne vers l'Amérique. Ils allèrent s'établir sur la terre classique des puritains, dans le Massachusetts le plus ancien et le plus important des Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Wright était tout jeune lorsqu éclata l'insurrection américaine, qui avait le Massachusetts pour foyer principal. Il se passionna pour la cause des colons révoltés qu'il croyait profondément juste, prit bravement les armes et participa à plusieurs engagements sanglants, entre autres à celui de Bunker Hill, le 17 juin 1775. Ce n'était pas un "loyalist," ainsi que Bouchette, le Dr Bigsby, auteur de "The Shoe and Canoe" et autres écrivains l'ont prétendu.

Il s'occupa de culture pendant plusieurs années à Woburn où il avait émigré en 1797, et où il avait trois belles terres; cette localité est située à dix milles de Boston et compte aujourd'hui quelques milliers d'habitants. Il se maria de bonne heure et dès 1796, il avait a pourvoir à l'existence d'une nombreuse famille.

Décidé de changer de foyer en immigrant au Canada, où les chances d'avenir lui semblaient les meilleures, il se rendit, cette même année, à Montréal. La future métropole du pays était loin alors d'avoir atteint son développement actuel. Dévastée plus d'une fois par l'incendie, la ville présentait un aspect peu riant et Talbot qui la visita quelques années après en fait un tableau peu agréable.

Durant son séjour à Montréal, Wright fit la rencontre d'un individu qui se prétendait possesseur de titres à une étendue considérable de terres sur l'Outaouais, dont il entendait se dessaisir à un prix modéré. Comme la proposition souriait à Wright, il devint l'acquéreur des susdits titres. Mais il avait eu affaire à un fripon, qui avait fabriqué un document officiel.

Après avoir constaté la fraude dont il était la dupe, Wright se rendit à Québec en 1797 et reçut du gouvernement le meilleur accueil.

Désireux d'encourager l'immigration surtout celle des Américains, dont le gouvernement a réussi à attirer un nombre si considérable dans le pays, il proposa à Wright de s'établir tout de même sur les terres en question, en promettant de les lui concéder à des conditions avantageuses.

Wright explora attentivement, à son retour, les rives du Saint-Laurent, bordées de villages, d'habitations proprettes et habitées par une population paisible et heureuse. Il monta ensuite en canot, la belle et longue rivière de l'Outaouais, dont l'onde n'était encore sillonnée que par le léger esquif de l'Indien ou de l'aventureux voyageur. Sur ses bords s'élevaient en amphithéâtre de sombres et majestueuses futaies présentaient les nuances les plus variées de verdure et qui se miraient dans l'eau limpide et profonde. Mais Wright n'alla pas plus loin que la Chute des Chaudières. Après avoir examiné les facilités d'établissements que lui offrait cette sollicitude, il retourna à Woburn.

Ce dernier avait foi dans son projet et il se rendit l'année suivante dans le pays pour obtenir de nouveaux renseignements sur les terres de l'Outaouais. Il revint au Massachusetts dans le but de faire ses préparatifs pour comencer un établissement sur la Grande Rivière. Mais de grands obstacles s'opposaient à la réalisation de son idée favorite. Les bûcherons refusaient de suivre le hardi pionnier dans un endroit désert et éloigné de plus de quatre-vingts milles de toute habitation.

Cette partie éloignée de l'Outaouais était presqu'ignorée des cultivateurs canadiens, groupés surtout sur les bords du Saint-Laurent et pénétrant lentement dans l'intérieur des terres. Car, suivant un usage qui a beaucoup nui au progrès de la colonisation, au lieu d'encourager leurs enfants à aller abbattre

les bois francs et s'y créer une honnête aisance en peu de temps, ils préféraient morceller et épuiser leurs terres plutôt que de les voir s'éloigner du clocher natal. Ils ne s'en séparaient que lorsqu'une impérieuse nécessité les y forçait.

La compagnie du Nord-Ouest avait bien connaissance des immenses ressources de cette région, dont les richesses forestières semblent inépuisables. Mais comme sa puissante rivale, la compagnie de la baie d'Hudson, elle avait intérêt de voiler la vérité sur une partie du pays que croisaient seuls les chasseurs et ses fameux voyageurs, qui ont si bien remplacé les aventureux coureurs de bois d'autrefois.

Wright n'était pas un homme à fléchir devant les difficultés. Il réussit à obtenir les services de deux compatriotes, qui l'accompagnaient dans sa nouvelle expédition. Ce ne fut pas sans fatigues qu'ils parvinrent à atteindre leur lointaine destination. Quelques colons étaient établis sur les premiers quarante milles, mais leurs terres étaient peu cultivées et offraient un triste aspect. On dut faire portage au Long-Sault, puis la légère pirogue continua à fendre l'eau calme de la grande rivière. On atteignit l'endroit où s'élève aujourd'hui Hull, le 20 octobre 1799, après vingt jours d'un pénible trajet.

Les explorateurs examinèrent le township qui s'étend en arrière de Hull. Puis, pour avoir une idée du pays et de ses alentours, ils montèrent à la cime altière de plus de cent arbres, d'où leurs regards se promenèrent à perte de vue sur de vastes espaces. La scène qu'ils contemplèrent du haut de cet observatoire est semblable à celle que vit du Mont-Vision un héros des Pionniers de Fenimore Cooper. Les feuilles étaient tombées en partie, les sommets des montagnes voisines étaient presque dénudés et on y remarquait seulement les feuilles de quelques arbres toujours verts ou plus lents à quitter leur manteau de verdure. Partout s'étendait la forêt immense serpentée par quelques cours d'eau.

Pas d'éclaircie, pas de hutte, pas de sentier, pas de trace de la présence de l'homme. Ils examinèrent longtemps cette solitude silencieuse, puis satisfaits de leurs observations, ils descendirent le cours de l'Outaouais.

En retournant au Massachusetts, ils annoncèrent partout les bons résultats de leurs découvertes. Ce triple témoignage ne trouva pas d'incrédules et Wright put trouver autant d'hommes qu'il le désirait pour aller coloniser ce coin obscur de l'Outaouais.

* * *

Nous omettons quelques pages de la brochure de M. Tassé, le lecteur ayant déjà lu les détails qui s'y rapportent dans le chapitre précédent.

Ce différend avec les sauvages étant définitivement réglé, Wright se mit à l'oeuvre avec une nouvelle ardeur. Les travaux d'abattage se poursuivirent activement, et plusieurs maisons et dépendances s'élévèrent au mileu des éclaircies de la forêt vierge.

Notre pionnier avait fait engranger beaucoup de foin et de grain, destinés surtout à ses animaux. Mais il fut surpris de les voir se répandre dans les bois environnants et brouter les branches des arbres bourgeonnant, les broussailles ou certaines plantes s'élevant à travers la neige. Les animaux se contentèrent de cette pâture jusqu'au printemps et ils étaient alors en bonne condition, Cela épargna le grain dont les bucherons firent en revanche leur profit.

Wright fut fort surpris de voir les flocons de neige disparaître si vite au printemps et la vie engourdie du monde végétal se réveiller rapidement sous les chauds rayons du soleil. Le sol n'était pas gelé, ce qui est tout le contraire dans le Massachusetts, où la terre est glacée au printemps, de trois ou quatre pieds de profondeur. Aussi la végétation est moins prompte qu'ailleurs. Wright et ses compagnons augurèrent favorablement du prompt réveil de la nature et plus que jamais, ils eurent confiance dans le succès de leur entreprise.

Ceux-ci continuèrent à bâtir, défricher et semer depuis le mois de mars jusqu'en août sur la terre de la Gatineau. Mais les vivres commencèrent bientôt à manquer et il fallut se rendre à Montréal pour les remplacer jusqu'à ce qu'on put utiliser la récolte de l'année.

Cet inconvénient retarda en quelque sorte les progrès de la colonie. Car, il fallut franchir cent vingt milles pour se rendre à Montréal. De plus, la communication par eau était extrêmement difficile. On n'avait pas encore construit sur la rive nord de l'Outaouais les canaux de Grenville, de la Chute à Blondeau

et de Carillon, dont le premier commencé en 1819 par les Ingenieurs Royaux, et les autres, quelques années plus tard, ne furent ouverts à la navigation que le 24 avril 1834. Il n'y avait rien de fait pour tourner les rapides du Long Sault. Le passage à travers cette voie dangereuse était parfaitement inconnu des employés de Wright. Les voyageurs qui pouvaient monter ou descendre ces rapides ne demandaient pas moins de trois piastres pour leurs services. Au milieu d'un courant rapide se dressaient des roches menaçants, le chenal faisait coude et il fallait longer le rivage autant que possible afin d'avoir le secours des câbles que l'on y tendait.

Wright continua ses travaux de défrichement durant l'année 1800. Il récolta entre autres pas moins de mille minots de patates; ils les déposa sous la terre, mais l'ensemencement ayant été fait dans un endroit trop chaud et peu ventilé, toutes pourrirent. Il sema environ 70 minots de blé d'automne sur 70 acres de terre et prépara 30 acres pour y semer du blé de printemps et des pois. Wright dut se rendre de nouveau à Montréal pour s'y approvisionner de vivres. Ses ordres furent suivis à la lettre et tout alla bien durant son absence.

Notre héros retourna a Woburn en 1807. Suivant sa promesse, il ramena au Massachusetts ses bûcherons américans et leur paya leurs gages. Mais la plupart revinrent à Hull durant l'hiver. Leur chef leur céda des terres dans ce canton qu'ils préféraient à celles du Massachusetts.

Wright récolta au printemps cent acres du meilleur blé qu'il eût jamais recueilli. Il construisit immédiatement une grange, soixante-quinze pieds sur trente-six, et insuffisante cependant pour contenir l'abondante moisson de trois mille minots de blé. Un seul acre produisit quarante minots.

Le deux de juillet, il commença avec dix hommes l'arpentage et la subdivision du township de Hull qui furent terminés le neuf octobre. Ce canton était vaste et contenait 82,429 acres; 377 poteaux furent plantés pour en indiquer la délimitation.

L'arpentage de ce canton offrait des difficultés, vu que la rivière sinieuse de la Gatineau le traverse, dans une direction angulaire. Il ne coûta pas moins de neuf cents louis.

* * *

Tout était à créer dans l'endroit désert choisi par notre courageux pionnier. Il n'y avait pas la moindre hutte pour l'y

recevoir avec ses compagnons. De partout où le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait aucun indice de civilisation. Le bruit solennel des chutes de la Chaudière, le murmure du vent, le concert des oiseaux dans la ramée, et le cri des bêtes fauves troublaient seuls jusqu'ici l'écho sauvage de ces lieux.

* * *

Wright eut quatre fils. Philémon, Tibérieus, Ruggles et Christopher, qui ne sont plus, ainsi que deux filles. Tibérieus et Ruggles se sont particulièrement fait remarquer, et leurs noms se trouvent souvent mentionnés dans le cours de cette étude.

Tibérieus devint lieutenant-colonel dans la milice canadienne, et fut le père de M. Alonzo Wright, le Roi de la Gatineau, qui pendant 28 ans a rempli avec autant de tact que d'habilité la charge de député du comté d'Ottawa à la Chambre des Communes. Le comté d'Ottawa et la ville de Hull doivent beaucoup à M. Alonzo Wright, qui a su mettre sa haute position sociale et ses relations politiques au service de ses électeurs. Nous ne dirons rien ici de sa charité privée, sinon que la bourse du Roi de la Gatineau s'est toujours ouverte pour venir en aide aux nécessiteux.

M. Ruggles Wright, un autre fils de Philémon, réussit à force de travail, à bâtir une scierie. Ce moulin occupait en partie l'emplacement où s'élève aujourd'hui la grande manufacture de pulpe de la compagnie E. B. Eddy. Grâce au commerce de bois, Hull ne tarda pas à augmenter en population. Toutefois la construction du canal Rideau sembla devoir entraîner la ruine de la jeune cité. Il n'en fut rien cependant, car lors de l'érection des édifices parlementaires à Ottawa, la population s'y développa si rapidement que beaucoup de familles, vu le prix élevé des loyers et des vivres, résolurent de se fixer à Hull. A partir de ce moment, Hull devint un centre d'attraction pour les Canadiens-Français.

Les petits-fils du fondateur de Hull sont fort nombreux et ils occupent de bonnes positions sociales. On remarque parmi eux M. Alonzo Wright, l'intelligent député du comté d'Outaouais, M. McKay Wright, membre distingué du barreau; et l'une de ses petites-filles qui a épousé M. J. M. Currier, l'estimable représentant de la capitale à la Chambre des Communes. Presque tous s'occupent à féconder le beau et riche domaine qui

leur a été légué, ou à exploiter le commerce de bois, dont leur entreprenant aïeul a été le pionnier.

Jusqu'à sa dernière heure, Wright porta un oeil attentif à ses affaires, et il s'éteignit doucement et au milieu des sanglots de sa famille éplorée, le 2 juin 1839. Sa mort créa des regrets universels dans la petite colonie et un concours considérable de population l'accompagna à sa dernière demeure.

Wright était d'une stature assez élevée, il mesurait six pieds, son front était profond et méditatif, ses épais sourcils ombrageaient deux yeux noirs, animés, observateurs et pleins de pénétration. L'âge en argentant la couronne de cheveux qui décorait sa tête lui donnait un air vénérable qui imposait le respect. Ses traits respiraient la bonté en même temps que l'énergie.

* * *

Malgré son âge avancé, Wright continua de s'occuper activement de ses exploitations agricoles et forestières, qui devinrent plus en plus importantes.

Un relevé des propriétés foncières qu'il avait vers 1835, montre combien il avait su faire fructifier son capital et étendre le champ de ses affaires. Dans le township d'Onslow, il avait 12,925 acres de terres; dans celui de Hull 9,814½; dans Templeton 6,358; dans Buckingham 1,557; dans Lochaler 2,-125. Son fils Tidérius possédait à Hull 2,240 acres, son fils Ruggles avait 1,040 acres et tous deux étaient propriétaires conjoints de 919 acres dans le même canton. Ces chiffres donnent un total de 36,978½ acres de terrain.

* * *

Le soir de la vie de Wright s'écoula dans l'aisance et la prospérité. Les oeuvres les plus hardies et les plus difficiles lui avaient réussi, et avant d'aller dormir le grand repos, il put en voir avec satisfaction le couronnement.

Les élections eurent lieu en vertu du nouvel acte, aux mois de septembre et octobre 1830. Les candidats affluèrent, mais un certain nombre résignèrent avant le concours des suffrages. Dans la plupart des élections, il ne fut pas question des opinions politiques des candidats, et les préférences personnelles ou les considérations locales en furent le mobile.

Wright fut proclamé par la voix populaire comme l'élu du comté de l'Outaouais et son nom figure parmi ceux des députés

qui ont composé le 14e parlement du Bas-Canada. Les documents législatifs montrent qu'il remplit ses devoirs parlementaires avec beaucoup de zèle et d'assiduité. Comme Sheridan, durant les premières années de son entrée en chambre, s'il n'élevait pas la voix dans les débats, il votait néanmoins avec ardeur.

A la fin de la session de 1833, comme cela était arrivé plus d'une fois, les députés, désertaient en grand nombre l'arène législative pour aller vaquer à leurs affaires privées. Il n'avaient pas alors la séduisante perspective de l'indemnité actuelle pour les clouer à leurs banquettes, ne recevant que deux piastres par jour. Aussi, le "Canadien" faisait observer le 27 mars, de cette année, que la chambre d'assemblée ne pouvait procéder depuis quelques jours faute de quorum. Il y avait plusieurs bills à adopter et ce journal affirmait que les membres, partis sans raison urgente, avaient encouru une grande responsabilité. Le 25 mars, il ne restait dans la capitale que 29 députés et Wright était du nombre.

Un vétéran de nos luttes politiques raconte que Wright n'avait pas la moindre prétention oratoire; mais en revanche, il avait l'habitude des affaires et son caractère agréable faisait des amis de toutes ses connaissances. Aux côtés de Wright siégeaient alors plusieurs politiciens éminents: Morin, Papineau, Lafontaine, Nelson et autres.

Le député de l'Outaouais était fort estimé du gouverneur. Un jour, il est invité par Son Excellence pour dîner en compagnie de plusieurs collègues, conformément à l'usage suivi par les gouverneurs du temps. Il arrive à midi au Château, oubliant que ce n'était pas du tout l'heure officielle. Son Excellence le reçoit avec beaucoup d'affabilité.

Après quelques instants d'entretien, Wright déjeune avec Son Excellence. Au moment de saluer le gouverneur à son départ, celui-ci dit: Vous viendrez dîner, M. Wright, n'est-ce pas? Wright comprend son inadvertance et tout confus, il fait ses excuses au gouverneur. Mais Son Excellence le tire gracieusement de son embarras en lui disant:

Un brave homme comme vous, M. Wright, n'est jamais de trop deux fois dans une journée.

Wright maintint une conduite indépendante en chambre et il votait indistinctement avec l'un ou l'autre des partis politi-

ques aux prises, suivant sa manière d'apprécier les brûlantes questions du jour.

Mais sa carrière législative ne fut pas longue. Ce digne citoyen qui était alors plus que septuagénaire ne pouvait soutenir plus longtemps les fatigues des veilles parlementaires, instituée par les politiques anglais, pour consacrer la nuit à la discussion de la chose publique et donner le jour à leurs affaires privées

Aussi, aux élections de 1834, il ne crut pas devoir briguer de nouveau les honneurs parlementaires, qui s'achètent si souvent aux dépens de la santé, du bonheur et de la fortune.

* * *

Sous l'impulsion de son fondateur, Hull avait grandi rapidement, comme le constatent les statistiques déjà produites par M. Isidore Lebrun. Le village, pittoresquement situé sur une éminence en face de l'Outaouais, fut placé sous la direction de Wright en 1824. Ses efforts pour contribuer au bonheur et à la prospérité de la petite colonie eurent le plus grand succès. Les artisans trouvèrent incessamment de l'occupation et les cultivateurs, encouragés par son exemple, surent faire fructifier leurs terres et jouir d'une honnête aisance.

Hull devint une place fashionable. Un superbe hôtel y fut érigé, des églises et chapelles furent construites, plusieurs écoles, fréquentées par de nombreux élèves, furent ouvertes.

Le Dr John J. Bigsby, un minéralogiste remarquable, visita Hull en 1821. Il dit que Wright a construit la plus grande partie du village. Notre héros lui montra l'arbre sous lequel il dormit durant la première nuit de son arrivée. Cet arbre était vraiment mémorable, écrit l'auteur de "The Shoe and Canoe", et je sentis que j'étais en présence d'un homme supérieur, inhabile peut-être à figurer avantageusement dans une salle de bal, mais capable de grouper et de nourrir une population heureuse. Le maître d'école était son factotum. C'était un esprit fort, intelligent, ayant avec Wright une similitude de goûts, et plein comme lui de projets agricoles. Tous deux passèrent un hiver à Québec, dans un petit logement, afin d'obtenir probablement quelques faveurs du gouvernement. Ils semblaient oublier le présent et ne se préoccuper que de projets d'avenir. Plus d'une fois, dit Bigsby, je passai, vers minuit, près de la petite fenêtre dépourvue

de rideau de leur logement. Une pâle chandelle éclairait l'intérieur, le feu du poêle était éteint, Wright et son fidèle compagnon, compas et crayon en mains, les coudes appuyées sur une table, étaient profondement absorbés à examiner une carte manuscrite, étrangers à toute autre préoccupation.

En 1821, Wright n'habitait plus sa jolie demeure, située sur la Gatineau. Il résidait dans une excellente maison, près du pont des Chaudières, où il vivait fort largement et heureusement avec sa nombreuse famille. Il possédait des magasins de vivres considérables, pour alimenter les chantiers à bois du haut de l'Outaouais ainsi que la population environnante.

On remarquait de plus, au village, un magasin rempli de poudre, un arsenal richement pourvu de fusils, d'armes à feu de toute espèce et de tout calibre, La place était, on le voit, en état de faire le coup de feu, et à défaut d'autres ennemis, contre les ours et les loups qui venaient rôder près de leur ancien repaire. On connait la cause de cet abondant approvisionnement d'armes lorsqu'on sait que Wright occupait le rang de colonel dans la milice du Bas-Canada qui, à part les volontaires, comprenait en 1820, 85 bataillons formés de 900 à 1,500 hommes chacun. Il était l'un des deux officiers de ce grade dans le district de Montréal et les miliciens de cette division militaire avaient 5,419 mousquets en leur possession.

Lord Dalhousie s'interessa beaucoup durant son séjour en Canada, à l'établissement de Wright et il lui montra combien il estimait le hardi pionnier, en allant passer quelques jours sous son toit hospitalier. Il lui fit même présent de deux canons en cuivre et d'un certaine quantité d'armes à feu. On s'en servait dans les réjouissances extraordinaires, comme à la fête de la Reine, par exemple, et leurs détonations repétées allaient résonner sous les voutes sonores des bois. Ces canons furent longtemps conservés à Hull, mais lors des troubles occasionnés par les shiners, le gouvernement craignit que ces pièces d'artillerie ne tombassent entre les mains de ces bandes de forcenés,—ennemis jurés des voyageurs canadiens, avec lesquels ils ont eu tant de prises sanglantes,—et elles furent transportés ailleurs.

Bref, rien ne laissait à désirer dans la localité et tous ceux qui la visitaient en revenaient enchantés. Ils mêlaient leur voix au concert d'éloges que faisaient entendre les colons à l'unisson, en l'honneur de l'entreprenant pionnier qui avait converti la

forêt en champs dorés et jeté un froment de prospérité et d'un avenir durable dans la solitude.

La population avait en grande estime et affection celui qui semait sur elle tout les bienfaits. Il était aimé comme un père et, lors de ses absences un peu prolongées, il était accueilli à son retour par les plus chaleureuses démonstrations de joie. Tout le monde était en liesse. L'écho des collines répétait les joyeuses bordées de mousqueterie, les salves de canons, l'harmonieux carillon des cloches et les drapeaux ondulaient aux vents. Ces marques éclatantes de gratitude devaient bien indemniser le vénérable fondateur de ses sacrifices et de ses efforts multiples pour améliorer la condition de la petite colonie.

En 1829, Wright exécuta une oeuvre fort difficile et coûteuse. Il construisit, du côté du nord de la Chaudière, la première glissoire ayant pour but de détourner le bois des chûtes.

Cette ingénieuse facilité donnée à la descente au bois est de l'invention de M. Ruggles Wright, son fils. Des glissoires existaient depuis longtemps en Suède et en Norvège, mais elles ne suffisaient qu'au passage d'une seule pièce de bois. M. Ruggles Wright fit construire une voie assez large pour opérer la descente d'un crib. Un tel radeau se compose ordinairement de vingt-six à trente-six pièces de bois et contient de 800 à 1000 pieds cubes, soixante-dix, quatre-vingts ou cent cribs forment un train de bois, qui comprend d'habitude 100,000 pieds cubes.

Quelques années avant l érection de cette glissoire, le bois qui passait les chutes de Chaudières devait payer un droit d'un denier par pied. Les recettes, dit McTaggart, devaient être affectées à l'amélioration des rapides, afin que les trains de bois pussent passer sans se briser, et vers 1829, on avait dépensé 2000 louis pour construire des chaussées et creuser le chenal.

M. William L. McKenzie fut loin d'approuver cette taxe, qui n'a pas été imposée en vertu d'un acte législatif, mais d'un ordre passé par le gouvernement anglais. Ce qu'il advient, dit-il, des recettes, est un mystère que peu de financiers de la Chambre des Communes pourraient éclaircir. Mais personne ne mettra en doute que cette taxte pesait sur les marchands, les propriétaires de vaisseaux, les constructeurs et encore plus sur les propriétaires de l'Angleterre et de l'Irlande, car elle augmentait considérablement le coût premier d'une grande partie du bois employé par cette nation, dans un commerce qui est déjà sujet

à tant de désavantages. Par un ordre du ministère de Wellington un bureau fut ouvert à la chûte des Chaudières, et deux Ecossais du nom de Charles et Robert Shivief en eurent la direction. Là, chaque train était arrêté, le bois examiné et mesuré et la taxe odieuse perçue. D'après les rapports des percepteurs, depuis 1828 à 1833, un droit de plus d'un denier par pied de bois a été perçu sur sept millions de pieds de bois, qui ont été ensuite expédiées à Québec.

La descente du bois à travers les tourbillons d'écume des chaudières présentait alors une scène fort intéresante. Les voyageurs s'avançaient prudemment vis-à-vis de Rafting Bay avec le train de bois auquel on attachait un grand canot. Aussitôt qu'ils étaient rendus assez loin, c'est-à-dire, entre un lot et la grande Chaudière, ils se rendaient à force de rames à l'île, abandonnant les radeaux de bois qui étaient rudement ballotés et disloqués par la terrible masse d'eau de la cataracte. Souvent, les imprudents voyageurs s'aventuraient trop loin et ne pouvaient malgré leurs efforts désespérés, remonter le courant, leur canot était emporté par la force irrésistible de l'eau.

Habitués à franchir les endroits les plus périlleux, à envisager fréquemment la mort de sang-froid, ils usaient de présence d'esprit dans les moments critiques. Ils n'avaient rien de mieux à faire alors que de se diriger sur le roc, qui dresse ses flancs abrupt à la tête des rapides, et on ne pouvait les conduire ensuite sur le rivage qu'après les plus grandes difficultés. Cette dangereuse épreuve leur était souvent fatale et ils allaient disparaître dans le gouffre aboyant.

Trois hommes faillirent une fois périr de faim et leur sauvetage ne s'opéra qu'avec une peine incroyable. On parvint à envoyer sur le roc un billot de bois auquel une corde était retenue; ils se placèrent à cheval sur cette pièce de bois, après s'être liés au moyen de cette attache, passèrent ainsi la chute et atteignirent heureusement le rivage, où ils furent reçus par leurs amis anxieux qui avaient désespéré de leur sort.

Le bois passait ainsi en "cribs" les chûtes des Chaudières et un barrage flottant servait à retenir plus loin les pièces de bois que la violence de l'eau tournoyante avait pour la plupart détachées de leurs liens. Mais lorsque le bois ne prenait pas la direction qu'on lui imprimait, il allait se masser après avoir

traversé les chutes dans la grande caverne près de la fonderie Victoria, d'où on ne pouvait le retirer qu'à grand frais, à l'eau basse. L'opération était encore plus pénible et dispendieuse, lorsqu'il s'agissait de bois d'un flottage lourd, surtout de chêne. Aussitôt que les radeaux formés de ces bois arrivaient dans la grande baie, à Le Breton's Flat, au-dessus de la cataracte, on en détachait les pièces, qui étaient trainées par des chevaux ou des boeufs jusqu'à une certaine distance, puis mises de nouveau à flot et reformées.

La glissoire construite par Wright était devenue d'autant plus utile que son commerce avait alors des proportions considérables et l'industrie forestière avait fait assez de progrès pour donner de l'emploi à 2,000 travailleurs pour la préparation du bois et à 7,743 hommes pour le conduire sur l'Outaouais et ses tributaires.

En 1849, le gouvernement canadien jugea qu'il était désirable que des travaux d'une telle importance fussent sous son contrôle, et Sir E. P. Taché, commissaire en chef des travaux publics, fit l'acquisition de la glissoire moyennant $40,000. M. George Buchanan a construit la première glissoire sur la rive sud en 1835 et en 1845 le gouvernement fit exécuter celles qui servent maintenant. Celle de Wright fut enlevée, et l'on construisit deux glissoires, assez grandes pour permettre aux radeaux d'y passer.

Le gouvernement du Canada-Uni a fait exécuter de nombreuses glissoires dans le district de l'Outaouais, du Saguenay et du Saint-Maurice et, au mois de juin 1867, le coût total des glissoires de la première région s'élevait à $719,247.13. Le revenu net des glissoires de 1845 à 1847, pour le district de l'Outaouais, a été de $488,423.38.

Le lecteur s'est sans doute demandé pourquoi Wright avait planté sa tente sur la rive nord de préférence à la rive sud de l'Outaouais? Pourquoi, lui qui ambitionnait de civiliser le désert et de créer une ville, n'a-t-il pas choisi le promontoire élevé où est perchée aujourd'hui la capitale?

Avant d'aller plus loin, il est temps de répondre à cette question. Je vais dans ce but détacher quelques lignes d'une intéressante communication de M. Alfred Garneau, dont j'ai déjà fait mon profit.

"Son génie hardi le poussa, dit-il, hors du cercle colonisé jusqu'en pleine solitude sur l'Outaouais, dans un paysage délicieux entre la chute des Chaudières et la chute du Rideau.

"Certes, ce n'était pas un esprit sans culture, sans poésie, celui qui fit choix de ce tournant de la rivière pour sa demeure.

"Il se dit: Ce lieu est fait pour attirer, j'y veux bâtir mon toit. Est-ce que l'épi ne vient pas d'une graine? Je vais jeter en terre le germe d'une ville.

"Un esprit commun n'a pas cet instinct là.

"Les deux rives, toutefois se ressemblaient peu. L'une, la rive gauche, haute, abrupte, taillée en précipice, de loin avait l'air d'une forteresse gigantesque, avec angles saillants et rentrants et le fossé au pied, ça et là de noires armées de pins montaient à l'assaut. La rive opposée avait au contraire une pente douce et invitait le canot à se reposer. Combien avait-elle vu de peaux-rouges dissimuler leurs feux dans l'épaisseur de ses fourrés? Combien de trafiquants de pelleteries avaient tiré à demi sur son sable, leurs longs canots du nord chargés de fourrures précieuses? Philémon Wright foula avec joie ce sol presqu'uni, il s'écria: Voici l'emplacement de ma ville!... C'était sagement pensée et en conséquence, il se hâta d'y planter sa maison....... Il se trompait, la ville a été se percher en face sur les rochers à cent pieds en l'air."

Que la prophétie de Wright ait fait jusqu'ici fausse route, c'est ce qui est certain. Mais en voyant les progrès, rapides qui vont opérer en peu d'années la transformation de Hull, on est tenté de croire que l'humble ville ne tardera pas à se faire une plus grande ville qu'Ottawa et qu'un avenir assez prochain réalisera les visées de son fondateur.

Un écrivain, M. W. H. G. Kingston, assure que lorsque le colonel By rechercha un site pour l'établissement de sa future ville, il jeta les yeux sur la vaste propriété de Philémon Wright; mais celui-ci demanda un prix si élevé que By dut abandonner ce projet et il établit sa colonie sur la rive opposée. Cela eut pour résultat de donner au Haut-Canada une ville qui sans cela aurait appartenu au Bas-Canada.

Ce renseignement, inscrit comme bien d'autres, à la légère, sur leur carnet par certains touristes, empressés de publier leurs impressions de voyage, est tout à fait inexact. M. McKay

Wright, petit-fils de notre héros, assure qu'une telle proposition ne fut jamais faite et que l'ancien établissement de Bytown avait été commencée en opposition à celui de Hull.

Une plume inconnue, qui a tracé l'historique d'Ottawa, tombe dans une autre erreur, en disant que la haute-ville d'Ottawa, avant le creusement du canal Rideau, était la propriété de Wright, qui s'en était ensuite dessaisi en faveur de M, Sparks, son employé. D'après ces informations inexactes Wright aurait dû deux cents piastres à Sparks, mais n'ayant pas alors de numéraire et n'ayant pas de terre à lui céder sur la rive nord, il lui aurait offert une partie de terrain rocailleux, sablonneux et marécageux de la future ville, et celui-ci n'aurait accepté qu'à la condition que Wright lui donnât deux paires de boeufs en sus.

Voici la vraie version, suivant M. McKay Wright. Ce bloc de terrain en question appartenait primitivement à un M. Burroughs, peintre d'enseignes, qui, partant pour l'Angleterre, afin d'aller recueillir un héritage, aurait offert à Wright d'acheter ce terrain inculte, dans le but de réaliser l'argent nécessaire pour son voyage. Celui-ci refusa cette acquisition, mais Sparks, alors au service de Wright, vit la chose d'un meilleur oeil. Il se fit payer les gages que lui devait Wright et au moyen de quelques avances faites par ce dernier, il put s'assurer la propriété de ce terrain.

Ce narrateur, qui a formé partie du corps des Ingénieurs Royaux préposés à la construction du canal Rideau, dit que Wright a le premier suggéré l'exécution de cette grande voie de communication destinée à relier les eaux du Saint-Laurent et des grands lacs à l'Outaouais. Ce canal a été construit pour des fins militaires et on songea à son exécution après la guerre de 1812. Il fut exploré par le Capitaine Jelb en 1815, d'après l'ordre des autorités anglaises. En 1819, tous les militaires attachaient une grande importance à la construction de ce canal "afin de former une population loyale et guerrière sur les rives du Rideau et de l'Outaouais" et le Duc de Richmond en recommandait l'exécution dans le but d'aider à l'établissement d'une "population industrieuse et loyale dans les nouveaux townships militaires."

Une nouvelle exploration fut effectuée en 1822, par un ingénieur nommé par la législature du Haut-Canada. Mais le

gouvernement impérial n'en arrêta l'exécution qu'en 1825 et les travaux commencèrent l'année suivante, sous la direction du lieutenant-colonel By. Ils furent terminés, le 3 mai 1832, après avoir coûté $3,911,701.47.

Wright contribua à l'exécution de cette grande entreprise. Ce fut lui qui construisit une levée considérable sur le vaste marécage de (Dow's Great Swamp) et il mena cette oeuvre difficile à bonne fin. Ce marais s'étendait sur un long espace, traversait directement le township de Nepean et était reconnu par les explorateurs du canal Rideau, comme l'un des plus grands obstacles à vaincre, pour effectuer ces énormes travaux de colonisation.

Lors de la construction du canal Rideau, on espérait qu'il servirait au transport d'une grande partie du trafic entre le Haut Canada et Montréal, mais la confection des canaux du Saint-Laurent, qui offrait une voie plus courte et plus économique a nui à son importance ultérieure. On calcule qu'il peut passer annuellement sur ce canal 6,336,000 tonnes de fret. La fleur, le grain, le bois en partie manufacturé et le minerai de fer sont les principaux articles de transit.

Un des principaux obstacles au développement de Hull avait été le manque de chemins ou leur état presque impraticable. Sans voie rapide de transports, il est impossible à une localité de progresser promptement. L'isolement la maintient, comme la facilité des moyens de locomotion est le nerf de son avancement matériel. On ne comprenait pas alors l'importance de cet axiome d'économie politique autant qu'aujourd'hui, où l'on s'efforce de percer de toutes parts la forêt et d'établir un véritable réseau de routes macadamisées, de chemins de fer, mais Wright en sentit toute la force.

Il s'empressa de faire ouvrir plusieurs chemins dans son canton. L'un commençait au débarcadère du bateau-à-vapeur, traversait le village de Hull, suivait le bord du Lac Chaudière et s'avançait dans le township d'Eardley. Cette route s'appelait le chemin Britannia et s'étendait sur un parcours de sept milles. Ce fut la première voie qui fut confectionnée dans le canton. Wright fit passer la charrue de chaque côté du chemin et la terre ainsi enlevée servit à son nivellement, les ondulations du terrain furent aménagés, les endroits bas comblés; des ponts

furent construits à certaines places et on empierra le chemin lorsque cela fut nécessaire. A chaque extrémité de la route, des magasins furent élevés et approvisionnés des articles les plus variés qui s'écoulaient dans le haut de l'Outaouais.

De la terre Columbia, deux chemins s'avançaient dans différentes directions. L'un suivait l'étang Columbia et aboutissait à la terre Gatineau, sur laquelle Wright s'est d'abord établi en fondant sa colonie. L'autre allait dans le nord jusqu'à la rivière Gatineau, dans le septième rang, à l'endroit même où le plus plus jeune des fils de Wright, Christopher, avait établi sa terre. Un chemin partant du Lac Chaudière coupait à angles droits la route Britannia et mettait en communication les quelques établissements, qui étaient disséminés au-delà des quatrième et cinquième rangs.

Jusqu'en 1821, les voies de communication, entre Montréal et Hull, furent réellement impraticables pour le passage des voitures. Une route large de seize pieds et longue de soixante-quatre milles avait été ouverte, sous la direction des commissaires du gouvernement, le long de la rive nord jusqu'au Long-Sault et soixante petits ponts avaient été érigés. Mais, vu ses nombreux bourbiers, la profondeur de plusieurs ravins, qu'il eût fallu combler et de deux ou trois grandes rivières qu'il eût fallu relier par des ponts ou des bateaux traversiers, cette route n'était guère praticable et fut pendant longtemps négligée. Les autres soixante milles étaient seuls pourvus d'une voie passable.

Une autre compagnie s'est organisée depuis pour exploiter les mines de Hull et la première fonte du minerai a eu lieu le 18 janvier 1867. Depuis, les forges qu'elle a établies opèrent fort bien et le produit du minerai commande un bon prix sur le marché. Il est d'une qualité excellente, dit le Dr Van Cartlandt, et il ne pourra manquer d'être recherché et de démontrer que la vallée de l'Outaouais reconnait peu de supérieures comme régions productrices de fer.

Le 28 décembre 1826, plusieurs hommes entreprenants se réunirent à Hull pour fonder une société intitulée "The Hull Mining Company", afin d'exploiter les mineraux de fer, de plomb, de marbre et de granit que récélaient les montagnes environnantes. Philémon Wright en fut nommé président; M. A. J. Christie, le secrétaire; M. J. McTaggart; l'ingénieur, M. F. Mc-

Kay, le gérant; et MM. John Redpath, Tibériens Wright, Robert Drummond, John Burnette, James Gentle, John Burrows, formèrent partie de la compagnie.

Un document public sur cette compagnie reconnait la libéralité dont Wright voulait faire preuve pour promouvoir le succès de cette exploitation minière, en sa qualité de propriétaire du terrain. Il devait recevoir durant la première décade la somme de deux louis par cent annuellement sur les profits nets de la compagnie et cette dernière devait, dans le cas où l'entreprise aurait été productive, rénumérer Wright de la manière qu'elle jugerait convenable.

Le projet de la compagnie échoua, bien que la situation et la qualité du minerai de fer fussent excellents. La compagnie espérait pouvoir fournir le fer qui devait servir au pont de la Grande-Chaudière et alimenter par ce moyen l'exploitation. Mais les machands de Montréal qui avaient en mains beaucoup de fer importé d'Angleterre, réussirent à obtenir cette importante commande. Le fait est d'autant plus regrettable que la compagnie, si elle eût reçu de l'encouragement, eût pu fournir le fer à meilleur marché, vu la faible distance du transport.

Malheureusement, un nouveau malheur vint faire une forte saignée à ses ressources et éprouver rudement sa persévérance. Le 8 mai 1808, le feu éclata dans ses moulins et les consuma avec des milliers de pieds de planches et madriers qui devaient être expédiés à Québec. C'était un véritable désastre pour l'établissement. Il ne restait pas une seule pièce de bois scié, et on ne pouvait s'en procurer qu'à une distance de 80 milles.

Wright crut que c'en était fait de la colonie et qu'elle ne pourrait survivre à ce coup. Aucune assurance ne couvrait les pertes et, de plus, tout le grain entassé dans le moulin, sauf quelque peu de farine, devint également la proie des flammes. Le fondateur de Hull se prit pendant quelque temps à déserpérer de l'avenir, mais ses fils ayant foi en son étoile lui firent espérer de la voir briller encore.

Le bois carré qui était à flot fut épargné par l'incendie et Wright l'expédia au plus tôt à Québec, et construisit sans tarder un nouveau moulin à scie. Tout le monde se mit à l'oeuvre et la bâtisse fut terminée après soixante jours de travail. Un moulin à farine fut érigé durant l'automne et à la fin de l'année,

Wright fut obligé d'aller acheter ses vivres à Montréal.

Au mois d'août 1807, M. Papineau vint aussi à Hull avec son fils aîné, qui allait bientôt faire tant de bruit autour de son nom. Celui-ci était moins curieux sans doute d'admirer des cultures, toutes parfaites qu'elles fussent, que de contempler les splendides chutes, où se déverse l'eau bouillonnante de l'Outaouais et du Rideau.

Les Chaudières étaient alors bien plus pittoresques qu'à présent. Pas de barrages comprimant l'eau, pas de moulins appauvrissant la rivière. La cataracte s'élançait en bonds impétueux dans des fumées vaporeuses beaucoup plus hautes et plus épaisses et l'écho des montagnes répercutait au loin son rugissement.

S'il est une prédiction qui se soit réalisée, c'est bien celle-là. Car dès 1817 le commerce du bois était un fait régulièrement accompli et donnait de l'emploi à des centaines de travailleurs. Son existence officielle fut reconnue en 1823 sous l'administration de Lord Dalhousie et le premier droit sur le bois fut imposé à la demande de M. Alexander McDonnell, qui, depuis 1817, s'occupait activement de commerce. On n'a pas de rapport officiel de son revenu avant 1826, mais le droit sur le bois de l'Outaouais produisit alors $10,212, montant équivalent aux recettes totales de la province, trente ans auparavant. Et vers l'époque annoncée par Wright en 1842, il avait pris assez de développement pour donner à la province unie un revenu de $137,588.

Il n'y avait alors aucun vaisseau pour remorquer ces énormes pièces flottantes, car le prmeier vapeur qui sillonna l'Outaouais fut l'"Union of Ottawa", en 1819, et il n'y avait en 1829 que deux vapeurs voyageant de Hull à Grenville, c'est-à-dire, sur un parcours de soixante milles. Les vents, le courant et les bras nerveux des infatigables rameurs pouvaient seuls les faire avancer. Cela explique leur lenteur et le fait que de longs mois s'écoulaient avant d'atteindre le port de Québec, tandis qu'il n'est pas rare aujourd'hui de voir des radeaux laisser le lac Temiscaming à la fin d'avril, franchir une distance de 600 milles et arriver à destination au commencement de juillet.

Ce fut donc après bien des fatigues et des dépenses que Wright arriva en 1807 à Québec, montrant avec orgueil le premier bois que le township de Hull ait jamais envoyé à la vieille

capitale. Suivant Bouchette, il n'avait exporté, l'année précédente, du bois qu'à Montréal.

Le 11 juin 1806 fut un grand évènement pour les habitants de Hull. On y remarquait une excitation peu ordinaire, tandis que tout était immobile sur la rive opposée, où devait surgir plus tard la capitale alors enfouie sous des massifs de verdure.

Le premier train de bois qui ait jamais flotté sur l'Outaouais déboucha de la Gatineau pour entrer dans la Grande Rivière. Son apparition donna lieu à ce mouvement inusité parmi les paisibles villageois, qui n'ignoraient pas l'entreprise aventureuse que l'on allait tenter. Les radeaux de bois descendirent de Hull, passèrent les rapides tourbillonnants du Long-Sault, et arrivèrent à l'Ile de Montréal. Ce ne fut pas sans encombre et sans de fortes dépenses. Comme les hommes, au service de Wright, ne savaient comment naviguer à travers les rapides, il ne fallut pas moins de trente-cinq jours pour les descendre. Souvent les radeaux s'échouaient et il fallait une longue manoeuvre pour les remettre à flot, mais l'expérience apprit aux voyageurs à connaître le chenal et plus d'une fois ensuite les radeaux opérèrent la descente en vingt-quatre heures.

Wright commença son exploration forestière dans des conditions fort avantageuses . Les désastreuses conséquences de la révolution française se faisaient alors profondément sentir en Europe. Non seulement le nouvel état de choses avait contribué à désorganiser la France et à ébranler le vieux monde, mais une révolution semblable s'était opérée dans le commerce. Les ports de la Baltique étaient fermés à la marine de l'Angleterre et la plus grande puissance navale du monde éprouvait le besoin de s'ouvrir de nouveaux marchés pour s'approvisionner de bois et de chanvre.

Il fit aussi élever une bâtisse pour y tanner le cuir et obtint de New-York un cylindre pour broyer l'écorce de pruche. Nombre d'acres de terres furent défrichés, on commença à ouvrir des chemins ct plusieurs ponts furent bâtis. On continua les mêmes travaux l'année suivante, durant laquelle Wright fit un voyage au Massachusetts, où il acheta des animaux de valeur et des grains de semences, puis se fit payer des arrérages qui lui étaient dûs.

Jusqu'en 1806, Wright ne fait que des dépenses considérables

d'exploitation, sans les couvrir par des bénéfices équivalents. Il avait commencé son oeuvre difficile de fondation avec le joli capital de $30,000 et déjà il en avait déboursé les deux tiers. Les frais seuls de voyage à Montréal absorbaient le prix de la farine qu'il transportait sur des chemins extrêmement rudes. Il lui fallait donc s'ingénier pour faire bénéficier le capital qu'il dépensait depuis six années et exploiter, outre son domaine, quelque article productif d'exportation.

Il se trouvait dans un milieu extrêmement favorable pour tenter une industrie d'un nouveau genre, l'exploitation forestière.

Le commerce du bois, qui a véritablement métamorphosé les vastes solitudes de l'Outaouais, était alors dans son enfance. Car, on a sû en tirer bien peu de profit sous la domination française. On voit cependant qu'en 1667, Talon voulant activer le commerce de la colonie, faisait couper des bois de différentes espèces pour en faire l'essai et il expédiait à La Rochelle des mâtures, qu'il espérait voir employées dans les chantiers de la marine royale. En 1735, l'intendant, M. Hocquart, fit charger à bord d'un vaisseau du roi 5,000 planches et 260 bordabes de pin et d'épinette, pour les chantiers de la marine royale, à Rochefort.

Le commerce de bois n'eut guère plus de développement depuis la conquête jusqu'au commencement du siècle. Durant plusieurs années, les trains de bois qui flottaient sur le Saint-Laurent à destination de Québec provenaient des forêts de l'Etat du Vermont. Du Lac Champlain, où les radeaux étaient réunis, ils débouchaient dans la rivière Richelieu, puis suivaient le grand fleuve. Arrivés près de Québec, on les amarrait au rivage et ils s'étendaient sur un parcours de cinq milles.

En 1803, Wright fit défricher environ 380 acres et ensemensa en mil et en trèfle les pièces de terre qui avaient produit deux récoltes, afin d'obtenir du bon fourrage pour l'hivernement des animaux. Il sentait fort bien la nécessité d'assolements bien réglés pour ne pas fatiguer ou épuiser le sol et savait de plus que les cultivateurs canadiens se trompaient étrangement en ne s'efforçant pas d'avoir de bons pâturages, ignorant qu'il ne suffit pas de bien entretenir le bétail durant l'hiver, mais qu'il faut encore bien le nourrir durant l'été.

De nouvelles améliorations furent introduites dans la colonie en 1804. Il n'y avait ni forgerons, ni cordonniers, ni tailleurs.

C'étaient des artisans indispensables dont le besoin se faisait sentir. Wright fit ériger des ateliers spacieux où grand nombre d'ouvriers y exercèrent en peu de temps leur métier.

Wright sema près de cent minots de graines de chanvre, qu'il vendit à Montréal, à un prix assez élevé. Mais il fut obligé d'envoyer le chanvre lui-même à Halifax, ne pouvant l'écouler dans la province. L'absence de marché, voilà ce qui a nui à Wright, comme à ses imitateurs. La préparation de ce produit était d'ailleurs fort dispendieuse. Les travailleurs ne voulaient pas tailler le chanvre à moins d'une piastre par jour ou d'un minot de blé, dans le township de Hull, et de plus, ils étaient rares.

Wright continua à semer du chanvre pour son usage privé. Il avait même érigé un moulin de chanvre, qui coûta trois cents louis; malheureusement un incendie le consuma en même temps que deux autres moulins, et il en résulta une perte sèche de mille louis pour notre industrieux pionnier.

Pour répondre à un besoin urgent, le fondateur de Hull commença à construire plusieurs moulins à farine, car les plus rapprochés étaient à quatre-vingts milles. Et les frais de mouture égalaient ainsi ceux de la culture du grain. Une scierie fut ensuite érigée ainsi que d'autres bâtisses dont le coût s'éleva à treize cents louis. Cent âcres de terre furent défrichés et on ensemença la même étendue de graines fourragères pour y faire pâturer les nombreux bestiaux de la colonie.

Suivant la coutume d'alors, les associés transférèrent à leur chef la plus grande partie de leurs terres afin de l'indemniser de ses dépenses encourues pour l'arpentage du township ou pour l'obtention des lettres-patentes du gouvernement. Wright devint ainsi presque le seul propriétaire de ce beau domaine, qu'il sut exploiter avec tant d'activité et d'intelligence.

Tandis que la capitale actuelle grandissait sur la rive opposée d'une manière étonnante, Hull restait stationnaire et on désespérait presque de son avenir.

Mais ce village vit aujourd'hui d'une nouvelle vie. Il croît comme par enchantement. Vu à un an de distance, il n'est plus reconnaissable, tant sa transformation est remplie. On dirait une de ces villes de l'Ouest surgissant inopinément au milieu de la solitude, comme si elles n'étaient embryonnaires

qu'un instant et avaient atteint de suite leur plein développement Ça et là, sous les dômes verdoyants des pins et des cèdres, s'élèvent une foule d'habitations plus ou moins dégrossies et élevées précipitamment par l'artisan, qui accourt de toutes parts pour venir gagner le pain de sa famille. Infimes d'abord, elles font place bientôt à d'autres plus confortables et plus proprettes, qui seront un ornement pour la localité.

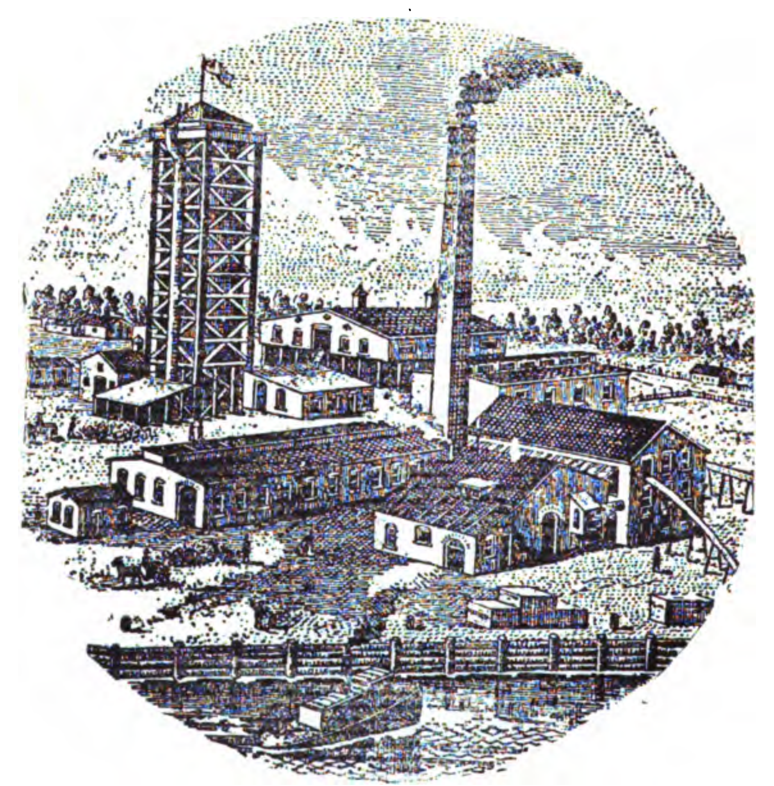
Depuis un an le mouvement progressif a été remarquable. Les nouveaux arrivants se comptent par centaines. Presque tous des compatriotes, ils sont déjà en assez grand nombre pour ne pouvoir trouver tous place dans la magnifique et spacieuse église qui domine l'Outaouais, et dont le clocher élancé leur servira de point de ralliement, comme partout où il y a un groupe de Canadiens-français et de catholiques. Ce beau temple de la foi va remplacer la modeste chapelle consacrée surtout jusqu'ici à la vigoureuse population des chantiers à bois.



Feu E. B. Eddy,
Fondateur de la Cie E. E. Eddy.

Le développement est dû à l'extension du commerce du bois et surtout à un homme, dont le nom mérite d'être mis à côté du fondateur de Hull. M. Eddy, dont l'esprit d'entreprise est connu de tout le pays, s'est fait le continuateur de l'oeuvre de Philémon Wright et Hull lui doit une large dette de reconnaissance. Propriétaire d'immenses scieries, où des millions le

pieds de bois sont manufacturés, d'une des plus vastes fabriques d'allumettes du continent, il emploie plus de mille hommes, femmes et filles.



Fabrique de sulfite de la Cie Eddy, en 1875.

Cette manufacture, en y comprenant ses machines, a coûté plus de cent mille piastres. Elle fabrique huit cent grosses d'allumettes par jour et, s'il y avait un marché pour alimenter la production, elle pourrait confectionner tous les jours 1,200 grosses. M. Eddy vend des allumettes pour plus de $600 par jour et en exédie dans toutes les parties du pays. La confection des

boîtes de papier qui enveloppent les allumettes donne seule l'emploi à 250 familles du village de Hull.

Doué du véritable génie industriel, ses opérations prennent incessamment de l'extension. M. Eddy a atteint le zénith de la fortune et a suppléé au capital qui lui manquait, au moyen seul de son énergie et de son infatigable activité. Il n'habite plus un modeste toit, mais un véritable palais, tout près du pont suspendu qui relie les deux rives de l'Outaouais.

A part ces manufactures, d'autres également considérables sur les côtés nord et sur les Chaudières sont mues par ces immenses pouvoirs d'eau que le génie de l'homme a si bien utilisés. Pour ne parler que des scieries de Hull, on a une idée de leur importance par le fait que les moulins de M. Eddy manufacturent annuellement trente millions de pieds de bois; ceux de Wright et Batson, 25 millions; Grandel, 12 millions; Whitecombe et Cie., 5 millions.

En comptant les autres scieries du nord de l'Outaouais, la quantité de bois scié dépasse annuellement 160,000,000 de pieds et, dans le cas fort probable où l'on construira la grande artère du chemin de fer du Nord, on calcule que, en prenant seulement trois piastres par mille pieds pour le transport de cette masse de fret, cela donnerait à la compagnie $525,000 . La scie au tour véloce mord sans relâche d'énormes quantités de billots de bois et son cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la cataracte. Des milliers de mains sont employées dans ces nombreuses manufactures, dont le chiffre se grossit tous les ans. On a une idée du mouvement ascendant du commerce du bois par le fait seul qu'au lieu de diminuer depuis l'abrogation du traité de réciprocité, notre exportation aux Etats-Unis n'a cessé d'augmenter dans une proportion considérable. Un droit énorme de 20 pour cent a été imposé sur notre bois par le fisc américain, mais les statistiques officielles prouvent que ce sont les importateurs des Etats de l'Est qui ont payé entièrement ce droit, car le prix du bois n'a cessé d'augmenter depuis 1815.

Cette exportation est due en grande partie aux moulins de l'Outaouais. Ces scieries ont peu d'égales dans le monde entier et ceux qui exploitent ont dû déjà pour les alimenter dépeupler une énorme partie de la région pinifère de la grande rivière. Ce commerce de bois est la principale industrie du pays, c'est

lui qui a donné naissance à notre trafic déjà énorme et a surtout activé nos échanges avec l'étranger.

Le pionnier du commerce de bois est sans contredit Philémon Wright qui a été en même temps un des plus zélés promoteurs de la colonisation dans la vallée de l'Outaouais.

Philemon Wright
Quebec, 17 april 1797

Philemon Wright
30/12/1802

Ph. Wright
Hull, 1831.

Autographes du fondateur de Hull, à trois époques importantes de sa vie. En 1797, lors d'une demande de renseignements sur la vallée d'Ottawa; en 1802, son premier acte officiel à Hull, et en 1831, son testament.

———o———

LES REVERENDS PERES OBLATS EN CANADA

Puisque les Révérends Pères Oblats ont si puissamment contribué au progrès de Hull, le lecteur me saura gré, j'en suis sûr, de consacrer quelques pages à une esquisse rapide de leur carrière en Canada.

Ayant eu la bonne fortune de suivre de près, par la lecture et autrement, les oeuvres immenses des Oblats, je ne doute pas que le lecteur lira avec intérêt la courte analyse qui suit.

Quoique célèbre, la congrégation des Oblats est de date assez récente, puisqu'elle ne remonte qu'à 1816. Elle fut, comme il a déjà été dit, fondée à Aix par l'abbé Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, plus tard évêque de Marseille. En 1821, le Pape Léon XII l'approuva et lui donna la glorieuse appellation de "Oblats de Marie Immaculée". Plusieurs noviciats furent fondés en France et en Suisse; et les Oblats concentraient leurs efforts à la prédication des retraites paroissiales, surtout dans le midi de la France.

Ce n'est que lors de la visite de Mgr Bourget, de Montréal, en 1841, que les Oblats répondirent à l'appel du regretté prélat

canadien, et que quatre d'entre eux, les PP. Hanvrat, Lagier, Beaudrand et Telmont, furent délégués par Mgr de Mazenod pour venir en Canada, se livrer au zèle apostolique le plus fatiguant. Ils étaient accompagnés de deux laïques, les Frères Louis et Basile. Ces dévoués apôtres quittèrent leur patrie pour venir prêcher la vérité aux Canadiens. Ils étaient l'avant-garde de cette petite armée de missionnaires qui a depuis parcouru le Canada en tous sens, déposant partout sur son chemin le germe du bonheur. Ils quittèrent la France aux beaux jours de celle-ci, alors que les religieux n'étaient pas, comme en ces derniers temps, l'objt de la persécution de la part du gouvernement, et ils savaient, ces braves missionnaires, qu'ici, ils auraient la tâche ardue de faire l'éducation religieuse de la population.

Qui sait? Dans vingt ans, peut-être que la tâche, pour refaire l'éducation religieuse en France sera encore plus ardue que celle à laquelle les Oblats se sont sacrifiés dans les vastes prairies du Nord-Ouest?

Les Oblats s'établirent d'abord sur la montagne de Beloeil. puis à Longueuil et à Montréal. Appelés partout, ils entraînaient nos populations par leur parole ardente. A cette époque, la vallée de l'Outaouais était la partie reculée du diocèse de Montréal, et comme le zèle des missionnaires était sans bornes, ceux-ci coururent s'établir à Bytown, en 1843. Leur noviciat était à peine installé, que, malgré leur petit nombre, ils établirent des missions partout dans notre vallée. Ils construisirent des chapelles et donnèrent aux rares catholiques les soins qu'ils attendaient.

Quand le moment fut venu, l'un d'eux devint le premier évêque d'Ottawa (Mgr Guigues) et les autres poussèrent plus loin leur oeuvre d'abnégation et laissèrent au clergé séculier les paroisses qu'ils avaient fondées.

LES REVERENDS PERES OBLATS A HULL

Il y aura 66 ans le 2 décembre prochain que les Pères Oblats sont arrivés dans notre pays.

Personne n'ignore le bien qu'ils y ont fait et dans l'est et dans l'ouest canadien. Les vieillards nous parlent avec émotion des belles et grandes missions données par les Oblats, et qui ont porté tant de fruits de bénédiction et de salut.

Lorsqu'on leur demanda de venir s'établir à Hull, ce fut une situation peu enviable pour ces hommes que de venir ici, alors

que la ville était très pauvre et peu habitée, où les privations et l'ignorance religieuse avaient acclimaté bien des désordres.

Fidèles à leur devise qui est d'évangiliser les pauvres et les âmes les plus abandonnées, ils se mirent rudement à l'oeuvre. Nos anciens nous parlent encore avec attendrissement des Pères. et tant d'autres dont les noms sont vénérés.

Les Oblats ont eu fort à faire pour asseoir sur des bases solides leur établissement à Hull. Les premières missions eurent pour effet d'inspirer la confiance générale et de réveiller bien des consciences. Depuis, la marche a toujours été ascendante, et aujourd'hui, notre ville peut rivaliser sous plus d'un rapport, mais surtout au point de vue religieux, avec les autres villes de notre province française. Il est vrai que les Pères Oblats ont été admirablement secondés par les principaux citoyens de l'époque; mais n'empêche que leur oeuvre parmi nous a coûté, dès le début, une somme énorme d'abnégation, de dévouement et de zèle apostolique.

Avant d'être sacré évêque d'Ottawa le Révérend Père Guigues exerçait les fonctions de Provincial des Oblats en Canada. Lorsqu'en 1847 il fut nommé évêque, Ottawa ne comptait guère que 4,000 à 5,000 âmes, les prêtres étaient en petit nombre. Les catholiques, disséminés un peu partout, ne pouvaient qu'avec peine remplir leurs devoirs religieux. Mgr Guigues fit le voyage de France, visita les séminaires, et sa parole d'apôtre décida plusieurs jeunes prêtres à le suivre dans sa lointaine mission, à renoncer à leur pays pour s'enfoncer dans les forêts, et travailler sous sa direction, à la fondation de paroisses. Grâce à ses talents et à son habileté, les rives de l'Ottawa, de la Gatineau et d'autres rivières se couvrirent d'églises. Mgr Guigues mourut en 1874, regretté et estimé de tous, et fut remplacé par Mgr Joseph Thomas Duhamel qui, depuis 31 ans, continue le bien commencé par son illustre prédécesseur.

En 1868, le R. P. Reboul qui venait régulièrement à Hull, chaque dimanche, pour y célébrer les offices, jetait les fondements d'une nouvelle église, destinée à remplacer la vieille chapelle en bois, devenue trop petite pour contenir la population toujours croissante. L'année suivante on disait la messe dans le soubassement, et vers la fin de 1870, l'église était bénie solennellement et ouverte au culte. Quelques mois auparavant, sur la demande du zélé prélat, le R. P. Reboul quittait définitivement

l'évêché pour se fixer à Hull, car le nombre des catholiques s'était tellement accru qu'il n'était plus possible de les laisser plus longtemps sans pasteur. Ce fut à cette occasion que Mgr Guigues érigea Hull en paroisse, et promulgua un décret pour déterminer les conditions de l'établissement des RR. PP. Oblats à Hull. Nous donnons ce décret en entier, pour que nos lecteurs connaissent les raisons qui décidèrent le pieux prélat à appeler, à la desserte de la paroisse, des religieux plutôt que des séculiers.

Décret de Mgr l'Evêque d'Ottawa concernant l'établissement des RR. PP. Oblats à Hull, et la desserte de la paroisse de Notre-Dame de Grâce.

"Parmi les objets que nous regardions comme les plus propres à éveiller notre sollicitude, celui de la desserte de la paroisse de Notre-Dame de Grâce occupait un des premiers rangs.

"La proximité de cette paroisse de la ville d'Ottawa, son développement subit et très considérable, la qualité des personnes généralement peu instruites et pauvres dont elle était composée, le peu de liaison entre les familles accourues de tous les points du Canada, l'exposaient à toutes sortes de désordres, et réclamait par là même des soins particuliers.

"Il nous a donc paru que, pour satisfaire aux besoins de cette desserte déjà très importante, le dévouement d'une communauté était très avantageux, et presque même indispensable. Nous avons donc porté nos regards sur celle des RR. PP. Oblats qui avaient déjà consacré leurs peines et leur travail pour former cette nouvelle population.

"Deux raisons particulières sont venues encore confirmer cette nouvelle résolution: la première est que le clergé séculier commence à sentir le besoin d'appeler des missionnaires pour donner des retraites dans les paroisse. Cet établissement, rapprodonner des retraites dans les paroises. Cet établissement, rapproché du premier pasteur, offrira une position très convenable pour la résidence des missionnaires qui évangélisent le diocèse par les Pères qui vont dans les chantiers. La seconde raison est que la dette actuelle étant déjà considérable, et les oeuvres qui restent à accomplir étant encore bien nombreuses, un prêtre séculier pourrait difficilement en prendre la responsabilité. Tandis que l'esprit de sacrifice et de dévouement des RR. PP. Oblats, qui nous est bien connu, nous permet d'espérer que non seulement

ils suffiront à ces oeuvres, mais qu'après des années d'un travail pénible, ils pourront obtenir même des ressources pour les aider dans l'accomplissement des oeuvres de dévouement qu'ils se sont imposées dans l'intérêt du diocèse.

"En conséquence, nous chargeons la communauté des RR. PP. Oblats de la desserte de Notre-Dame de Grâce, à Hull. La pétition qui nous a été adressée le 16 avril 1870, et signée par 280 catholiques me prouve que cette nomination sera acceptée dans la paroisse avec la plus grande satisfaction.

"Nous concédons également la propriété du terrain de l'église à la susdite communauté, à la charge de desservir cette paroisse conformément aux règles du diocèse, et de payer les dettes déjà contractées, et de terminer les travaux avec l'appui et les secours des catholiques confiés à ses soins.

"Nous désignons le supérieur de la communauté comme curé de la paroisse, lui donnant la liberté de se faire aider, et même remplacer, pour la desserte qui lui est confiée, par quelqu'un des Pères de la communauté. Nous avons l'assurance que la régularité des membres qui la composent, et leur fidélité à observer les règles du diocèse offriront à tout le clergé un grand exemple, et l'encouragement dans l'accomplissement des oeuvres qui lui sont confiés."

JOS. EUGENE,
Evêque d'Ottawa.

La lecture de cette pièce nous montre que la dette de la nouvelle paroisse était déjà si considérable qu'il était difficile pour un prêtre séculier d'en prendre la responsabilité; qu'une communauté seule, par son esprit d'abnégation et de sacrifice, par le travail incessant et pénible de ses membres, pourrait à la longue trouver les ressources nécessaires pour amortir la dette, et créer les oeuvres nombreuses que demande une grande paroisse.

Au commencement de 1840, M. l'abbé Brady, membre du clergé séculier, vint s'établir à Wrightstown (Hull) où il loua une cabane qu'il transforma en chapelle-presbytère. Ce local avait été loué au prix de 15 louis par année. A cette époque, il y avait une église à la Pointe-Gatineau, une à Aylmer et une autre à Templeton, mais en ce dernier endroit, il n'y avait pas encore de presbytère, et M. Brady était venu s'établir à Hull qui était l'endroit la plus central pour visiter les missions environ-

nantes. M. Brady avait conçu l'idée de construire une église ici; il en avait même conféré avec Mgr. Bourget, mais la population des places environnantes s'opposait fortement à ce projet. Personne ne soupçonnait alors que Hull deviendrait le centre de distribution des vieilles paroisses du canton.

Dès 1838, M. Ruggles Wright avait manifesté à M. Brady le désir de construire, en ce lieu, une chapelle, pour l'usage de ses hommes; et même, pendant quelque temps, le missionnaire y avait fixé sa résidence. Ce ne fut, toutefois, que le 16 septembre 1846, que M. Ruggles Wright concéda deux lots de terre, au coin des rues actuelles , Wright et Victoria, pour la construction d'une chapelle. La forêt s'étendait jusqu'au bord de la rivière. C'est sur cette plage désolée que le Père Durocher fit bâtir l'humble maison, dont une partie servait de demeure à la famille d'un batelier, et l'autre prit le titre ambitieux de "Chapelle des Chantiers". Pauvre chapelle en vérité mais qui, desservie par des hommes comme les RR. PP. Durocher, Brunet et Bourassa, devint un centre béni pour la jeunesse abandonnée des forêts.

La ville de Hull n'existait point encore; sa fondation est toute récente. De Hull, le Père Durocher desservit un instant la Gatineau, 1846.

"Il y a quelques années, seulement, remarquait en 1874, l'écrivain auquel nous devons une partie des extraits précités, les bois de Chelsea venaient jusqu'auprès du lac et ne laissaient que quelques arpents de grève recouverts d'un sable mouvant et jetés sur le rocher ouvert pour le passage de l'Ottawa. Mais au fond de la grève, à quelques verges au nord de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la grande église de Hull, on voyait un pauvre édifice en planches badigeonnées de rouge, le seul dans ces parages. Un petit clocher le surmontait; une galerie extérieure, faisant face à Bytown, divisait l'étage inférieur, où se retirait la famille d'un batelier, d'avec la partie supérieure qui était sans division, inachevée, n'ayant d'ornements qu'un petit autel en bois, et, pour décoration, que les quatorze tableaux du Chemin de la Croix. C'était la chapelle des chantiers.

"C'est là qu'aussitôt revenu du fond des forêts avec les derniers glaçons de l'hiver, avec les premiers radeaux du printemps, le missionnaire se hâtait d'aller célébrer les saints mystères, où il conviait, avant l'aurore et l'heure du travail, les jeunes gens

de passage sur la rivière et retenus quelque temps dans leur voyage. C'est là qu'aimait à se transporter souvent le vénérable évêque pour lequel tous les jeunes gens des chantiers étaient les enfants de son diocèse pendant qu'ils y travaillaient. Dans cette pauvre église, pauvre comme les chantiers des bois, les jeunes gens des bords de la Gatineau, du Rideau, et des profondeurs de l'Ottawa venaient compléter des confessions, inachevées peut-être, pendant la courte visite du missionnaire, fortifier leurs bonnes résolutions, et se préparer aux écueils de la vie civilisée où ils allaient rentrer, ou bien se préparer à comparaître devant Dieu, s'ils devaient périr dans les sauts périlleux de la descente du bois."

Du haut de cette galerie extérieure ont parlé à une foule abondante de voyageurs réunis sur la grève les puissantes voix des Durocher, des Bourassa, des Brunet, des Reboul et de plusieurs autres dont les noms sont légendaires dans nos paroisses. C'est du haut de cette galerie qu'on entendit souvent la voix sympathique et vibrante de Mgr. Guigues. Il y paraissait avec les insignes de son autorité diocésaine, il était un père et un évêque, un missionnaire et un représentant du Souverain Pontife, un frère et le plus ardent adversaire de la boisson, des jurements des folies de la jeunesse et des autres vices, auxquels sont exposés les gens pour qui les lois divines et humaines n'ont pas été principalement dans les forêts un grand sujet de méditation.

En 1846, le Père Durocher, qui connaissait les offres généreuses faites, maintes fois, par M. Wright à M. Brady, et qui avait résolu de construire une chapelle pour les jeunes gens des chantiers, vint demander à cet industriel le terrain nécessaire à cette oeuvre. Celui-ci le lui accorda volontiers, à la condition que la chapelle servirait, en même temps aux gens du village et des environs. Le Père Durocher, montant alors sur les cages, fit souscrire par les voyageurs, la somme de mille piastres, grâce auxquelles il put construire, cette année même, l'édifice projeté.

Chaque année, les RR. PP. Brunet venaient de Montréal visiter les bûcherons dans la forêt; chaque printemps, ils accueillaient les voyageurs dans leur chapelle. A partir de 1885, croyons- nous, une messe fut dite régulièrement chaque dimanche, à la chapelle de Hull, soit par les missionnaires des chantiers,

soit par des prêtres de l'évêché, soit par des Pères du Collège. Vers l'année 1860, un village considérable commença à se former dans ce que nous appelons aujourd'hui la cité de Hull. Ottawa, devenue capitale, employait aux constructions monumentale de son parlement, une foule d'ouvriers qui cherchaient, dans les faubourgs, des logements peu dispendieux, les florissantes manufactures d'Eddy occupaient aussi un bon nombre de catholiques; les pouvoirs d'eau des Chaudières étaient utilisés par l'industrie, et beaucoup de ceux qui travaillaient dans ces nouveaux moulins étaient des Canadiens qui tenaient à demeurer dans leur chère province de Québec. Le Père Irain, puis le Père Reboul furent chargés de desservir tous ces catholiques qui affluaient, chaque jour, plus nombreux, à la petite chapelle.

En 1868, le Père Reboul voyant s'affirmer de plus en plus les brillantes destinées de Hull, commença, sur les plancs de l'architecte Lecours, la construction d'une vaste église en pierre. La forêt s'étendait encore alors tout au nord et au nord-ouest du palais de justice; elle ne tarda pas à être remplacée par des rues populeuses. L'année suivante, 1869, le soubassement du nouveau temple fut livré au culte, et vers la fin de 1870, Mgr Guigues, de retour du concile, eut la joie de procéder à la bénédiction solennelle de l'église.

Le Père Reboul n'habitait plus à l'évêché. Depuis quelques mois, il s'était installé avec un compagnon, auprès de sa nouvelle église, où l'appelait un actif ministère. Le temps était venu pour Hull d'être érigé en paroisse séparée. On lui donna pour limites au sud l'Ottawa au nord la paroisse de Chelsea, à l'est le ruisseau Leamy, à l'ouest le onzième lot du canton de Hull, en ligne droite depuis l'Ottawa jusqu'aux limites de Chelsea. Quels seraient les desservants de la nouvelle paroisse? Dès le 10 avril 1870, une pétition de deux cent quatre-vingts catholiques avait fait connaître les voeux de la population qui demandait le maintien de ses fidèles missionnaires. En conséquence, par décret du 14 novembre 1870, Mgr Guigues chargea la communauté des Pères Oblats de la desserte de Notre-Dame de Grâce de Hull et lui transmit la propriété des terrains paroissiaux, en même temps que la charge de dettes de l'église qui étaient fort élevées. Telle est l'origine de la paroisse de Hull.

Deux ans plus tard, la population augmentant sans cesse et

le revenu des bancs s'accroissant également, on songea à compléter l'église. Le mur du fond fut renversé, l'église mise à sa longueur normale, et les travaux de l'intérieur furent finis.

Les Pères Oblats avaient acquis la partie du terrain vacant à côté de l'église, entre les quatres rues de manière à posséder tout le carré. C'est là qu'ils bâtirent un vaste presbytère en pierre qui forme avec l'église même un monument d'un magnifique aspect. Ils y entrèrent dans l'été de 1872, après avoir habité pendant deux ans, une maison, rue Inkerman, sur le lot occupé aujourd'hui par la résidence de M. Simon. Ils avaient acheté également, à une certaine distance de la ville, dans la direction de la Gatineau, une vaste propriété de cent arpents, dont une partie fut consacrée à l'érection du grand cimetière. Les Pères Oblats de Hull étaient chargés, à cette époque, de la partie de la ville d'Ottawa connue sous le nom de Flats; mais la création de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste les soulagea bientôt de ce pénible ministère.



Feu le Rév. Père E.-D. Reboul,
1er Supérieur des Oblats à Hull, décédé
le 2 mars 1877.

C'est ici qu'il convient de parler d'un autre genre de ministère, auquel le R. P. Reboul se livrait depuis plusieurs années déjà, lorsqu'il fut envoyé définitivement à Hull. Nous avons mentionné plus haut les missions des chantiers. Le R. P. Reboul donna à ces missions le caractère qu'elles conservent encore aujourd'hui. Chaque année, vers le temps de Noël, il partait avec

un compagnon, pour aller rompre aux hommes des chantiers le pain de la parole évangélique, et leur donner l'occasion d'accomplir leur devoir pascal. Qui pourrait dire le bien que le zélé missionnaire accomplit ainsi chaque année au milieu de cette classe ouvrière qui, laissée à elle-même, est exposée à l'intempérance et aux autres vices qui exposent à l'intempérance? Dès lors, les chantiers ne furent plus, comme auparavant, des écoles de blasphème et d'ivrognerie, et si tous les vices n'en furent pas entièrement extirpés, ils furent au moins considérablement diminués. Le P. Reboul continua pendant près de 20 ans ce ministère des chantiers, qui était bien son oeuvre de prédication. Cet homme de dévouement devait trouver la mort au milieu de ses chères missions. Durant l'hiver de 1877, après avoir visité 43 chantiers, il tombait si gravement malade qu'on dut le ramener en toute hâte à Mattawa où il expirait quelques jours après. Ses restes mortels furent ramenés à Hull pour être déposés dans l'église, que son travail et son activité avaient réussi à édifier, et dont il diminuait sensiblement chaque année la dette par les ressources qu'il amassait, au prix des plus héroïques fatigues, dans les missions des chantiers. Le R. P. Reboul n'était âgé que de 50 ans. Tous les catholiques de Hull et d'Ottawa se firent un devoir d'assister à ses funérailles qui furent présidées par Mgr. Duhamel. La tristesse peinte sur la figure des assistants et les nombreuses messes que la piété de ses chères ouailles fit célébrer pour le repos de son âme, montrèrent bien alors le respect universel dont il était entouré, et les regrets que sa mort laissait dans tous les coeurs.

Saviez-vous que c'était un héros, cet homme qui pendant 18 ans, avait chaque hiver, trois mois durant, recommencé les mêmes courses, et qui vous arrivait enfin malade pour la première fois, mais malade pour la mort? Saviez-vous que c'était un héros, cet homme ainsi frappé, conversant encore de son lit de douleur, prêchant et confessant, et reprenant chaque matin son traîneau pour reprendre chaque soir les gaîtés de la conversation et les labeurs du dévoûment, sans que ses horribles souffrances le laissassent un instant? Sous les chocs et sous les cahots des routes défoncées, il ne pourra plus retenir ses gémissements, mais si les chocs et les cahots forcent ses plaintes, ils ne forceront pas du moins sa volonté; ils seront impuissants à ralentir son zèle. Une der-

nière fois il dira la sainte messe, et ce sera dans un de ses pauvres chantiers, et ce sera sur un coffre à farine. Oui, sur un coffre à farine, c'est là qu'il a placé, c'est là le seul endroit qu'il ait pu trouver pour placer la pierre sacrée.

Va, va, prêtre héroïque, tu es de ceux qui méritent qu'on place un jour la pierre sacrée sur leurs tombeaux. N'es-tu pas du sang des martyrs, toi qui le soir de cette même messe, agonisant sur ta couche de sapin, au fond de la forêt, sans secours, sans soulagement, disais à ton compagnon: "Faites comme si rien n'était, tâchez d'intéresser nos jeunes gens le plus possible; ne craignez pas de me fatiguer par le bruit."

Trois jours après, aucun bruit ne pouvait plus le fatiguer: le missionnaire des chantiers allait recevoir la récompense promise par le Maître aux ouvriers bons et fidèles.

En vérité, ce fut un bon et fidèle ouvrier ce même Père Reboul qui, se trouvant à Hull, en face de tout à commencer, commença tout et poussa tout si loin, qu'il ne s'arrêta qu'après avoir mis debout l'église, la sacristie, la résidence, le collège et jusqu'à un pont de 800 pieds.



Feu Rév. Père H. A. Charpeney,
Oblat, français, né à Grande-Serre, le 13 mars 1826, ordonné à Marseilles le 24 juin 1849, arrivé au Canada le 1er février 1859, curé de Hull en 1871.

La paroisse de Notre-Dame était fondée, il est vrai, les besoins spirituels étaient assurés; mais comment continuer le bien commencé, sans le secours de bonnes écoles où les enfants apprendront, avec les éléments des sciences, la connaissance la plus

nécessaire, celle de la Religion? Ici encore, les RR. PP. Oblats durent prendre l'initiative. Ils firent appel au dévouement des enfants de la Vénérable Mère d'Youville, établies à Ottawa depuis 1845. Dès 1870, peu de temps après les Pères, les Révérendes Soeurs Grises d'Ottawa s'installaient à Hull, et, sous la direction de la Soeur Moreau nommée Supérieure du nouvel établissement, ouvraient dans la vieille chapelle, une école où les enfants ne tardèrent pas à affluer. En 1874, le R. P. Reboul faisait ériger la demeure des Soeurs dans la rue Division. Les soeurs en prirent possession en 1875, y ouvrirent un pensionnat maintenant remplacé par l'école de Notre-Dame de Grâces.

En 1876, ce même Père jetait les fondements du beau collège occupé maintenant par les Frères des Ecoles Chrétiennes; mais il ne devait pas en voir l'inauguration. On avait des Soeurs pour l'éducation des petites filles, il était juste de songer aux Frères pour prendre soin des petits garçons. Le Rev. Père Cauvin, successeur du Père Charpaney s'adressa donc à l'Institut des Frères des Ecoles Chrétienes, fondé en France, le 22 juin 1679, par le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, chanoine de l'église métropolitaine de Rheims. En 1857, quatre Frères quittaient la maison-mère de Paris pour venir fonder à Montréal leur première mission canadienne. Six ans plus tard, Québec eut aussi ses écoles chrétiennes; puis, en 1864, ce fut le tour d'Ottawa. En 1878 les enfants du Bienheureux de la Salle inauguraient, sous la direction du cher Frère Mathias, le beau collège où aujourd'hui environ 800 garçons, distribués en 16 classes, reçoivent le bienfait d'une éducation chrétienne.

Le R. P. Eugène Cauvin qui, en 1877, remplaçait le R. P. Charpaney en qualité de curé de la paroisse et de supérieur de la communauté, doit être, lui aussi, considéré comme un bienfaiteur de l'enfance et un ami éclairé de l'éducation. L'incendie de 1880 avait détruit plusieurs écoles dans la partie ouest de la ville. Il s'agissait de les remplacer. C'est alors que ce digne religieux résolut de faire pour les filles ce que le R. P. Reboul avait fait pour les garçons. Le R. P. Cauvin sans autres ressources que son zèle et son amour de l'enfance commença la construction de l'école Saint-Antoine, dans la rue Wright, sur une légère éminence qui domine toute la ville. Ce que cette construction lui causa de peine, de travaux et de fatigues. Dieu seul le sait. Cependant son énergie sut triompher de tous les obstacles, et

grâce à son zèle et à sa constance, Hull compte une belle école de plus, où près de 600 petites filles s'instruisent dans la science et la vertu sous la direction de dix relgieuses.



Feu le Rév. Père Cauvin,
Successeur du Rev. Père Charpeney et fondateur du collège des Frères à Hull.

On compte encore à Hull l'école du couvent de Notre-Dame de grâce qui a 120 élèves, l'école Sainte-Anne qui en a 70; l'école Saint-Georges avec 150; l'école Saint-Jean-Baptiste avec 130, enfin l'école de Tétreauville avec 30 élèves. En réunissant ces

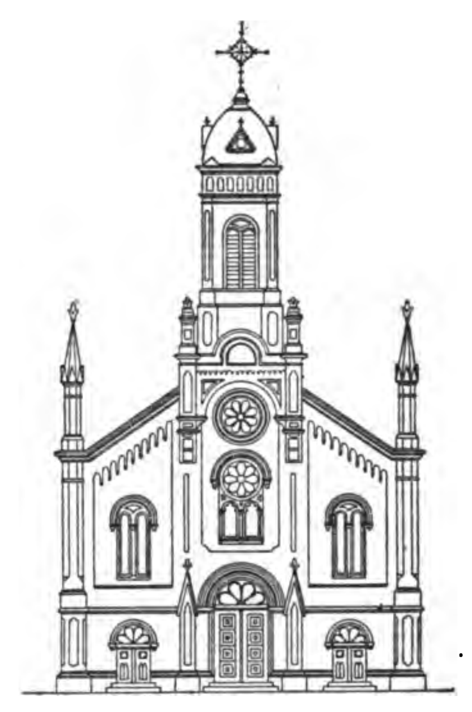


Couvent Sainte-Marie de Hull

chiffres à ceux des deux grandes écoles, nous arrivons au nombre de 1,720 enfants des deux sexes qui fréquentent les écoles catholiques de la paroisse de Hull. Qu'on dise après cela que l'Eglise catholique est ennemie de la science et du progrès.

Nous avons vu les RR. PP. Oblats à l'oeuvre pour fonder

la paroisse et y bâtir des écoles. Voyons-les maintenant, lorsque le malheur vint s'battre sur Hull et détruire ce qui avait été édifié au prix de tant de labeurs. Le 21 avril 1880, vers 3 heures de l'après-midi, le feu se déclarait dans la maison de M. Sabourin, rue du Pont. Les flammes poussées par un fort vent de l'ouest, attaquaient les maisons des rues Wright, Philémon, Centrale, Hannah, Eglise, Duc, Lac, et Kent. Environ 400 maisons étaient détruites, et 3,000 personnes privées d'abri et de pain. Des comités de secours furent



L'église paroissiale, incendiée en 1888

ganisés dans les principales villes de la Puissance; le gouvernement fédéral vota la somme de $7,000, et le Marquis de Lorne, alors Gouverneur Général du Canada, souscrivit $500 pour venir en aide aux incendiés. Le R. P. Gauvin fit, à cette

occasion, plusieurs voyages à Québec pour obtenir du gouverne_ nement provincal des secours pécuniaires qui permirent de relever de nombreuses ruines.

Six années plus tard, le 9 mai 1886, éclatait un nouvel incendie dans la cour de M. Edouard Landry, au coin des rues Centrale et Hannah. En moins de 5 heures, malgré les efforts héroiques des pompiers, le fléau dévastateur avait dévoré toutes les maisons sur la rue Centrale depuis la rue du Lac jusqu'à la rue Duc, quelques maisons dans la rue Philémon, toute la partie est de la rue Wright jusqu'à la rue Duc, et, suivant le pied du rocher haut en cet endroit d'environ 20 pieds, il venait détruire quelques maisons sur le rue Wellington, toute la rue du Lac depuis la rue Principale jusqu'à la rue Albert, et la rue Principale elle-même depuis l'hotel Goyette jusqu'à la maison du docteur Gaucher. En tout 110 maisons abritant 150 familles, étaient réduites en cendres. Une seconde fois la charité s'émut, des comités furent organisés, des secours en vivres et en argent furent distribués aux pauvres incendiés. Les RR. PP. Oblats, comme toujours, se firent l'âme de ce mouvement.

Enfin,le 5 juin 1888, un troisième incendie se déclarait à l'Hôtel de Ville vers trois heures de l'après-midi, et détruisit une partie considérable des quartiers No. 4 et No. 5 de la Cité. 125 établissements, parmi lesquels, l'Hôtel de Ville, l'église, le presbytère, le couvent des Soeurs, étaient totalement anéantis. Les dons en argent en faveur des incendies s'élevèrent à $12,000, dont $5,000 données par le gouvernement provincial, et qui furent distribués à la satisfaction générale par le comité de secours présidé par M. le Dr. Duhamel.

L'église était détruite. Avant de songer à la relever, il fallait trouver un local où l'on put faire les offices religieux. En 1884 le R. P. Harnois, fondateur de l'Oeuvre de la Jeunesse, avat été autorisé à bâtir, sur la rue Albion, un vaste édifice à deux étages pour les besoins de l'Oeuvre. Au lendemain de l'incendie, les deux salles étaient converties en chapelles, et c'est là que, pendant plus de trois années, les catholiques se sont réunis pour entendre la messe et s'acquitter de leurs devoirs religieux. Chaque dimanche il ne se disait pas moins de huit messes, vu l'exiguité des chapelles. Ce qui fut encore pour les Pères un surcroit de travail et de fatigue.

Le service religieux ainsi assuré, le R. P. Cauvin, profondément affligé mais non découragé, se remit à l'oeuvre avec

une énergie digne de ses jeunes années. L'assurance sur l'église et le presbytère était loin de couvrir les pertes subies par la communauté des Oblats, pertes d'autant plus sensibles qu'une lourde dette restait à payer sur l'église détruite. A quelle porte frapper, pour trouver les fonds nécessaires à la réédification de l'une, et de l'autre? Compter sur l'assistance pécunaire des paroissiens, on ne pouvait même pas y songer; car il n'y avait pas, pour ainsi dire, une famille dans Hull qui n'eût été au moins une fois visitée par l'incendie. Le R. P. Cauvin, comptant sur la Providence qui tant de fois déjà lui était venue en aide, se mit en relation avec les premiers architectes du pays, leur demandant un plan pour l'église et le presbytère. Celui de MM. Roy et Gauthier obtint la préférence; et tout aussitôt on demanda des soumissions pour les travaux de maçonnerie. La société Prénoveau, Turcot et Martineau, de Montréal obtint le contrat pour la maçonnerie, et M. Jos. Bourque fut accepté pour exécuter la charpente. Au mois d'octobre 1888 M. Prénoveau présidait aux travaux de déblaiement. Le jour même de l'ouverture des travaux ce digne Monsieur faisait chanter une grand'messe en l'honneur de Saint-Joseph, pour s'assurer à lui, à ses associés et à ses ouvriers la protection de ce grand saint. En quelques semaines, le terrain était déblayé, et l'on commençait à creuser les fondations. Le travail continua tout l'hiver, et le 27 mars 1889, on jetait les fondements de l'église et du presbytère. Autour des chantiers régnait la plus grande activité, et à l'automne de cette même année, les murs du presbytère étaient achevés, et ceux de l'église s'élevaient à 15 pieds au-dessus du sol. Le 15 septembre 1889, Mgr Duhamel bénissait la première pierre, et le R. P. Augier, O. M. I., alors provincial, donnait le sermon de circonstance.

Pendant que M. Prénoveau poussait si activement les travaux de maçonnerie, M. Bourque ne restait pas oisif. Ses hommes travaillaient sans relâche à préparer le bois nécessaire pour l'achèvement intérieur du presbytère. Aussi, quand les maçons quittèrent le presbytère, charpentiers, menuisiers, couvreurs, plâtriers, etc., etc., prirent leur place, et travaillèrent avec tant d'énergie, qu'au 1er décembre, tout l'intérieur du presbytère était prêt à recevoir les Pères qui jusque là avaient résidé dans la petite maison située au coin des rues Albion et Victoria.

Le 21 décembre, les Pères entraient pour la première fois

dans leur maison, et le 26 du même mois, le R. P. Augier la bénissait, demandait au ciel d'épargner à ceux qui l'habitent depuis et qui l'habiteront après eux, leur épargner des malheurs depuis et qui l'habiteront après eux, des malheurs semblables à ceux qu'ils avaient éprouvés 18 mois auparavant.

Cependant, ce n'était pas la joïe complète pour les Pères. Depuis le jour du terrible incendie la santé du R. P. qui jusqu'alors avait été excellente, inspirait les craintes les plus sérieuses, et l'on peut dire sans crainte de se tromper que le désastre du 5 juin 1888 avait été son coup de mort. Si nous ajoutons à cela les préoccupations nombreuses qui en furent la suite inévitable, nous comprendrons encore mieux que ce bon père, toujours sur la brèche depuis 1849, époque de son ordination, commençait à sentir le besoin de confier à des mains plus jeunes, mas non moins sages, le soin de la paroisse et de la communauté, et la surveillance des travaux. Dans le cours de cette année 1889, il avait prié ses supérieurs de songer à le remplacer, vu l'état de plus en plus inquiétante de sa santé qui, disait-il pouvait manquer d'un jour à l'autre. Ses Supérieurs se rendirent à ses raisons, et nommèrent, pour lui succéder dans l'adminstration de la paroisse le R. P. Lauzon qui depuis 14 ans dirigeait avec succès plusieurs oeuvres importantes à l'église Saint-Pierre de Montréal. Le R. P. Lauzon arriva à Hull le 8 janvier 1890 juste à temps pour recevoir du R. P. Cauvin les instructions nécessaires relativement à la paroisse et aux travaux en voie d'exécution. Depuis ce jour, la santé du R. P. Gauvin continua à baisser rapidement, et le 15 janvier, cet homme de Dieu passait à une vie meilleure, muni des sacrements de l'Eglise. Sa mémoire, nous l'espérons, restera en bénédiction dans la paroisse qu'il a dirigée avec tant de succès durant 13 années, pendant lesquelles les épreuves ne lui ont pas été épargnées.

Ses restes ont été déposés provisoirement au charnier du cimetière, puis le 10 avril, rapportés à l'église, et déposés avec ceux du R. P. Reboul, dans le caveau préparé à cet effet sous l'autel Saint-Joseph. Espérons qu'une inscription placée dans le soubassement, rappellera aux générations futures le bien accompli par ces zélés missionaires.

Le 15 avril 1890, on reprenait les travaux de l'église avec une nouvelle et toujours plus grande ardeur. On voyait sur le devant de l'église se dresser d'étage en étage un immense écha-

faud de 60 pieds de hauteur surmonté d'une énorme grue destinée à monter les matérieux. Le R. P. Lauzon, justement préoccupé des dangers que couraient les ouvriers, si quelque chose venait à se déranger, promit d'entretenir une lampe devant la statue de Saint-Joseph dans la chapelle de la communauté. Aucun jour ne s'est passé depuis, sans que cette lampe ait redit au patron des ouvriers que l'on comptait uniquement sur lui pour les préserver de tout accident. Saint-Joseph, sans aucun doute, a exaucé cette prière, puisque pour une bâtisse aussi considérable, on n'a eu à déplorer aucun malheur grave. Cette lampe brûle encore aujourd'hui; et, nous aimons à le croire elle continuera de brûler aussi longtemps que les Pères resteront chargés de la paroisse. Dans le passé, elle a exprimé la demande, dans le présent et l'avenir, elle est et sera l'expression de la reconnaissance.



Le Rév. Père Ludger Lauzon,
Oblat, canadien, né à Sainte-Anne des Plaines le 6 janvier 1844, curé de l'église de Hull, procureur provincial en 1896; actuellement supérieur des Oblats à Saint-Sauveur de Québec.

Les murs de l'église furent achevés de bonne heure dans l'automne de 1890, et le couverture au commencement de décembre de cette même année. Mais les ressources des RR. PP. Oblats étaient épuisées. L'église allait-elle demeurer dans cet état? C'était à craindre, car les supérieurs n'étaient pas d'avis que l'on poursuivît les travaux intérieurs sans les ressources nécessaires pour les payer à mesure. La paroisse était donc

menacée d'avoir un beau monument quant à l'extérieur, mais n'offrait à l'intérieur que des murs nus et désagreables à l'oeil. Le R. P. Lauzon, après s'être recommandé à Saint-Joseph, plaida si bien la cause de la province qu'il obtint de l'administration provinciale et générale la permission de faire un emprunt qui permit à l'architecte de préparer les plans. Ces plans étaient prêts dès le mois de juillet 1890, et tout aussitôt on demandait des soumissions pour l'achèvement de l'intérieur de l'église. Le 24 août 1890, la soumission de MM. Paquet et Godbout était acceptée et le lendemain, le contrat était passé devant notaire et tout aussitôt ces Messieurs se mettaient au travail. En novembre 1890 leurs ouvriers arrivaient avec plusieurs chars chargés de bois travaillé dans leur manufacture de Saint-Hyacinthe, et tout prêt à être mis en placé. L'hiver ne put les arrêter, car aussitôt l'achèvement de la couverture, M. Latourelle de la société Blouin. Desforges et Latourelle, Montréal, étaient venus poser l'appareil de chauffage. Au mois de juin 1891, M. Bourque achevait le clocher, et la croix qui surmonte la flèche était mise en place le samedi, 7 juin.

Le soubassement fut ouvert au culte le 30 août 1891. Mgr Duhamel voulut bien prêcher à cette occasion. Dans l'après-midi du même jour on érigeait canoniquement la confrèrie du Très-Saint-Rosaire. Le R. P. Gaffre, de l'Ordre des Dominicains, du couvent d'Ottawa, donna le sermon.

Le soubassement achevé, les menuisiers s'occupèrent tout de suite des travaux de l'église supérieure, et 13 mois après, grâce au courage indomptable et au travail incessant du R. P. Lauzon, Mgr l'archevêque d'Ottawa, assisté de Mgr Lorain, vicaire apostolique de Pontiac, la bénissait solennellement.

La population catholique de Hull possède enfin un temple qui fait honneur à sa religion. Puisse-t-elle comprendre encore mieux que par le passé ce qu'elle doit aux Pères qui la desservent! Puisse-t-elle surtout toujours répondre aux travaux et aux fatigues que les Pères Oblats s'imposent pour son plus grand bien et ils se considèreront amplement récompensés de leurs peines et de leurs fatigues.

Je ne voudrais pas blesser la modestie de ceux qui continuent si efficacement l'oeuvre des premiers Oblats. Je comprends la délicatesse dont il faut faire preuve lorsqu'il s'agit de complimenter ces dévoués apôtres de la religion qui sont encore parmi nous et qui liront peut-être ces lignes. Seulement qu'il me soit

permis d'apprécier leur dévouement en citant quelques-unes de leurs grandes oeuvres. Il suffit de mentionner l'église paroissiale, vrai modèle d'architecture, qui en fait un des plus beaux temples de la vallée d'Ottawa. Rappelons aussi les efforts de ces bons pères pour nous assurer les services si précieux des Soeurs et des Frères. Combien d'enfants pauvres n'ont-ils pas bénéficié de la présence parmi nous de ces dévoués religieux et religieuses? Combien de fois n'avez-vous pas béni le Seigneur, lorsque, au temps des épreuves, nous avions à nos côtés ces anges de la charité ?

Le père Duhaut compte vingt-six années d'un apostolat généreux et incessant, dont neuf années passées parmi nous. Voilà bien un titre à notre estime et à notre reconnaissance.

Si je m'écoutais, ce ne sont point seulement ces quelques lignes des trente-sept années du séjour des Oblats à Hull que je me bornerais à citer; j'en voudrais faire le thème de mon ouvrage. Chacun aurait à s'en réjouir; l'humilité seule de notre distingué supérieur et de ses assistants pourrait s'en plaindre.

N'oublions pas non plus le R. P. Provost qui remplit depuis une vingtaine d'années, la position pleine de responsabilités d'Econome de la Communauté des Oblats à Hull.

Les volontaires du 65e régiment de Montréal se rappellent toujours ce gai, infatigable et brave compagnon, qui les a accompagnés dans leur marche de Calgary à Fort Pitt et à la Butte aux Français. Le Père Provost a été pour eux l'aumônier légendaire des armées françaises.

BENEDICTION SOLENNELLE DE L'EGLISE

Le dimanche 25 septembre 1892, restera une date à jamais mémorable dans les annales de Hull et du Canada catholique. C'est en ce jour en effet qu'à eu lieu la bénédiction de la nouvelle église.

A peine cette nouvelle eut-elle été annoncée que toute la ville tressaillit de joie, et, en cette circonstance, la piété des paroissiens de Notre-Dame de Grâce se manifesta d'une manière qui leur fait honneur. Les rues principales furent immédiatement pavoisées, des arcs de tromphe s'élevèrent, de distance en distance, sur la route que devait suivre le cortège épiscopal. Au faîte des maisons, au sommet des arcs de triomphe, des banderoles aux couleurs variées flottaient au vent, portant des devises où l'affection et

la reconnaissance pour le premier Pasteur du diocèse, pour les RR. PP. Oblats, desservants de la paroisse, se traduisaient en termes enthousiastes. Chaque habitation avait tenu à montrer qu'elle participait à la solennité et qu'elle réclamait sa part de la joie publique; c'était vraiment la fête de la paroisse, une douce et grande fête de famille.

Le 25 septembre se leva enfin sur tous ces préparatifs. Un brouillard épais qui le matin couvrait la terre, avait d'abord fait craindre que la fête ne fût troublée par le mauvais temps. Il n'en fut rien; vers 10 heures, le brouillard se dissipa, et le soleil, apparaissant enfin dans tout son éclat, vint encore augmenter la joie dans les coeurs.

Toutes les sociétés de bienfaisance de la ville, étaient allées à la rencontre de sa Grandeur Monseigneur Duhamel, archevêque d'Ottawa. On y remarquait les membres des sociétés Saint-Jean-Baptiste, des Forestiers Caholiques, de l'Union Saint-Thomas, de l'Union Saint-Joseph, de la C. M. B. A., tous en corps, drapeau en tête et portant leurs insignes respectifs.

Sa Grandeur avait quitté le palais épiscopal vers 9.30 heures. Les premiers citoyens de Hull avaient tenu à se rendre auprès d'Elle pour lui former cortège. Dans le premier carosse, on remarquait à côté de Monseigneur l'archevêque, le R. P. Grandfils, O.M.I., M. L. N. Champagne, maire de la cité de Hull et Monsieur N. Tétreau, M.P.P. Dans les autres voitures se trouvaient, avec Monseigne r Routhier, grand vicaire d'Ottawa, M. C. R. Devlin, M. P., M. le Chanoine Bouillon, Monseigneur Séguin, curé de Sainte-Cunégonde, plusieurs autres membres distingués du clergé et plusieurs citoyens éminents de la cité.

La rencontre se fit à peu près à mi-chemin entre Ottawa et Hull. La procession, une procession gigantesque, s'organisa immédiatement. Pas le moindre désordre, pas la plus petite hésitation; tout avait été prévu préparé à l'avance; pas un détail n'avait été oublié, chacun prit la place qui lui avait été assignée, et le cortège se remit en marche vers la nouvelle église. La fanfare de l'Union Musicale ouvrait la marche, jetant dans les airs ses notes harmonieuses, pendant qu'au loin on entendait carillonner joyeusement les cloches, annonçant à tous l'heureuse nouvelle. Sur les trottoirs par où défilait la procession, une foule compacte, évaluée à plusieurs milliers de personnes, stationnait en habits de fête, la joie peinte sur le visage. Et à mesure que le carosse de sa Grandeur passait lentement, vous eussiez vu toutes les têtes

s'incliner avec respect et amour sous la main de leur Père qui les bénissait. C'était bien, en effet, le père de nos âmes, qui s'avançait au milieu de nous, le front rayonnant, prêt à donner à cette jeune cité une nouvelle preuve de sa sollicitude pastorale.

C'est ainsi que la procession arriva à l'église où une foule plus nombreuse encore l'attendait. Monseigneur descendit quelques instants au presbytère où Sa Grandeur Monseigneur Lorrain, vicaire apostolique, de Pontiac, autrefois compagnon d'études du R. P. Lauzon, ancien supérieur de la maison de Hull, et rendu ici depuis la veille, se disposait à officier pontificalement. Plus de 40 prêtres étaient là pour recevoir Monseigneur l'archevêque, à son arrivée. M. L. N. Champagne, maire de Hull; M. C. Devlin et N. Tétreau, représentants du comté d'Ottawa aux Parlements, étaient là, eux aussi, montrant une fois de plus, par leur présence, leur dévouement à la cause religieuse.

Pendant qu'à l'intérieur, messieurs les étudiants du Grand Séminaire d'Ottawa, font les derniers préparatifs pour la cérémonie qui va commencer, la fanfare de la Cité de Hull exécute avec un entrain remarquable, quelques-uns des plus beaux morceaux de son répertoire.

Sur le seuil du presbytère, Monseigneur l'archevêque apparait enfin, revêtu des habits pontificaux, la mitre en tête, la crosse à la main, précédé de la croix et du clergé en habits de choeur. La procession se met en marche autour de l'édifice sacré, au chant des psaumes et des Litanies des Saints. De temps en temps, les chantres font silence, et alors le célébrant fait monter vers le ciel quelqu'une de ces prières sublimes que la Liturgie Catholique a cansacrées pour la sanctification des temples du Seigneur.

On a fait ainsi le tour de l'édifice sacré, la procession est revenue à son point de départ devant les portes de l'église qui sont encore fermées. Debout au pied des degrés, le prélat officiant élève encore la voix, une dernière fois la prière monte vers le ciel et soudain, comme obéissant à une main invisible, voici que les portes du temple s'ouvrent. Sa Grandeur y fait son entrée solennelle, précédée de la croix et du clergé; sur ses traces la foule s'y précipite avec un saint empressement; en un clin d'oeil toutes les parties de l'édifice sont occupées, les galeries, les tribunes ont autant de monde qu'elles peuvent en contenir, et la place encore fait défaut: un grand nombre de fidèles sont forcés de stationner sur les degrés extérieurs. Le silence et le recueillement règnent cependant dans l'immense assemblée, tous sen-

tent qu'ils assistent à une solennité avant tout religieuse. La cérémonie se continue avec les prières d'usage: Monseigneur fait à l'intérieur le tour de l'église, traversant les rangs pressés des fidèles qui s'agenouillent sur son passage, purifiant de l'eau sainte ces murs qui désormais ne résonneront plus que des louanges de Dieu.

La bénédiction est terminée, Monseigneur l'archevêque s'est rendu au trône qu'on lui a préparé pour la circonstance et d'où il doit présider aux cérémonies qui vont suivre; Monseigneur le vicaire apostolique de Pontiac s'est revêtu des ornements pontificaux, la messe solennelle commence.

Aux côtés de Monseigneur l'archevêque, on remarquait, comme prêtre assistant Monseigneur Routhier, grand vicaire d'Ottawa; Monseigneur le chanoine Bouillon et le R. P. Lefebvre, provincial des Oblats en Canada remplissaient l'office de diacres d'honneur.

Monsieur le chanoine McCarthy, curé de Sainte-Brigitte, assistait à l'autel Monseigneur Lorrain. MM. Lortie et Ducharme, élèves du Grand Séminaire d'Ottawa, étaient diacres d'office. Dans les stalles du choeur, on remarquait le R. P. Lauzon, supérieur et curé de Notre-Dame de Grâce, le R. P. MacGuckin, recteur de l'Université d'Ottawa; R. A. Séguin, curé de Sainte-Cunégonde, Montréal; R. I. Champagne, curé de la Pointe Gatineau; R. A. Sauvé, de l'archevêché d'Ottawa; R. G. Allard, de l'archevêché d'Ottawa; R. L. D. Gonthier, O.P., curé de Saint-Jean-Baptiste, Ottawa; R. L. M. de Lombus, O. M. C., curé de Saint-François d'Assise, Ottawa; R. P. Sylvestre, O. M. C., de Saint-François d'Assise; R. P. A. Gaudet, O.M.I., chapelain du Bon Pasteur, Ottawa; R. P. M. Froc, O.M.I., de l'Unviersité d'Ottawa; R. P. J. Mangin, O.M.I., supérieur du Scolasticat d'Achville; R. P. Poitras, O.M.I., curé de Mattawa, vicariat de Pontiac; R. P. E. Harnois, O.M.I., curé du Sacré-Coeur, Ottawa; R. P. J. Duvic, O.M.I., professeur de théologie morale au scolasticat d'Achville; R. P. M. Prévost, O.M.I., de Notre-Dame de Grâce, Hull; R. P. A. Martin, O.M.I., procureur à l'Université d'Ottawa; R. P. A. Poli, O.M.I., professeur de dogme au scolasticat d'Achville; R. P. Marion, O.M.I., Plattsburgh, E. U.; R. P. L. Charles, O.M.I., Notre-Dame de Grâce, Hull; R. P. A. Duhaut, O.M.I., Notre-Dame de Grâce, Hull; R. P. N. Nillès, O.M.I., professeur de philosophie à l'Université d'Ottawa; R. P. A. Langevin, O.M.I., directeur du Grand Séminaire d'Ottawa; R. P. J. B. Grandfils, O.M.I., Notre-Dame de Grâce, Hull; R. P. S. Brault, O.M.I., Montréal; R. P. C.

Gohiet, O.M.I., professeur de philosophie au scolasticat d'Achville; R. P. A. Antoine, O.M.I., préfet des études à l'Université d'Ottawa; R. P. H. Lacoste, O.M.I., professeur de dogme à l'Université d'Ottawa; R. P. H. Constantineau, O.M.I. secrétaire de l'université; R. P. Charlebois, O.M.I., du scolasticat d'Achville; R. P. G. Gauvreau, O.M.I., professeur de physique à l'Université d'Ottawa; R. S. Corbeil, professeur de Rhétorique au séminaire Sainte-Thérèse, Montréal; R. P. L. Lewis, O.M.I., Notre-Dame de Grâce, Hull; R. P. U. Murphy, O.M.I., professeur d'astronomie à l'Université d'Ottawa; R. M. Georget, O.M.I., professeur de littérature à l'Université d'Ottawa; R. P. C. Laporte, O.M.I., église Saint-Pierre, Montréal; R. E. Groulx, R. F. Brunette; R. C. Dalaney, R. O. Crbeil, R. M. Pilon, R. M. Cahill, R. M. Lemonde, R. M. Lacroix, du grand séminaire d'Ottawa.

Au pied des degrés, en avant de l'assistance et sur des sièges spéciaux avaient pris place MM. L. N. Champagne, maire de Hull, C. Devlin, M. P., et N. Tétreau, M.P.P.

Sous l'habile main de madame S. Simon, la voix de l'orgue se fait entendre, tantôt douce et grave comme la prière qui monte vers Dieu, tantôt vibrante et sonore comme la grande voix des eaux. Un choeur choisi exécute avec un goût exquis et une précision remarquable la messe de Farmer. Il serait trop long d'apprécier en particulier chaque partie de la messe, il suffira de dire ici que tous les membres du choeur se sont acquittés avec un véritable succès de leur tâche respective. L'énumération suivante fait connaître les noms des principaux d'entre eux. Au Kyrie, soli par Dame H. Laflamme, MM. Ernest Parent, F. Gratton, Euclide Parent. Au Gloria, Soli par Dame L. N. Champagne, Dame S. Chénier, MM. Ernest Parent, L. Durocher. Au Credo, soli par Dame Paquet, MM. Euclide Parent, Ernest Parent et L. Durocher. Au Sanctus, soli par Dame Mag. Carrière, MM. Ernest Parent, Euclide et Louis Durocher. A l'Offertoire et à l'Agnus Dei, par Dame J. A. Champagne, MM. P. Durocher, Albert Parent, Louis Durocher. Memorare de Lambillotte, solo, Dame L. N. Champagne. Nous devons une mention spéciale à Dame H. Laflamme, dont la voix si belle et si sympathique est toujours si appréciée, ainsi qu'à M. D. Simon qui dirigeait le Plein-Chant; c'est à eux et à leurs aides qu'est due une grande partie du succès.

Après l'Evangile, Monsieur l'abbé Corbeil, professeur de rhé-

torique au collège Sainte-Thérèse, un enfant de Hull, monta en chaire et donna le sermon de circonstance.

DESCRIPTION DE L'EGLISE

L'église est d'un style composé, Romano-Bysantin. Avec son soubassement tout entier au-dessus du rocher sur lequel elle s'élève, son clocher de 260 pieds et son toit élancé, elle reste, même en face du parlement d'Ottawa qui la domine, un monument imposant, et, comme il doit toujours en être de la maison de Dieu, incontestablement le plus beau de notre ville. En voyant cet édifice, l'étranger s'étonnera à bon droit que le conseil de la ville de Hull ne soit pas venu de l'avant, et n'ait pas pris des mesures efficaces pour ouvrir une place publique qui lui permettrait d'étaler son frontispice dans toute sa massive beauté, et de se prolonger dans la rue par un escalier imposant et commode.

L'église de Hull, telle qu'elle est, avec sa pierre à bosses, ses coins piqués au marteau, ses longues fenêtres à plein ceintre, ses rosaces, sa tour monumentale et son clocher à jour, est sans contredit à l'extérieur la plus belle église du diocèse d'Ottawa.

Quant à l'intérieur, dont les plans ne sauraient donner l'idée, une courte description fera voir à nos lecteurs que le goût le plus exquis et la plus rare prévoyance ont présidé à l'ensemble et aux détails.

Si vous pénétrez dans la cave, vous verrez aux deux extrémités, les fournaises à eau chaude qui doivent alimenter les radiateurs du soubassement et de l'église. Nul espace n'est perdu et chaque chose est à sa place. La chaleur circule partout et ce qui est agréable à constater, non pas par des tubes noirs et disgracieux, comme dans la plupart des églises, mais par des tuyaux élégamment contournés, qui forment autant d'ornements.

Le soubassement est lui-même une véritable église, et combien de paroisses en seraient fières! Il a exactement les dimensions du monument: 190 pieds de longueur à l'extérieur et 180 pieds à l'intérieur, 75 pieds de largeur dans la nef et 100 pieds dans le transept, avec 18 pieds d'élévation. Trois autels et deux confessionnaux y sont installés; un orgue y a été placé; les bancs y sont suffisants pour 2000 personnes, et il ne saurait y avoir de doute que les congrégations florissantes de Hull et ses nombreux enfants ne se sentent plus fervents dans leurs prières sous

ces voûtes éclairées à demi-jour et dans un local qui restera leur domaine.

Nous félicitons le R. P. Supérieur d'avoir songé à mettre en dehors du soubassement, et partant de l'église, le double escalier qui dessert les galeries et le jubé de l'orgue, comme aussi d'avoir su réserver sous la tour une salle pour les classes de chant, les réunions de la société de Saint-Vincent de Paul et pour toute autre réunion d'un nombre limité de personnes, comme sont les conseils des diverses congrégations.

N'oublions pas non plus de mentionner qu'un espace amplement suffisant a été réservé dans le passage entre la maison des RR. PP. et le soubassement pour y installer une bibliothèque paroissiale et que les sacristies, dont l'une pour les prêtres et l'autre pour les enfants, parfaitement séparées et avec leurs escaliers spéciaux, ont été pourvues des meubles nécessaires, tous de mérisier et de plaine polis à l'huile.

Quand on monte du soubassement à l'église proprement dite, on trouve tout d'abord une double sacristie, vaste et meublée, avec ses chasubliers, ses vestiaires, ses cent tiroirs et placards où linge d'église, ornements et vases sacrés seront conservés avec soin. Mais quel beau spectacle ne présente pas l'église elle-même! Son immense vaisseau avec ses cinq nefs régulières et parfaitement dessinées, ses longues rangées de bancs en mérisier, verni et où chaque dimanche, 2,000 personnes viendront s'asseoir à chaque office de paroisse, ses galeries légères et dégagées, qui semblent plutôt là pour relever la nef que pour l'écraser, comme c'est en trop d'églises, ses longues fenêtres de 25 pieds qui jettent dans le corps de l'édifice une lumière douce et cependant abondante, enfin sa voûte haute de 69 pieds, agréable à l'oeil par sa régulairté et ses teintes douces, tout cet ensemble produit sur le visiteur, n'ont pas peut-être l'effet grandiose des vieilles cathédrales gothiques, mais le porte au recueillement et à des idées d'ordre et d'harmonie. On se dit naturellement, il fera bon prier là, voir là le sacrificateur à l'autel et entendre là, pour la méditer, la parole de Dieu. C'est en efet un précieux privilège de cette église; d'offrir à tous et à chacun l'avantage de voir ce qui se passe à l'autel et d'entendre chaque mot qui tombe des lèvres de l'orateur sacré.

Dans l'église catholique, l'autel est le centre, car l'autel, c'est le Christ. Qui pourrait dès lors s'étonner que le maître-autel, avec ses marbres et ses 10 colonnes de porphyre, avec ses bas reliefs de carton romain et son tabernacle en onyx du Mexique

dont la porte est de bronze émaillé, soit devenue l'objet principal de l'attention et des soins de l'architecte. Disons d'un mot ce que notre plume ne saurait décrire: le maître-autel est parfaitement en harmonie avec l'église.

Les quatre autels latéraux, moins riches mais non moins élégants, forment avec lui un tout du plus bel effet pour l'oeil du connaisseur.

Au-dessus de l'autel, la statue de la patronne de Hull, Notre-Dame de Grâce, haute de 15 pieds et due au goût artistique de M. Carli, de Montréal, se détache dans sa niche comme une vision céleste. Daigne Marie qu'elle représente, être toujours pour les paroissiens de Hull la mère de toutes les grâces.

Avant de sortir de ce monument, ne manquons pas de donner un coup d'oeil au magnifique chemin de croix dû au pinceau d'artistes parisiens, et richement encadré par MM. Paquet et Godbout, de Saint-Hyacinthe et, après avoir reposé nos yeux par cette vision pieuse, prêtons un instant l'oreille aux sons moelleux et riches d'harmonie qui tombent d'un orgue de 17 jeux, à double clavier, avec boîte d'expression et cinq pédales de combinaisons, fabriqué par la célèbre maison Mitchell, de Montréal.

Beaucoup de détails auraient dû fixer notre attention, comme les confessionnaux, le fini de tous les travaux de bois, la richesse des chapitaux, l'élégance des frises, l'élégance et l'harmonie des colonnes. Mais ces choses se voient et s'admirent; elles peuvent se peindre; elle ne se décrivent pas.

En finissant, nous ne saurions oublier les noms de MM. Roy et Gauthier, architectes, de Montréal, qui ont fait les plans de cette église et en ont surveillé l'exécution. Nous ne savons ce que ces messieurs ont fait ailleurs, mais n'auraient-ils édifié que la seule église de Hull, que ce monument suffirait à leur réputation. MM. Prénoveau, Turcot et Martineau, aussi de Montréal, ont exécuté les travaux de maçonnerie. M. Bourque, aujourd'hui établi à Hull, a élevé la charpente et le clocher, et les nombreux contrats qu'il a obtenus depuis, sont la meilleure preuve de son succès. MM. Paquet et Godbout, de Saint-Hyacinthe, ont terminé l'intérieur de l'église. La réputation de ces messieurs n'est plus à faire, et ici comme ailleurs, tout le monde almire le fini de leur ouvrage qu'on peut difficilement surpasser.

M. Beaulieu, de Montréal, a exécuté tous les travaux de peinture et de polissage, et c'est lui qui décora les cinq autels. MM. Blouin, Desforges et Latourelle, aussi de Montréal, ont posé l'ap-

pareil de chauffage à eau chaude; la douce chaleur qui n'a cessé de rayonner dans le soubassement est la meilleure preuve de l'excellence de leur système. Enfin, M. Mirodac Laporte, de notre ville, a fait les enduits, et tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont de qualité supérieure.

COLLEGE NOTRE-DAME DE HULL

Sous le direction des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes de Hull, appartiennent à un Institut fondé en 1680 par Jean-Baptiste de la Salle. Ce saint instituteur naquit à Reims, le 30 avril 1651. Il fut promu au sacerdoce en 1678 et mourut à Rouen, le 7 avril 1719. Il a été déclaré Vénérable en 1840 par Grégoire XVI, béatifié en 1888 et canonisé en 1900 par Léon XIII.

En cette dernière année, la congrégation de Saint-Jean-Baptiste de la Salle comptait plus de 15,000 membres.

AU CANADA.—Le premier établissement des Frères au Canada fut fondé à Montréal en 1837. L'année suivante, on y établit un Noviciat, lequel en 1887 fut transféré à Maisonneuve où il est resté depuis. A ce Noviciat proprement dit, logé dans la maison désignée sous le nom de Mont-de-la-Salle, sont annexés le Petit Noviciat, le Scolasticat et la communauté de la Sainte-Famille pour les Anciens.

De Montréal, l'Institut s'est répandu rapidement au Canada, où l'on compte actuellement (1907) 50 établissements et environ 550 Frères en exercice.

De la métropole canadienne il s'est aussi propagé aux Etats-Unis et dans l'Amérique du Sud, où les frères de France ont récemment émigré en grand nombre.

Dans ces contrées, de même que le Noviciat de Maisonneuve alimente les maisons du Canada, formant l'ancien "district" appelé district le Montréal, ainsi d'autre part, plusieurs Noviciats fournissent des sujets aux districts plus récents de Baltimore, New-York, Saint-Louis, San Francisco, l'Equateur, Bogota, Panama, Chili et à celui de l'Argentine.

A HULL.—A Ottawa, disait le journal "Le Temps", en octobre 1903, les Frères s'étaient fixés en 1864. On n'y entendait que de bonnes choses d'eux, qualités, mérites, connaissances des matières nécessaires à une instruction primaire, ils possédaient tout. Hull,

qui ne possédait alors que quelques pauvres petites écoles sous la direction de maîtres laïques, avançait quand même à grands pas vers la prospérité; sa population augmentait, et il fallait nécessairement améliorer le système de l'instruction.

En 1878, le R. P. Eugène Gauvin, qui était alors supérieur de la maison des Oblats à Hull et en même temps président de la commission scolaire, après maintes instances auprès de ce corps, réussit à obtenir l'engagement des Frères des Ecoles Chrétiennes comme professeurs au collège Notre-Dame, qui était alors en voie de construction.

Ce fut au mois de septembre que la nouvelle maison de l'Institut des Frères fut fondée par l'arrivée du Rév. Frère Mathias, qui était professeur à Ottawa et qui fut envoyé à Hull avec les quelques religieux qui jetèrent la base de l'établissement, agrandi en 1890, rebâti en 1900 et de nouveau considérablement agrandi en 1907. Le Frère Mathias fut Directeur de la communauté de Hull de 1878 à 1880.

Au début de l'année scolaire 1878-79, le collège Notre-Dame compte quatre classes. Au commencement de l'année 1907-1908, il en compte quinze pour la paroisse Notre-Dame, et, pour diriger les quatre classes de Saint-Rédempteur (école succursale Saint-Eugène), il loge quatre Frères. Les classes de ce nouveau quartier sont destinées au recrutement des classes supérieures du collège. Le nombre des élèves des deux paroisses est parvenu à ce point de nécessiter un personnel de 22 Frères, comprenant les Frères Econome et Inspecteur et le Frère Directeur, le Frère Marc.

LES DIRECTEURS DU COLLEGE. — Le Frère Mathias, avons-nous dit, fut le 1er Directeur du collège de Hull, 1878-1880. Ses successeurs à la tête de cette maison furent:

2ème Directeur, Frère Pavinus (décédé), 1880-1882.
3ème Directeur, Frère Ulric, 1882-1884.
4ème Directeur, Frère Optatien-Regis, 1884-1888.
5ème Directeur, Frère Maximilien (décédé), 1881-1891.
6ème Directeur, Frère Sylvien (décédé), 1891-1900.
7ème Directeur, Frère Marc, 1900.

LES COMMISSIONS SCOLAIRES DE HULL, DE 1866 à 1907.

Avant 1866, Hull n'était qu'un village faisant partie du canton de Hull, et ses écoles étaient administrées par la commission

rurale de cette municipalité siégeant à Chelsea. Notre future cité n'occupait alors qu'une part bien minime des faveurs de ce corps administratif.

Le tableau suivant des commissaires scolaires qui se sont succédées annuellement dans le village et la cité de Hull, depuis 1866, est dû à M. J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier de la commission, de 1884 à 1900.

1866-67.—A. Leamy, président; H. Gravelle, M. Trudel, J. Vallée, B. de Repentigny, N. Tétreau, secrétaire-trésorier.

1867-68.—H. Gravelle, président; M. Trudel, J. Vallée, M. Bisson, M. Ouellette, N. Tétreau, secrétaire-trésorier.

1868-69.—H. Gravelle, président; M. Bisson, M. Ouellette, A. Roy, F. Jollette, A. T. Dumontier, secrétaire-trésorier.

1869-70.—M. Bisson, président; M. Ouellette, A. Roy, F. Jollette, H. Fortin, C. Leduc, secrétaire-trésorier.

1870-71.—A. Charest, président; H. Fortin, A. Roy, F. Jollette, J. B. Charbonneau, C. Leduc, secrétaire-trésorier.

1871-72.—A. Charest, président; B. Allard, J. B. Charbonneau, H. Fortin, J. Larose, A. Quesnel, secrétaire-trésorier.

1872-73.—B. Allard, président; A. Charest, J. B. Charbonneau, J. Larose, O. Caron, A. Quesnel, secrétaire-trésorier.

La commission est modifiée le 16 septembre, 1872 comme suit: Rév. P. Delille Reboul, (l'école Reboul a reçu ce nom pour rappeler le souvenir du R. P. D. Reboul) président; B. Allard, J. B. Charbonneau, J. Larose, O. Caron, A. Quesnel, sec.-trés.

1873-74.—R. P. Delille Reboul, président; B. Allard, J. Larose, O. Caron, H. I. Richer, A. Quesnel, secrétaire-trésorier.

1874-75.—R. P. Delille Reboul, président; O. Caron, H. I. Richer, M. Daigneau, J. A. Boult, A. Quesnel, secrétaire-trésorier.

Cette commission prit fin avec le régime sous lequel elle avait existé, et le 20 août 1875, les messieurs suivants nommés par la commission du gouvernement furent convoqués en session:

1875-76.—R. P. Delille Reboul, président; E. Perrin, M. Daigneau, H. Pinard, J. O. Laferrière, M. Desjardins, sec.-trés.

1876-77.—R. P. Delille Reboul, président; E. Perrin, M. Daigneau, H. Pinard, J. O. Laferrière, M. Desjardins, sec.-trés.

1877-78.—R. P. Hyacinthe Charpeney, président; M. Daigneau, H. Pinard, J. O. Laferrière, J. Dalpé, E. E. Madore, secrétaire-trésorier.

1878-79.—R. P. Eugène Cauvin, (l'école Saint-Eugène a été ainsi nommée en l'honneur du R. P. Eugène Cauvin), président;

J. O. Laferrière, J. Dalpée, J. T. Saint-Julien, E. J. Faulkner, E. E. Madore, secrétaire-trésorier; J. O. Laferrière est nommé président, le 12 novembre 1879, en remplacement du R. P. Cauvin, qui a démissionné comme président seulement.

1879-80.—J. P. E. D'Odet d'Orsonnens, président; J. Dalpé, E. J. Faulkner, J. Beaudin, R. P. Eugène Cauvin, E. E. Madore, secrétaire-trésorier.

1880-81.—J. P. E. D'Odet d'Orsonnens, président; R. P. E. Cauvin, E. J. Faulkner, J. Beaudin, M. Trudel, E. E. Madore, secrétaire-trésorier.

1881-82.—J. P. E. D'Odet d'Orsonnens, président; R. P. Eug. Cauvin, E. J. Faulkner, J. Beaudin, M. Trudel, E. E. Madore, secrétaire-trésorier.

1882-83.—J. P. E. D'Odet d'Orsonnens, président; R. P. Eug. Cauvin, J. Beaudin, M. Trudel, G. G. V. Ardouin, E. E. Madore, secrétaire-trésorier.

1883-84.—J. E. P. D'Odet d'Orsonnens, président; R. P. Eug. Cauvin, J. Beaudin, G. G. V. Ardouin, M. Dumontier, E. E. Madore, secrétaire-trésorier.

1884-85.—G. G. V. Ardouin, président; R, P. Eug. Cauvin, J. P. E. D'Odet d'Orsonnens, M. Dumontier, J. B. Dorion, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1885-86.—G. G. V. Ardouin, président; R. P. Eug. Cauvin, M. Dumontier, J. B. Dorion, N. Tétreau, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1886-87.—G. G. V. Ardouin, président; M. Dumontier, N. Tétreau, E. D'Odet d'Orsonnens, M. Trudel, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1887-88.—G. G. V. Ardouin, président; N. Tétreau, M. Trudel, E. D'Odet d'Orsonnens, T. Saint-Jean, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1888-89.—E. D'Odet d'Orsonnens, président; M. Trudel, G. G. V. Ardouin, T. Saint-Jean, P. H. Durocher, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1889-90.— E. D'Odet d'Orsonnens, président; T. Saint-Jean, G. G. V. Ardouin, P. H. Durocher, M. Trudel, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1890-91.—G. G. V. Ardouin, président; P. H. Durocher, M. Trudel, T. Saint-Jean, J. Beaudin, J. O. Laferrière, sec.-trés.

1891-92.—P. H. Durocher, président; M. Trudel, T. Saint-Jean, J. Beaudin, H. A. Goyette, J. O. Laferrière, sec.-trésorier.

1892-93.—M. Trudel, président; T. Saint-Jean, J. Beaudin, P. H. Durocher, H. A. Goyette, J. O. Laferrière, sec.-trésorier.

1893-94.—R. P. Ludger Lauzon, président; P. H. Durocher, M. Trudel, H. A. Goyette, E. D'Odet d'Orsonnens, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1894-95.—D. Richer, président; R. P. Ludger Lauzon, M. Trudel, E. D'Odet d'Orsonnens, A. Berthiaume, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1895-96.—D. Richer, président; R. P. Lauzon, remplacé, 27 mars 1896, par R. P. Nazaire S. Dozois, E. D'Odet d'Orsonnens, A. Berthiaume, M. Trudel, J. O. Laferrière, secrétaire-trés.

1896-97.—D. Richer, président; R. P. Nazaire S. Dozois remplacé, 8 février 1897, par R. P. Phidime Lecomte, J. P. E. D'Odet d'Orsonnens, M. Trudel, A. Berthiaume, J. O. Laferrière, sec.-trés.

1897-98.—D. Richer, président; R. P. Phidime Lecomte, M. Trudel, A. Berthiaume, B. Carrière, J. O. Laferrière, sec.-trés.

1898-99.—D. Richer, président; R. P. Adrien N. Valiquette, A. Berthiaume, B. Carrière, M. Trudel, J. O. Laferrière, sec.-trés.

1899-1900.—D. Richer, président; R. P. Adrien N. Valiquette, A. Berthiaume, B. Carrière, M. Trudel, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1900-01.—D. Richer, président; R. P. Adrien, N. Valiquette, A. Berthiaume, B. Carrière, M. Trudel, J. O. Laferrière, sec.-trés.

1901-02.—D. Richer, président; R. P. Adrien N. Valiquette, A. Berthiaume, B. Carrière, M. Trudel, J. O. Laferrière, sec.-trés.

1902-03.—B. Carrière, président; R. P. Adrien, N. Valiquette, D. Richer, A. Berthiaume, M. Trudel, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1903-04.—B. Carrière, président; R. P. Adrien N. Valiquette, A. Berthiaume, M. Trudel, M. Laverdure, J. O. Laferrière, secrétaire-trésorier.

1904-1905.—B. Carrière, président; R. P. August'n Duhaut, A. Berthiaume, M. Laverdure, G. Laramée, D. Parent, sec.-trés.

1905-06.—B. Carrière, président, R. P. Augustin Duhaut, A. Berthiaume, M. Laverdure, G. Laramée, D. Parent, sec.-trés.

1906-07.—A. Berthiaume, président; R. P. Augustin Duhaut, M. Laverdure, G. Laramée, J. Caron, D. Parent, sec.-trés.

1907-08.—A. Berthiaume, président; R. P. Augustin Duhaut, M. Laverdure, J. Caron, H. Leblanc, D. Parent, sec.-trés.

PREMIERE REUNION DES ANCIENS ELEVES DU COLLEGE 25 SEPTEMBRE, 1890.

Les anciens élèves des Frères de Hull pensèrent qu'il était temps de rendre plus vivace le souvenir de leurs jeunes années d'étudiants. Ils voulurent renouer les liens formés sous les auspices de leur Alma Mater.

Le 25 septembre 1890, avait lieu un conventum. A cette occasion, à la messe solennelle qui fut célébrée, le Rév. P. A. Adélard Langevin, O.M.I., aujourd'hui archevêque du Manitoba, prononça une chaleureuse allocution appropriée à la circonstance.

Des réjouissances diverses marquèrent d'un cachet de cordiale fraternité ce premier rendez-vous général des anciens élèves du collège. Il y en eut plus de 200 qui prirent part au dîner.

Mentionnons quelques noms de ceux qui contribuèrent plus particulièrement au succès de la fête. Elphège Boucher, président de la société qui se forma et fut appelée "Société des anciens élèves du Collège de Hull"; P. Reinhardt, A. Caron, G. Desjardins, R. Laferrière, A. Lapierre, H. Leblanc, O. Dubois, E. Caron, Z. Trudel, M. Laverdure, M. Carrière, I. Ducharme, D. Caron, etc.

Années 1900-1901, etc.—A l'incendie du 26 avril 1900, le Collège Notre-Dame disparut avec son préau et l'édifice attenant, maison des Révs. Pères appelés "La Salle de la Jeunesse". Peu après un nouvel immeuble est érigé sur l'emplacement du collège réduit en cendres. Le 7 janvier suivant, 13 classes y sont installées et, environ un an et demi plus tard, les élèves sont au nombre de 754.

Les 10, 11 et 12 mai 1901, furent célébrées les fêtes splendides d'un triduum en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, dont la canonisation avait été solennisée à Rome, le 24 juin de l'année précédente. Désormais vers la mi-mai de chaque année, la population de cette ville assistera avec bonheur à la solennité qui a lieu ordinairement le dimanche pendant l'octave de la fête du nouveau saint, Fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Sur la jeunesse, que dirigent les disciples du saint Instituteur, repose l'espoir de l'avenir religieux et civil de Hull. Nous reproduisons partiellement cette idée exprimée dans les termes suivants que nous extrayons d'une pièce de vers. Il y est fait allusion surtout, on le sait, à la partie incendiée de cette ville, splendidement relevée de ses ruines.

Comme au printemps le Canadien joyeux,
D'un geste fier, va, par la plaine immense,
Jeter aux vents la féconde semence,
Qui doit fleurir au soleil radieux,

Ainsi jeunesse, en ta force plénière,
Tes yeux verront aux bords de l'Ottawa,
Hull, que tant de fois la flamme incendia,
Hull se drapant d'une robe princière.

PRELUDE DE GRANDES FETES. — Comme prélude des fêtes qui devaient avoir lieu en l'année 1903, le 10 mai, les principaux citoyens, amis de la communauté des Frères, voulurent bien doter la nouvelle maison d'une statue de Saint-Jean-Baptiste de la Salle. Elle fut bénie dans la cour du Collège par Mgr T. Duhamel. M. l'abbé Sylvio Corbeil, de l'archevêché d'Ottawa, fit entendre en cette occasion un remarquable sermon devant un nombreux auditoire.

DEUXIEME REUNION DES ANCIENS ELEVES DU COLLEGE, 25 OCTOBRE, 1903. Son 25e anniversaire (1878-1903). Il y a 25 ans, disait le journal "Le Temps", le 26 octobre 1903, que les Frères des Ecoles Chrétiennes s'établissaient à Hull. Ils ont célébré hier, dans de grandes réjouissances, ce 25e anniversaires de leur arrivée parmi la population de cette ville. La partie religieuse comprenant grand'messe, procession et salut du Saint Sacrement, fut célébrée à l'église Notre-Dame. Mgr Duhamel, notre vénéré archevêque, rehaussait par sa présence l'éclat de la fête. La partie mondaine, la soirée intime à la salle Notre-Dame, a couronné par sa grandeur et son succès les échos de cette fête, qui se répercuteront pour vingt-cinq ans à venir, alors que de nouveau les voûtes du temple divin retentiront pour le cinquantenaire de l'arrivée de ceux que nous avons fêtés hier.

LA MESSE.—Hier matin ajoute "Le Temps", vers les neuf heures, le R. P. A. Valiquette, curé, et M. Elphège Boucher, président du comité de réception, sont allés chercher Mgr Duhamel, qui, à dix heures, faisait pontificalement son entrée dans le sanctuaire de l'église Notre-Dame, suivi d'un nombreux clergé. Disons seulement que la messe fut des plus imposantes et que le chant harmonisé et le sermon fait par le R. P. Lacoste, O.M.I., furent vraiment remarquables. Au dernier évangile, Monseigneur, dans une courte allocution, a manifesté le plaisir qu'il avait de pren-

dre part à cette fête; il aime à venir souvent parmi la population qui occupe une place particulière dans son coeur. Il félicita les Frères des Ecoles Chrétiennes d'être venus planter leur tente dans la bonne population de Hull. Il a fait l'éloge de cette institution qui aujourd'hui prépare des centaines de milliers d'enfants à la lutte pour la vie. Les quelques remarques de Monseigneur ont très vivement impressionné la foule.

FETE DU SOIR.—La soirée des anciens élèves du collège de Hull a été un succès sans précédent dans les annales de cette ville, dit encore "Le Temps". Près de 250 anciens ont assisté à cette fête intime. Pour tout dire en un mot, il y eut musique, chant, comédies, discours, etc. Chacun des assistants rapporta de cette mémorable soirée, un souvenir ineffaçable.

Un groupe d'anciens élèves ne s'en tint pas à ces seules démonstrations. Afin de donner un témoigagnege tangible de leur estime et de leur reconnaissance pour les instituteurs qui continuent à répandre sur les nouvelles générations scolaires les bienfaits de leur enseignement, ces jeunes gens voulurent contribuer aux frais d'une cloche, qui fut bénie un peu plus tard, le 29 novembre. Elle était destinée à remplacer celle de l'ancien collège incendié en 1900. Baptisé sous le nom de "Marc", elle commença le 25 avril suivant, fête de Saint-Marc, patron du Directeur de l'établissement, à convoquer les élèves à leur rendez-vous journalier.

Le groupe des anciens étudiants qui s'associèrent, pour former le comité exécutif de la fête jubilaire du collège et pour recueillir les fonds requis pour l'achat d'une cloche à l'usage de cette maison, furent MM. Elphège Boucher, président; Polycarpe Doucet, promoteur de la fête; Wilfrid Sainte-Marie, avocat; Dosithée Caron, Magloire Carrière, Joseph Gravelle, Roméo Lafond, Lorenzo Leduc, Elzéar Duguay.

Nous voudrions ajouter à ces noms ceux de tous les anciens élèves du collège, qui lui font honneur dans la société par la position qu'ils occupent. Malheureusement diverses lacunes, dues surtout à l'incendie de 1900, ne nous permettent que d'en citer quelques-uns:

Les Révs. Pères Oblats, Léon Binet et Louis Simard, le R. Frère Xavier Lefebvre, au Scolasticat des Oblats, à Ottawa, les Révs. Frères des Ecoles Chrétiennes Raymond (Ernest Lapierre), Prothéus (Elie Bériault), Nicolas, décédé, (A. Lacasse), Eusèbe (Ferdinand Gaudreau), Urbain (Mastaï Laflèche), Bernard

(Omer Laflèche), Alban (Joseph Hubert); MM. les avocats A. Lane, J. Talbot, L. A. Leduc; MM. Caron Frères (Damien et Joseph), Caron et Carrière sus-nommés, Moïse Laverdure, Joseph Martel, Dolor Parent, Joseph Gravelle, Rodolphe et Septime Laferrière, etc., etc.

UN APERÇU FINAL.—Au début de l'année scolaire 1907-1908, au moment où nous recueillons ces notes sur le collège, à la veille du trentième anniversaire de sa fondation, une nouvelle ère de prospérité s'ouvre pour cet établissement.

Les vastes proportions qu'il revêt actuellement, les professeurs supplémentaires qu'il envoie journellement à sa succursale —l'école Saint-Eugène, à Saint-Rédempteur,— les améliorations diverses que MM. les commissaires d'écoles lui octroient généreusement, suivant les besoins, tous ces avantages, en un mot, lui font augurer un brillant avenir.

LE COUVENT DE HULL

Les deux premières religieuses appelées par la divine Providence à se dévouer pour instruire les enfants de Hull, furent la Révérende Mère Kirby, actuellement supérieure générale de la communauté des Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa et Soeur Saint-Jean de la Croix qui, encore aujourd'hui, travaille avec courage au bien des élèves confiées à ses soins. Elles arrivèrent dans cette paroisse en 1867, mais furent remplacées par Soeur Saint-Paul et ses compagnes qui y résidèrent en 1869.

Le couvent de Hull a commencé comme le font d'ordinaire les oeuvres de Dieu, humblement, pauvrement; c'est grâce au dévouement et à l'esprit de sacrifice de ses fondateurs, que cette oeuvre a grandi et s'est développée; les Soeurs aidées par les bons et dévoués Pères Oblats, se livrèrent avec ardeur à l'accomplissement de la tâche assez dure à laquelle les appelait la sainte obéissance. Elles travaillèrent avec beaucoup de zèle à l'éducation des enfants de cette paroisse naissante.

Hull était alors desservi par les RR. PP. Reboul et Charpeney, dignes missionnaires et apôtres zélés qui se sont dépensés avec un dévouement au-dessus de tout éloge, pour le bien spirituel et pour la prospérité temporelle de Hull. Ces excellents Pères montrèrent le plus ardent intérêt pour la cause de l'éducation de la jeunesse; et c'est aidées et soutenues par eux que les Soeurs ont pu faire tant de bien à Hull.

Nous ne pouvons malheureusement donner des détails sur les premières années de cette maison, les chroniques qui les contenaient ayant été brûlées lors de l'incendie de 1888. Nous devons donc nous contenter de louer d'une manière trop vague, au gré de nos désirs, le zèle et le dévouement des ouvrières de la première heure dans cette maison. Elle a grandi et s'est fortifiée rapidement; elle possédait déjà, en 1874, une élégante et commode maison en briques dans laquelle furent alors ouverts un pensionnat et une académie.

A cette époque, le couvent de Hull était sous la direction de Soeur Moreau, nommée supérieure dès 1870; elle avait pour auxiliaires les Soeurs Saint-Paul, Mechtilde du Saint-Sacrement, Sainte-Félicité et deux novices.

Quelques années après la construction de cette maison, c'est-à-dire en 1878, on vit s'élever l'école Saint-Antoine due au zèle admirable, aux travaux féconds du Révérend Père Gauvin qui avait su par des dons personnels la faire jaillir du sol. Les premières Soeurs qui s'y dévouèrent furent Soeur Marie du Crucifix, Saint-Irénée, Saint-Honoré, Saint-Domitille, Soeur Marie Arthur, Saint-Alfred et Saint-Hilaire. Cette école distribua libéralement le pain de la science à sa nombreuse famille, jusqu'au 26 avril 1900, époque à laquelle elle devint la proie d'un terrible incendie.

On se rappelle aussi que le 5 juin 1888 fut un jour tristement mémorable pour la jeune ville de Hull qui vit disparaître en quelques heures dans les flammes l'église, le presbytère, le couvent et plusieurs centaines d'autres maisons. Depuis 1880 jusqu'à 1895, les Soeurs Saint-Bruno, Sainte-Thérèse, Saint-Raphaël, M. A. Roby, Rivet et Saint-Arsène furent successivement supérieures de ce couvent. Dans cet intervalle 94 jeunes filles ont été diplômées, 60 pour école modèle et 34 pour école élémentaire.

Dès 1896, la commission scolaire, qui se composait alors des MM. D. Richer, président, M. Trudel, B. Carrière et A. Berthiaume, s'occupa de la construction d'une nouvelle école. C'est le Révérend Père Lecomte, de mémoire bénie, qui était curé de Hull quand s'exécuta ce projet. Ceux qui l'ont connu se rappellent encore cete parole : " N'est-ce pas que votre école paroissiale est belle et que Sainte Marie sera fière ? Que je suis heureux de l'offrir à la Mère de Dieu !" En effet, l'académie Sainte-Marie est sans contredit la plus belle de la province.

Le bénédiction de cette école eut lieu le 11 septembre 1897 par Monseigneur J. O. Routhier et les Soeurs Aimée de Jésus, Saint-Irénée, Saint-Alexandre, Saint-Albert, Saint-Elphège, Sainte-Alexandra, Sainte-Alodie et Alphonse-Marie y ouvrirent les classes le 14 du même mois. Soeur Sainte-Emérentienne les dirigea pendant sept ans, elle fut remplacée par Soeur Joseph-Thomas. Depuis sa fondation, cette académie n'a cessé un seul jour d'être le toit du travail ; ruche sans cesse en mouvement, elle donne, donne toujours sans jamais s'appauvrir, sans jamais s'épuiser. Déjà 91 élèves ont vu leurs travaux couronnés de succès, après avoir subi les examens du bureau central de la province de Québec: quatre ont obtenu e diplôme académique, Melles Dosia Champagne, Lizzie Harkins, Régina Renaud et Rose-Alba Saint-Laurent; 72, le diplôme modèle; et 15, le diplôme élémentaire.

Dispersées dans notre ville et dans les diverses paroisses des alentours, ces jeunes filles rivalisent de zèle et d'ardeur dans l'enseignement, pour conserver à leur académie la réputation qu'elles lui ont acquise.

Après l'incendie de 1900, messieurs les commissaires encouragés et secondés par le Révérend Père A. N. T. Valiquette, firent construire une succursale sur la rue Brewery; c'est l'école Saint-Thomas d'Aquin où enseignent quatre religieuses et quatre demoiselles.

Aujourd'hui, les Soeurs au nombre de vingt donnent à Hull, une instruction chrétienne à près de huit cents enfants. Soeur Saint-Urbain est la supérieure actuelle de la maison; ses auxiliaires sont les Soeurs Madeleine de Pazzi, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Rémi, Saint-Fulgence, Sainte-Pulchérie, Marie-Ange, Sainte-Alexandra, Joseph du S. C., Sainte-Alodie, Saint-Anastase, Saint-Omer, Jeanne-Françoise, Sainte-Léopoldine, Sainte-Félicienne, Jean-Climaque et quelques novices. Elles sont puissamment aidées dans leur tâche laborieuse par les RR. PP. Oblats, desservants de cette paroisse. Le Révérend Père A. Duhaut, supérieur, a voué à l'oeuvre de l'éducation de la jeunesse, le même intérêt paternel que ses prédécesseurs. Il visite régulièrement les classes et ses bons conseils contribuent grandement au bien et au progrès des élèves. Un bon nombre, tant du pensionnat que des académies Saint-Antoine et Sainte-Marie. ont embrassé la vie religieuse.

Chez les Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa: Eveline Délude, Soeur Sainte-Euphrasie,

Clémentine Bertrand, Soeur Sainte-Adélaïde.
Joséphine Duhamel, Soeur Joseph-Thomas.
Elodie Lapierre, Soeur Sainte-Julienne.
Azélie Duhamel, Soeur Saint-Jean-Baptiste.
Marie-Louise Jodoin, Soeur Emie.
Azilda Daoust, Soeur Sainte-Perpétue.
Henriette Lefebvre, Soeur Saint-Eugène.
Emma Marleau, Soeur Saint-Norbert.
Elmina Leblanc, Soeur Sainte-Germaine.
Ada Corbeil, Soeur Marie-Joseph.
Fabiola Leblanc, Soeur Saint-Onézime.
Victorine Thibault, Soeur Saint-Ludger.
Eulalie Mireau, Soeur Saint-Bernardin de Sienne.
Olivine Labelle, Soeur Sainte-Valérie.
Donalda Chénier, Soeur Saint-Olympe.
Marie Bédard, Soeur Sainte-Emilienne.
Elvina Campeau, Soeur Sainte-Rose de Virterbe.
Donalda Simon, Soeur Marie de Lorette.
Alma Genest, Soeur Marie de Lourdes.
Dina Mireau, Soeur Herman-Joseph.
Félicité Lafrance, Soeur Saint-Boniface.
Alizia Simon, Soeur Sainte-Bathilde.
Obéline Parent, Soeur de Chantal.
Alméria Fournier, Soeur Marie-Immaculée.
Chez les Servantes de Jésus-Marie, Hull.
Evéline Renaud, Soeur Marguerite Marie.
Béatrice Fréchette, Soeur Zita de Jésus.
Evangéline Bourgeois, Soeur Saint-Louis de Conzague.
Chez les Soeurs de la Congrégation, Montréal.
Blanche Beaudin, Soeur Sainte-Géraldine.
Chez les Soeurs du Bon Pasteur, Montréal.
Noélie Cousineau.

Evangéline, Soeur Marie du Saint-Rédempteur au Précieux Sang.

Chez les Soeurs du Précieux Sang, Ottawa.

Evangéline Simon, Catherine Boulet, Hélène Renaud, Georgne Dumontier.

Chez les Soeurs de Sainte-Anne, Lachine.

Louisa Durocher, Laurencia Durocher, Augustine Renaud,

Léocadie Lalonde, Evelina Manseau, Fabiola Pharand.

Chez les Soeurs de Jésus-Marie, Hochelaga: Anna-Marie Talbot, Soeur Marie de Saint-Sébastien.

Chez les Soeurs de Sainte-Croix: Mathilde Roussel, Soeur Sainte-Clarisse.

CONGREGATIONS RELIGIEUSES

Après l'érection de la mission de Hull en paroisse, ce qui eut lieu en décembre 1870, ainsi qu'il a été raconté ailleurs, les Pères chargés de la nouvelle paroisse se préoccupèrent d'y établir les oeuvres qui en sont comme le couronnement, je veux parler des différentes congrégations. La première congrégation établie canoniquement fut celle des demoiselles, depuis lors connue sous le nom de Congrégation des Enfant de Marie. L'établissement de la Congrégation des Enfants de Marie remonte au printemps de l'année 1872. Le R. P. Charpeney en fut le premier directeur, et Melle A. Filteau (madame Basile Carrière) comme première supérieure. En 1897 la Congrégation des Enfants de Marie fêtait ses noces d'argent, et les paroissiens de Notre-Dame de Grâce n'ont pas oublié l'éclat qui fut donné à la célébration de ce joyeux anniversaire. Les RR. PP. Charpeney, Cauvin, Granfils, Duhaut et Prévost en ont été depuis les directeurs.

Après l'établissement de la Congrégation des Enfants de Marie, le R. P. Supérieur s'occupa de former en congrégation les dames de la paroisse. Après quelques années le R. P. Cauvin la fit ériger canoniquement le 21 juin 1884. Les RR. PP. Cauvin, Lauzon, Lecompte, Valiquette et Drouet l'ont dirigée successivement depuis la fondation jusqu'au mois de novembre de la présente année. La maladie obligeait le R. P. Drouet à quitter l'exercice du ministère, le R. P. Duhaut, actuellement Supérieur, quitta la Congrégation, des Enfants de Marie qu'il dirigeait depuis près de 4 ans, pour se charger de celle des Dames qui compte actuellement 1,429 membres.

Au mois de novembre 1882 le R. P. Harnois arrivait à Hull. Ayant passé sa première jeunesse au milieu des jeunes gens, il sut grouper autour de lui la jeunesse de Hull, et dès le mois de mai 1883 il établissait là Congrégation des Jeunes Gens de

la Pureté de la Sainte Vierge. L'érection canonique, si nos souvenirs sont exacts, remonte au 8 mai 1883 et la première réception fut présidée par Mgr Duhamel. Le R. P. Harnois quittait Hull pour prendre la direction du Juniorat et était remplacé comme directeur par le R. P. Duhaut qui resta 2 ans seulement à la tête de la Congrégation, ayant été rappelé par ses supérieurs au Collège d'Ottawa pour s'y livrer de nouveau à l'enseignement. Il eut pour successeur le R. P. H. Legault, sous la direction duquel la Congrégation compta environ 450 membres. En 1896 le R. P. Legault était envoyé à Montréal et le R. P. Duhaut reprenait la direction de cette intéressante jeunesse jusqu'au mois de novembre 1897. Le R. P. Georget lui fut donné comme successeur, et garda la direction de la Congrégation jusqu'au mois de mai 1900. Puis vinrent les RR. PP. Forget 1900-1904, Decelles, 1904-1905. Depuis 1905 la direction de la Congrégation des Jeunes Gens a été confiée au R. P. Brochu.

En 1898 le R. P. Valiquette, au désir d'un grand nombre de paroissiens, établit la Congrégation des Hommes, avec les mêmes avantages offerts aux membres des autres sociétés. Les directeurs furent successivement les RR. PP. Laganière, Forget, T. Guertin, Barette et Priour. La Congrégation des Hommes compte environ 700 membres.

En 1879, après la retraite du carême, on fonda une société de tempérance pour les hommes et les jeunes gens de la paroisse. Un certain nombre de nos citoyens des plus marquants en ont toujours depuis gardé les sages règlements. Pour différentes raisons qu'il serait trop long d'énumérer, les réunions cessèrent pendant plusieurs années. En 1906 le R. P. Supérieur, témoin navré des désordres causés par la boisson, décidait de réorganiser cette société, à son avis la plus nécessaire de toutes dans une paroisse composée en grande partie d'ouvriers. Environ 130 hommes ou jeunes gens se firent inscrire comme membres de la société et les réunions se tinrent fidèlement chaque troisième dimanche du mois. Au mois de septembre 1906 le R. P. Supérieur confiait cette société à l'un de ses collaborateurs, et le dimanche 18 novembre Monseigneur l'archevêque présidait la première réception et donnait la croix de tempérance à environ 120 approbanistes. Aujourd'hui la société de tempérance compte

environ 250 membres. Puisse ce nombre aller sans cesse en augmentant, pour le plus grand bien des individus et des familles.

———o———

MAIRES ET SECRETAIRES-TRESORIERS DE HULL DEPUIS 1875

La Municipalité de la Cité de Hull a été érigée civilement le 24 décembre 1875.

Cette municipalité fait partie du comté d'Ottawa. Voici les noms des maires et des secrétaires-trésoriers, avec la date de leur élection et nomination depuis 1875.

MAIRES	Date de leur élection.
E. J. Marston, élu par le conseil	30 avril 1875
H. P. Richer, élu par le conseil	31 janvier 1876
C. C. Brigham, élu par le conseil	25 janvier 1877
C. E. Graham, élu par le conseil	21 janvier 1878
Chs. Leduc, élu par le conseil	25 janvier 1879
Chs. Leduc, élu par le conseil	27 janvier 1880
E. B. Eddy, élu par le conseil	24 janvier 1881
E. B. Eddy, élu par le conseil	23 janvier 1882
E. B. Eddy, élu par le conseil	25 janvier 1883
E. B. Eddy, élu par le conseil	21 janvier 1884
Chs. Leduc, élu par le conseil	28 janvier 1885
Alfred Rochon, élu par le conseil	27 janvier 1886
E. B. Eddy, élu par le conseil	25 janvier 1887
Alfred Rochon, élu par le conseil	23 janvier 1888
E. d'Odet d'Orsonnens, élu par le conseil	29 janvier 1889
W. F. Scott, élu par le conseil	27 janvier 1890
E. B. Eddy, élu par le conseil	27 janvier 1891
L. N. Champagne, élu par le conseil	25 janvier 1892
Edmond S. Aubry, élu par le conseil	23 janvier 1893
R. A. Helmer, élu par le conseil	2 janvier 1894
Edmond S. Aubry, élu par le peuple	15 janvier 1894
Edmond S. Aubry, élu par le peuple	21 janvier 1895
Charles E. Graham, élu par le conseil	7 octobre 1895
L. N. Champagne, élu par le peuple	20 janvier 1896
W. F. Scott, élu par acclamation	11 janvier 1897
F. Barette, élu par acclamation	10 janvier 1898

F. Barette, élu par acclamation	9 janvier 1899
F. Barette, élu par le peuple	15 janvier 1900
R. A. Helmer, élu par le conseil	3 juillet 1900
V. O. Falardeau, élu par le peuple	21 janvier 1901
V. O. Falardeau, élu par acclamation	13 janvier 1902
F. A. Gendron, élu par le peuple	19 janvier 1903
V. O. Falardeau, élu par le peuple	18 janvier 1904
Edmond S. Aubry, élu par le peuple	19 janvier 1905
Edmond S. Aubry, élu par acclamation	15 janvier 1906
Augustin Thibault, élu par le conseil.	16 novembre 1906
Augustin Thibault, élu par le peuple	14 janvier 1907

Secrétaires-Trésoriers.	Date de leur nomination.
Joseph-Olivier Archambault	3 avril 1875
Jean-Olivier Laferrière	7 février 1876
John F. Boult, greffier	26 janvier 1894
A. P. Thibault, trésorier	26 janvier 1894

ECHEVINS DE HULL DEPUIS 1875.

Ci-après, une liste complète des anciens et nouveaux échevins de la Cité, depuis son incorporation.

Afin de ne pas surcharger cet ouvrage avec de longs tableaux, l'auteur prie le lecteur de bien vouloir prendre note des explications qui suivent, pour bien comprendre la signification des chiffres, dates, etc.

Nous donnons d'abord le nom de l'échevin, le numéro du quartier qu'il représentait, la date de son entrée dans le Conseil-de-Ville, puis, la date de sa sortie et le nom de son successeur:

C. C. Brigham, 1, 30 avril, 1875—22 janvier, 1883; Scott.
Wm. Feeley, 1, 30 avril 1875—31 janvier 1876; C. E. Graham.
E. J. Faulkner, 2, 30 avril 1875—25 janvier 1877; H. Lyons.
N. L. Trudel, 2, 30 avril 1875, 31 janvier 1876; C. Leduc.
C. Dulude, 3, 30 avril 1875—25 janvier 1877; D'Orsonnens.
H. I. Rcher, 3, 30 avril 1875—21 janvier 1878; Eddy.
D. Richer, 4, 30 avril 1875—21 janvier 1878; Chéné.
F. X. Gauthier, 4, 30 avril 1875—25 janvier 1877; Rochon.
G. J. Marston, sr., 5, 30 avril 1875—27 janvier 1880; D'Aoust.
Ed. Simays, 5, 30 avril 1875—25 janvier 1877; Lord.
C. E. Graham, 1 31 janvier 1876—27 janvier 1880; J. Wright.
Chs. Leduc, 2, 31 janvier 1876—23 janv. 1882; J. Sainte-Marie.
H. Lyons, 2, 25 janvier 1877—25 janvier 1879; Isabelle.
E. D'Odet D'Orsonnens, 3; 5, 25 janvier 1877—25 janvier 1879;

Goyette, 3—25 janvier 1883; Darling, 5.
A. Rochon, 4, 25 janvier 1877—23 janvier 1882; Richer.
M. Lord, 5, 25 janvier 1877—25 janvier 1879; D'Orsonnens.
E. B. Eddy, 3, 21 janvier 1878—23 janvier 1888; Landry.
P. D. Chéné, 4, 21 janvier 1878—23 janvier 1882; Simard.
C. Isabelle, 2, 25 janvier 1879—24 janvier 1881; Washburn.
Alexis Goyette, 3, 25 janvier 1879—24 janvier 1881; Sabourin.
J. D'Aoust, 5, 27 janvier 1880—23 janvier 1882; Dalpé.
W. Washburn, 2, 24 janvier 1881—28 janvier 1885; Leduc.
D. Sabourin, 3, 24 janvier 1881—25 janvier 1883; Landry.
Jos. Sainte-Marie, 2, 23 janvier 1882—23 janvier 1888; Viau.
B. Simard, 4, 23 janvier 1882—28 janvier 1885; Rochon.
D. Richer, 4, 23 janvier 1882—23 janvier 1888; Aubry.
Jos. Dalpé, 5, 23 janvier 1882—21 janvier 1884; D'Orsonnens.
W. F. Scott, 1, 25 janvier 1883—27 janvier 1891; Wright.
E. Landry, 3, 25 janvier 1883—25 janvier 1887; Morin.
T. Darling, 5, 25 janvier 1883—28 janvier 1885; T. Fortin.
E. D. D'Orsonnens, 5, 21 janvier 1884—27 janv. 1886; Reinhardt.
Chs. Leduc, 2, 28 janvier 1885—29 janvier 1889; Barette.
A. Rochon, 4, 28 janvier 1885—29 janvier 1889; Ardouin.
Thos. Fortin, 5, 28 janvier 1885—9 mai 1887; Simard.
Jos. Reinhardt, 5, 27 janvier 1886—23 janvier 1888; Marston.
Alex. Morin, 3, 25 janvier 1887—29 janvier 1889; D'Orsonnens.
B. Simard, 5, 9 janvier 1887—29 janvier 1889; Champagne.
U. Viau, 2, 23 janvier 1888; 8 janvier 1891; Dumontier.
E. Landry, 3, 23 janvier 1888—27 janvier 1890; Thibault.
E. S. Aubry, 4, 23 janvier 1888—25 janvier 1892; Boult.
G. J. Marston, 5, 23 janvier 1888—27 janvier 1890; Dumais.
F. Barette, 2, 29 janvier 1889—4 avril 1892; Renaud.
E. d'O. D'Orsonnens, 3, 29 janvier 1889—27 janvier 1891; Eddy.
G. G. V. Ardouin, 4, 29 janvier 1889—27 janvier 1891; St-Jean.
L. N. Champagne, 5, 29 janvier 1889—23 janvier 1893; Waters.
J. Wright, 1, 27 janvier 1890—27 janvier 1896; Helmer.
Aug. Thibault, 3, 27 janvier 1890—25 janvier 1896; Sabourin.
P. T. C. Dumais, 5, 27 janvier 1890—7 octobre 1893; J. Morin.
C. M. Wright, 1, 27 janvier 1891—2 janvier 1894; Farley.
E. B. Eddy, 3, 27 janvier 1891—1er août 1892; A. Dupuis.
T. Saint-Jean, 4, 27 janvier 1891—23 janvier 1893; Aubry.
Mag. Dumontier, 2, 8 juin 1891—22 janvier 1894; C. Graham.
T. P. Sabourin, 3, 23 janvier 1892—27 janvier 1896; H. Dupuis.
Thos. E. Boult, 4, 25 janvier 1892—27 janvier 1896; Richer.

Hilaire Renaud, 2, 4 avril 1892—2 janvier 1894; Poirier.
André Dupuis, 3, 1er août 1892—23 janvier 1893; Helmer.
R. A. Helmer, 3, 23 janvier 1893—28 janvier 1895; Fortin.
E. S. Aubry, 4, 23 janvier 1893—22 janvier 1894; Martel.
Wm. Watters, 5, 23 janvier 1893—2 janvier 1894; Raymond.
Jacques Morin, 5, 7 octobre 1893—22 janvier 1894; Brisebois.
Ls. Raymond, 5, 2 janvier 1894—20 janvier 1899; Goyette.
C. Poirier, 2, 2 janvier 1894—28 janvier 1895; Sainte-Marie.
R. W. Farley, 1, 2 janvier 1894—22 mars 1898; Black.
C. E. Graham, 2, 22 janvier 1894—27 janvier 1896; Poirier.
V. O. Falardeau, 3a, 22 janvier 1894—27 janvier 1896; Poirier.
X. Laurin, 3a, 22 janvier 1894—6 mars 1899; Aubry.
M. Martel, 4, 22 janvier 1894—28 janvier 1895; E. Carrière.
Pierre Brisebois, 5, 22 janvier 1894—27 janv. 1896; J. Reinhardt.
Joseph Sainte-Marie, 2, 28 janv. 1895—28 janv 1901; D'Amour.
Jos. Fortin, 3, 28 janvier 1895—20 janvier 1899; Lemieux.
Eus. Carrière, 4, 28 janvier 1895—25 janvier 1897; T. Caron.
R. A. Helmer, 1, 27 janvier 1896—6 août 1900; Thomas.
C. Poirier, 2, 27 janvier 1896—24 janvier 1902; Burns.
H. Dupuis, 3, 27 janver 1896—24 janvier 1898; Fortin.
D. Richer, 4, 27 janvier 1896—24 janvier 1898; E. Carrière.
Jos. Reinhardt, 5, 27 janvier 1896—24 janvier 1898; Walsh.
Thos. Caron, 4, 25 janvier 1897—20 janvier 1899; Ducharme.
Michael Burns, 2, 24 janvier 1898—26 janvier 1904; Ste-Marie.
Eust. Carrière, 4, 24 janvier, 1898—24 janvier 1902; Gendron.
Jos. Walsh, 5, 24 janvier 1898—24 janvier 1902; Dupuis.
Thos. Black, 1, 22 mars, 1898—2 juillet 1901; Walker.
O. Lemieux, 3, 20 janvier 1899—28 janvier 1901; Thibault.
I. Ducharme, 4, 20 janvier 1899—28 janvier 1901; B. Carrière.
H. A. Goyette, 5, 20 janvier 1899—28 janvier 1901; C. Desmarais.
E. S. Aubry, 3a, 1er mars 1899—22 janvier 1900; Coursol.
A. Coursol, 3a, 22 janvier 1900—24 janvier 1902; Savard.
James Thomas, 1, 6 août 1900—3 novembre 1902; Wright.
C. D'Amour, 2, 28 janvier 1901—22 janvier 1903; Poirier.
Aug. Thibault, 3, 28 janvier 1901—22 janvier 1904; McDougall.
Thos. Gagnon, 3a, 28 janvier 1901—19 janvier 1905; Rochon.
Basile Carrière, 4, 28 janvier 1901—5 mai 1902; Labelle.
C. Desmarais, 5, 28 janvier 1901—1er février 1904; Mousseau.
Geo. W. Walker, 1, 2 juillet 1901—22 janvier 1903; Helmer.
Jos. Fortin, 3, 24 janvier 1902—19 janvier 1904; Archambault.
D. Savard, 3a, 24 janvier 1902—26 janvier 1904; Scott.

F. A. Gendron, 4, 24 janvier 1902—22 janvier 1903; Falardeau.
H. Dupuis, 5, 24 janvier 1902—26 janvier 1904; T. Desmarais.
F. A. Labelle, 4, 5 mai 1902—22 janvier 1903; Bourque.
Joshua Wright, 1, 3 novembre 1902,—5 avril 1904; Olis.
R. A. Helmer, 1, 22 janvier 1903—9 juillet 1906; Kelly.
C. Poirier, 2, 22 janvier 1903—24 janvier 1907; Chevalier.
V. O. Falardeau, 4, 22 janvier 1903—26 janvier 1904; Fontaine.
Jos. Bourque, 4, 22 janvier 1903—24 janvier 1907; J. Caron.
J. W. Sainte-Marie, 2, 26 janvier 1904.
W. McDougall, 3, 26 janvier 1904—5 avril 1904; Thibault.
Elie Scott, 3a, 26 janvier 1904—18 janvier 1906; Savard.
E. J. Fontaine, 4, 26 janvier 1904.
Thos. Desmarais, 5, 26 janvier 1904—31 juillet 1905; Dupuis.
E. Mousseau, 5, 1er février 1904—19 janvier 1905; Tremblay.
Geo. H. Olis, 1, 5 avril, 1904—20 juin 1905; Graham.
Aug. Thibault, 3, 5 avril 1904—3 décembre 1906; Deschamps.
U. Archambault, 3, 19 janvier 1905.
A. Rochon, 3a, 19 janvier 1905.
Ed. Tremblay, 5, 19 janvier 1905—24 janvier 1907; Walsh.
C. K. Graham, 1, 20 juin 1905.
H. Dupuis, 5, 31 juillet 1905.
D. Savard, 3a, 18 janvier 1906.
T. J. Kelly, 1, 9 juillet 1906.
Jos. Chevalier, 2, 24 janvier, 1907.
Jos. Caron, 4, 24 janvier 1907.
Jos. Walsh, 5, 24 janvier, 1907.
Moïse Deschamps, 3, 3 décembre 1907.

———o———

LES " VOYAGEURS "

Autrefois—il n'y a guère plus d'un quart de siècle—les braves ouvriers de Hull partaient à la fin de chaque été pour se rendre dans la forêt, dans le nord de la Gatineau, dans Pontiac, enfin, partout où les compagnies industrielles faisaient la coupe du bois. Aujourd'hui, nos gens vont encore dans les chantiers, plus loin que leurs pères; mais ils voyagent confortablement sur les chars à vapeur jusqu'aux portes même de la forêt.

Quand ce ne serait que pour laisser un souvenir aux fils des enfants de notre époque, je ne saurais passer outre sans consacrer quelques lignes aux méthodes de voyages des anciens.

Ils montaient sur de grandes barges ou barques conduites à force de rames, par huit ou dix hommes. Les embarcations étaient encombrées de ballots, d'effets, de barils de provisions. On utilisait parfois la voile sur les lacs qu'il fallait traverser ou remonter, de même que les rivières. Puis, c'était les "portages" pour franchir les lieux où la navigation est arrêtée, soit par d'immenses coulées de montagnes ou par les chûtes et rapides. Dès que la barque arrivait au pied d'un rapide, on l'arrêtait à quelques pas du rivage, de peur de la heurter sur les pierres qui l'auraient percée et coulée à fonds. Les rameurs, sans hésiter, se mettaient à l'eau et saisissaient les extrémités de la barque pour la tenir immobile.

Chaque colis pesait ordinairement 90 livres. Un homme fort et habitué à voyager portait souvent deux de ces lourds fardeaux, au moyen d'une lanière de cuir en guise de joug; et ils traversaient le portage d'un pas rapide, trainant sur la terre ou parfois tenant au bout des bras, au-dessus de leur tête, leur lourde embarcation.

Le nombre de portages variait, suivant la distance où ils allaient faire la coupe du bois. Les voyageurs suivaient des sentiers impraticables, le long d'un ravin marécageux où ils s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans la vase, la charge au dos. Souvent, il fallait hisser la barque avec des câbles sur le haut d'une montagne escarpée. Parfois, il fallait haler la barque chargée pour remonter les petits rapides, et les hommes marchaient péniblement dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Généralement, on ne voyageait pas la nuit. Dès que le chef de l'équipe qui remplissait la charge de timonier, donnait le signal, chacun sautait à terre et s'élançait pour abattre du bois et préparer le repas du soir. Lorsqu'il faisait beau, les voyageurs couchaient à la belle étoile.

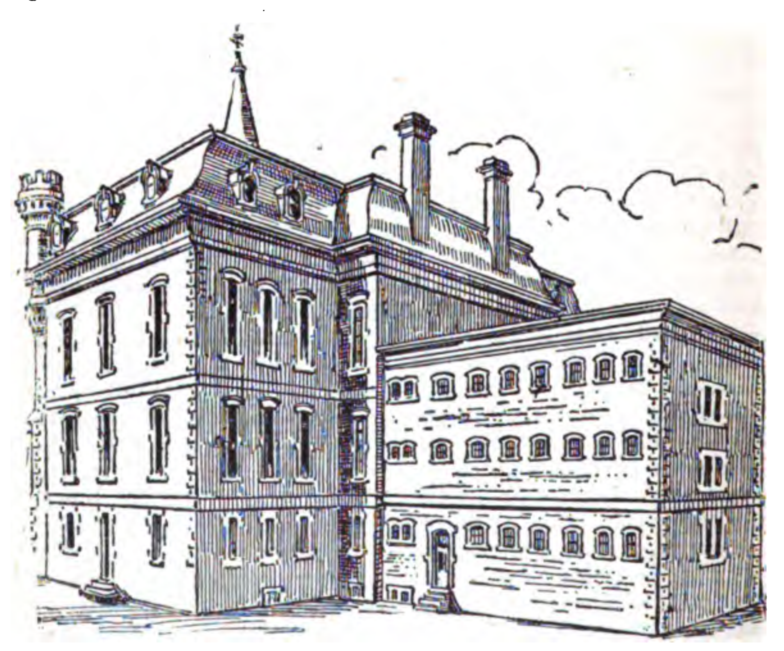
SES PROGRES

———o———

DE LA DELIMITATION DE LA CITE ET DES QUARTIERS

Les bornes et les limites de la dite cité de Hull sont les mêmes qu'elles ont toujours été à venir jusqu'à ce jour, comme suit, savoir: comprenant les lots depuis un jusqu'à sept inclusivement, dans les troisième et quatrième rangs du canton (township) de Hull, et partie des lots un, deux, trois et quatre, dans le cinquième rang de Hull, et toute la partie du canton de Templeton qui se trouve du côté ouest de la rivière Gatineau, le tout tel qu'il est mieux connu et décrit comme suit: commençant où la ligne de division entre les lots numéros sept et huit, dans le troisième rang du canton de Hull, rencontre la rivière Ottawa, courant alors vers le nord, le long de la dite ligne de division, soixante et sept chaînes et cinquante-quatre chaînons, plus ou moins, jusqu'à la ligne entre les troisième et quatrième rangs; alors vers le nord, le long de la dite ligne, entre les lots numéros sept et huit, dans le quatrième rang de Hull, quatre-vingt-deux chaînes, plus ou moins, jusqu'à la ligne entre les quatrième et cinquième rangs; alors vers l'est, le long de la ligne entre les dits quatrème et cinquième rangs, quatre-vingt-dix-sept chaînes et quarante-quatre chaînons, plus ou moins, jusqu'au milieu du chemin de la Gatineau; alors vers le nord, dans le milieu du chemin de la Gatineau, une chaîne et soixante et onze chaînons, plus ou moins, jusqu'à un point opposé au milieu du chemin Leamy, vingt-neuf chaînes et cinquante chaînons, et se continuant en la même ligne droite une autre distance de quarante-deux chaînes, plus ou moins, jusqu'à la rivière Gatineau; alors le long du côté ouest de la rivière Gatineau, avec le courant, jusqu'à son confluent avec la rivière Ottawa, au point A sur le plan

de la dite cité; alors courant vers le sud quarante-cinq degrés est, astronomiquement, jusqu'à la ligne de division entre les provinces d'Ontario et de Québec; alors vers l'ouest sur la rivière Ottawa, le long de la ligne en dernier lieu mentionnée, contre le courant, jusqu'à un point sur la dite ligne où elle se croise avec la continuation projetée de la ligne de division entre les lots numéros sept et huit, dans le troisième rang du dit canton de Hull, continuée pour rencontrer la dite ligne de division entre les provinces d'Ontario et de Québec, et de là le long de la dite ligne, entre les lots numéros sept et huit, jusqu'au point de départ.—Néanmoins, ne fera pas partie des bornes et limites de la dite cité de Hull la moitié nord du lot No. 7, dans le quatrième rang du canton de Hull, qui continuera de former partie de la municipalité de la partie sud du canton de Hull, pour les fins municipales et autres; cependant, ce terrain restera assujetti au paiement des dettes dues et contractées par la corporation de la



Palais de Justice et prison de Hull, incendiés en 1900.

cité de Hull pour les fins publiques, le et avant le trente et un octobre mil huit cent soixante-dix-neuf, et contribuera, pour le paiement de telles dettes, dans la proportion de la valeur qu'il avait à la dite date du trente et un octobre mil huit cent soixante-dix-neuf, telle que déterminée par le rôle d'évaluation alors en vigueur.

La juridiction de la cité, pour les fins municipales et de police, s'étendra jusqu'au milieu de la rivière Ottawa en face de la cité, et jusqu'au milieu de la rivière Gatineau à l'est de la dite cité.

Pour les besoins de cette loi, la cité de Hull est divisée en six quartiers, respectivement appelés le quartier numéro un, le quartier numéro deux, le quartier numéro trois, le quartier numéro trois A, le quartier numéro quatre et le quartier numéro cinq.

Les dits quartiers seront bornés comme suit, savoir:

Quartier numro un. Commençant au point où la ligne de division entre les lots numéros sept et huit, dans le troisième rang du canton de Hull, au point d'intersection de la rivière Ottawa; de là, vers le nord, le long de la dite ligne de division, soixante-sept chaînes et quarante-quatre chaînons, plus ou moins, jusqu'à la ligne, entre les troisième et quatrième rangs; de là, vers le nord, le long de la dite ligne, entre les lots sept et huit, dans le quatrième rang, quarante et une plus ou moins, jusqu'à la limite nord de la moitié sud du dit lot numéro sept; de là, vers l'est, le long de la dite limite jusqu'à la dite ligne entre les lots numéros six et sept; de là au nord le long de la dite ligne jusqu'à la ligne de concession entre les quatrième et cinquième rangs, quatre-vingt-dix-sept chaînes et quarante-quatre chaînons, plus ou moins, jusqu'au centre du chemin de la Gatineau; de là, vers le nord, le long du milieu du chemin de la Gatineau, une chaîne et soixante et quinze chaînons, plus ou moins, à un point opposé au milieu du chemin Leamy; de là, vers l'est, le long du milieu du chemin Leamy, jusqu'à la ligne de division entre les lots trois et quatre; alors vers le sud, le long de la ligne de division entre les lots trois et quatre, jusqu'à la ligne entre les quatrième et cinquème rangs du dit canton; de là, vers le sud, le long de la ligne de division entre les lots trois et quatre, dans le quatrième rang, jusqu'au milieu de la rue Walker; de là, vers l'est, suivant le milieu de la rue Walker, trois chaînes et quatre-vingts chaînons, plus ou moins, jusqu'au milieu au chenal de la

brasserie, (Brewery Channel) ou ruisseau du moulin (Mill Creek); de là, le long du chenal principal du dit ruisseau du moulin, à rebours du courant, jusqu'à la rivière Ottawa; de là, vers le sud astronomique jusqu'à la ligne de division entre les provinces d'Ontario et de Québec; de là, le long de la dite ligne en dernier lieu mentionnée, jusqu'à un point sur icelle où elle s croiserait avec la ligne entre les lots numéros sept et huit dans le troisième rang du dit canton de Hull, continuée jusqu'à la dite ligne de division, et, de là, le long de la dite ligne de division entre les lots sept et huit, continuée jusqu'à son point de départ.

Quartier numéro deux.—Commençant au milieu du chemin Leamy où il coupe la ligne de division entre les lots numéros trois et quatre, dans le cinquième rang du canton de Hull; de là, vers l'est, suivant le milieu du dit chemin Leamy, quatorze chaînes et cinquante chaînons; de là, en ligne droite avec la ligne ci-dessus, une autre distance de vingt-six chaînes et soixante et cinq chaînons, plus ou moins, jusqu'à la ligne entre les lots deux et trois, dans le dit cinquième rang; de là, vers le sud, le long de la ligne entre les numéros deux et trois, trente-six chaînes et vingt chaînons, plus ou moins, jusqu'à la ligne entre les quatrième et cinquième rangs; de là, vers le sud, suivant la dite ligne entre les lots deux et trois dans le quatrième rang jusqu'à la rue Chaudière; de là, suivant le milieu de la rue Chaudière jusqu'au milieu de la commune, où une borne en fer a été plantée; de là, vers l'est, à angle droit avec la rue Chaudière jusqu'à un point opposé au milieu de la rue du Pont; de là, vers le sud, suivant le milieu de la rue du Pont; le pont suspendu jusqu'à la ligne de division entre les provinces d'Ontario et de Québec, le long de la frontière entre les provinces d'Ontario et de Québec, au rebours du courant jusqu'à sa rencontre avec la ligne est du quartier numéro un; et, de là, le long de cette dernière ligne, jusqu'au point de départ.

Quartier numéro trois.—Borné comme suit: au sud, partie par la ligne de division des provinces de Québec et d'Ontario, et partie par le quartier numéro deux; au nord, par le milieu de la rue Charles; à l'est, par le quartier numéro quatre, et à l'ouest, par le quartier numéro deux.

Quartier numéro trois A—Borné au sud par le milieu de la rue Charles; à l'est, partie par le quartier numéro cinq, et partie par le quartier numéro quatre; au nord, par la ligne de division

de la dite cité et de la municipalité de la partie sud de canton de Hull et à l'ouest, par le quartier numéro deux.

Quartier numéro quatre.—Comprenant au point de la ligne qui passe au milieu de la rue du Lac, rencontre une ligne passant au milieu de la rue Division; de là, vers l'est, le long du milieu de la rue Division, et la prolongation de cette rue jusqu'à la ligne de division entre les provinces d'Ontario et Québec; de là, vers l'ouest, le long de la dite ligne de division en dernier lieu mentionnée, au rebours du courant et de la rivière Ottawa, jusqu'à l'angle sud-est du quartier numéro trois; de là, vers le nord, le long de la limite est du quartier numéro trois, jusqu'au point de départ.

....Quartier numéro cinq.—Commençant au point où la dite ligne entre les lots un et deux, dans le cinquième rang du township de Hull, rencontre la rivière Gatineau; de là, le long de la rive ouest de la rivière Gatineau, avec le courant, de son confluent avec la rivière Ottawa au point A sur le dit plan; de là, vers le sud, quarante-cinq degrés est, astronomiquement, jusqu'à la ligne de division entre les provinces d'Ontario et Québec; de là, le long de la ligne en dernier lieu mentionnée, au rebours du courant de la rivière Ottawa, jusqu'à l'angle nord-est du quartier numéro quatre; de là, suivant la ligne extérieure nord du dit quartier numéro quatre jusqu'à son angle nord-ouest, dans le lac Flora, et de là, vers le nord,, le long de la limite est du quartier numéro trois, jusqu'au point de départ.

HULL EN 1872

Ayant eu la bonne fortune de mettre la main sur le premier almanac des citoyens d'Ottawa et des environs, publié en 1872, je crois faire oeuvre utile en reproduisant "in extenso" l'almanac (Directory) de Hull. Plusieurs lecteurs reconnaîtront avec plaisir nombre de nos citoyens les plus influents qui, à cette époque (1872) occupaient de très modestes positions. Ils verront aussi que le nombre de ceux qui sont disparus est considérable. Que de souvenirs chers ou amers cette liste ne réveillera-t-elle parmi les lecteurs dont la famille est née et a grandie ici, à Hull !

Je me contenterai de donner les noms et l'état des citoyens de Hull, omettant leur adresse, car ces adresses sont d'un intérêt secondaire. En 1872, les maisons ne portaient aucun numéro, la division des rues était autre que la division actuelle.

Avant de procéder avec la liste des citoyens, voici quelques notes sur Hull et sur la composition des corps publics et sociaux de l'époque.

Hull est une ville prospère dont la population augmente rapidement, bien que pas encore incorporée, située dans le canton du même nom, comté et district d'Ottawa, province de Québec. C'est l'endroit le plus important de la province à l'ouest de Montréal. Il s'y fait un commerce considérable de bois de toutes sortes. Hull possède des pouvoirs d'eau sans rivaux, qui sont utilisés par un certain nombre de scieries et fabriques. Les principales parmi ces dernières sont celles de E. B. Eddy, où les portes, châssis, moulures, seaux, cuvettes, planches à laver et allumettes, sont manufacturés. Les autres établissements importants sont les scieries à vapeur de Wright, Batson et Currier; les scieries Crandall & Co; les scieries E. B. Eddy; les fabriques de ciment de chaux de C. B. Wright; les moulins à farine de H. McCormick; moulin à carder et à bardeaux de A. Bisson, etc. La quantité de bois scié chaque année à Hull, est considérable. Pour faciliter le passage des billots dans les remous des Chaudières et prévenir le danger qu'il y a qu'ils se brisent sur les rochers, une glissoire a été construite de ce côté de la rivière. Durant la saison d'été, Hull est un des endroits favoris des étrangers, et tous ceux qui le peuvent, font la descente des glissoires sur un radeau. De Hull à la Petite Chaudière, où les eaux ont leur cours à travers d'immenses rochers, l'on a une magnifique vue de la grande chûte. Sur une distance de plusieurs milles au-dessus de celle-ci, sont de nombreux rapides qui font voir combien grande est l'inclination du niveau de la rivière Ottawa, laquelle, au-dessus de la chûte, se retrécit soudainement avant de se précipiter, en passant par-dessus un rocher de pierre à chaux, dans un gouffre de deux cents pieds de largeur et de trois cents de longueur, dans lequel les eaux s'engouffrent comme dans une bouilloire et sortent écumantes pour reprendre leur cours en un endroit ou la rivière a près d'un demi mille de largeur. Le panorama qu'offre la chûte, vu de la côte sud, est des plus impressionnants et n'a d'égal que l'aspect qu'offre Québec, lorsque l'on y arrive par eau. Les édifices parlementaires construits sur la côte, à cinquante pieds au-dessus du point le plus élevé de Hull, présentent aux visiteurs un spectacle difficile à oublier. Cette ville communique avec la capitale par un pont suspendu au-dessus de la rivière Ottawa, tout près de la chûte des Chaudières. Les compagnies

de télégraphe "Montreal Telegraph Co", et "People's Telegraph Co", ont des bureaux ici. Le chemin de fer "Canada Central" a son terminus à "Le Breton, Flats", et les tramways de la "Ottawa City Passenger Company" circulent, depuis le pont suspendu. De Hull à Le Breton "Flats", il y a une distance de ½ mille. Les autres distances sont: un mille du bureau de poste d'Ottawa, huit milles d'Aylmer, chef lieu du comté, 130 milles de Montréal, par eau, et 167 milles par voie ferrée. Plusieurs malles y sont distribuées chaque jour. La population est de 6,000 habitants.



La rue Principale avant la conflagration de 1900.

Conseil municipal: — Le conseil municipal de Hull se compose comme suit: Maire, Ezra B. Eddy, conseillers: Adalbert Quesnel, Charles Everett Graham, Moïse Trudel, Henri Isaie Richer, Honoré Dumontier et Alfred Lane; trésorier, Nérée Tétreau.

Société de Colonisation: — Président, Nérée Tétreau; vice-président, Dosithé C. Simon; secrétaire-trésorier, Cahrles LeDuc; directeurs, Moïse Hypolite Fortin et Charles Dulude.

Eglise: — Eglise Notre-Dame de Grâce, Wright, village d'en bas, Révérend P. Auguste Charpeney, curé, Heures des cérémonies religieuses, 9½ hrs. a.m. et 2½ hrs. p.m.

St. James Church, (église anglicane,) à l'angle des rues Principale et de l'Eglise.

Le Rev. John Johnston, pasteur. Heures des services, 11 hrs. a.m. et 7 hrs. p.m.

Ecoles: — Académie Notre-Dame de Grâce et école parois-

siale, angle des rues Alfred et Wright. Soeur Marie-Joseph Moreau, supérieure.

Ecole publique: — Antoine Charest, président; J. B. Charbonneau, Joseph Larose, Moïse Hypolite Fortin et Bénoni Allard, commissaires; Adelbert Quesnel, secrétaire-trésorier. Bureau, rue Wellington, côté nord.

Ecole anglaise: — Rue Head, côté nord; J. H. Forde, instituteur.

Ecole française et anglaise: — Rue Wright, côté nord; Joachim Jouvent, instituteur français; Dosithé Sabourin, instituteur anglais.

Ecole indépendante, française et anglaise: — Rue Albert, côté ouest; Melle Margueritte Boult, institutrice.

Brigade volontaire des pompiers, compagnie Victoria: —Calixte Rouleau, capitaine; Moïse Ouellette, lieutenant; Michel Charbonneau, secrétaire, et Guillaume Fréchette, clairon.

Musique: — La fanfare des Chasseurs: Pierre Durocher, président; Antoine Charest, secrétaire; J.-Bte. Larose, trésorier.

Bureau de Poste: — Coin des des rues Principale et Church; Henry Longford Loucks, maître de poste; W. J. Louks et T. C. Loucks, assistants. Heures de bureau: depuis 8 h. a.m. à 8h. p.m.

Services d'omnibus, Ottawa et Aylmer, ligne de la malle — James Mulligan, propriétaire. Quitte le bureau de poste, deux fois par jour, à midi et à 7½ hrs, p.m. Prix du passage, 50c.

Omnibus Paterson, ligne de la malle. Laisse le bureau de poste à 7½ hrs., a.m., tous les jours, excepté le dimanche, pour Ironside, Chelsea, Kirk's Ferry, North Wakefield et pour la rivière Désert. Prix du passage, $4.25.

Culte—Congrégation de Sainte-Anne, Mme J. O. Laferrière, présidenteà madame H. Gravelle, première assistante; madame H. Labelle, deuxième assistante; madame M. Aubry, trésorière, et madame J. Souillière, secrétaire.

Société Saint-Jean-Baptiste, fondée en 1864. — Charles LeDuc, président; Charles Dulude, 1er vice-président; Dosithée C. Simon, 2e vice-président; Nérée Têtreau, secrétaire-archiviste; Edouard Trudel, secrétaire-correspondant; Antoine Charest, trésorier; J. B. LeDuc, Henri Isaïe Richer, Alfred Lane et Ambroise Roy, commissaires-ordonnateurs.

Union Saint-Joseph — Moïse S. Dumontier, président; Alfred Lane, premier vice-président; Nazaire Bonneville, 2ième vice-président; Antoine Charest, trésorier; André Albert, percepteur;

David Nault, seccétaire-achiviste; Michel Dicaire, J. R. et Louis Boucher, commissaires-ordonnateurs, docteur Joseph Beaudin, médecin.

Compagnies de Télégraphe—Montreal Telegraph Co. Bureau: Edifice de E. B. Eddy, rue Principale, côté sud. S. S. Cushman, télégraphiste.

People's Telegraph Co.—Bureau: Johnny's Place, rue Principale, côté nord, John Oswald, télégraphiste.

Almanach des citoyens par ordre alphabétique:

Albert André, journalier; Adélard Bénoni, manufacturier de chaussures; Allard Omer, journalier; Anderson William, mécanicien; Andrew John, journalier; Arbique Camille, journalier; Arbique Adolphe, dit Jean-Baptiste, journalier; Archambault Joseph, journalier; Archambault Joseph Olivier, notaire public; Archie Angus, aiguiseur; Atonio Ignace, chef de la tribu des sauvages; Aubertin Mde. Camille; Aubigny Julien, journalier; Aubry Stalislas, constructeur de moulins; Auclaire Cyprien, commis; Auclaire Robert, épicier; Audon Ludger, journalier; Auger Camill, journalier; Auger Charles, journalier; Auger Joseph, journalier; Auprix Ludger, boulanger.

Baillageon Mde Joseph; Barbeau Gabriel, menuisier; Barbeau George, journalier; Barnèche Hormisdas, maçon; Barnèche Pierre, maçon; Barrett Michael, tailleur; Barrett James, tailleur; Barrette Denis, journalier; Barrette Louis, épicier; Barette Louis, porteur d'eau; Bastarache Désiré, barbier; Bastien Alexandre, jonrnalier; Bastien François, journalier; Bastien Joseph, journalier; Bastien Louis, journalier; Baulne George, journalier; Baulne Honoré, journalier; Baulne Isidore, journalier; Bayne Thomas; Bazinet Hercule, journalier; Beauchamp; Basile-Joseph, aiguiseur; Beauchamp Olivier, journalier; Beaudet Joseph, constructeur de moulins; Beaudin Charles, journalier; Beaudin Hubert, journalier; Beaudin Joseph, médecin; Beaudin Napoléon, journalier; Beaudin Télesphore, forgeron; Beaudin Théophile, journalier; Beaudin Damase, journalier; Beaudin Pierre, journalier; Beaudry François Xavier, menuisier; Beaulieu Jeau-Baptiste, journalier; Beauvais Charles, charpentier; Bédard Anselme; aiguiseur; Bédard Mme Jérémie; Bélanger Gaspard, journalier; Bélanger Grégoire, journalier; Bélanger Moïse, journalier; Bélanger Vincent, journalier; Béliveau Augustin, charretier; Bellefeuille dit Bertrand Jean-Baptiste, journalier; Bellefleur Mde

"Bellevue Gardins", Joseph Day, propriétaire; Benedict Solomon, épicier; Benoit Joseph, journalier; Bergeron Moïse, journalier; Berlinguet Zotique, journalier; Bernier Godfroy, journalier; Bernier Jean-Baptiste, journalier; Bernier Joseph, journalier; Berthiaume Ambroise, magasin général; Berthiaume Félix, épicier; Berthiaume Mde Louis; Berthiaume Olivier; Bertrand Edmond, sellier; Bertrand Jean-Baptiste, journalier; Bertrand Joseph, charpentier; Bertrand Théophile, journalier; Bertrand Julien, journalier; Bessette Etienne, journalier; Bisson C., hôtelier; Bisson Moïse, Blais Alexis, journalier; Blais Charles, journalier; Blais Frédéric, journalier; Blais Gabriel, journalier; Blais Gatien, journalier; Bleau Marcellin, charpentier; Blondin Guillaume, journalier; Blondin Joseph, journalier; Blondin Théophile, journalier; Boileau Octave, capitaine; Boisvert Louis, journalier; Boland William, boucher; Bone George, constructeur de moulins; Bonneville Nazaire, journalier; Bordeleau Cuthbert, cordonnier; Boucher Jean, menuisier; Boucher Octave, meunier; Boult Capitaine John, entreprneur; Boult Miss Marguerite, institutrice; Bourasse Antoine, plâtrier; Bourdon François, journalier; Bourrel Joseph, journalier; Bowers Francis, journalier; Boyer Jean-Baptiste, journalier; Boyer Narcisse, journalier; Banchaud Eusèbe, commis; Branchaud Jean-Baptiste, charretier; Brault Ludger, boucher; Brazeau François-Xavier, journalier; Brière Emery, journalier; Brière Louis, flotteur; Brière Mde; Brisebois Mathias, journalier; Broadhead John U., sacristain; Brousseau Chrysostôme, charpentier; Brousseau François, journalier; Brousseau Joseph, journalier; Brown William A., journalier; Brunet Joseph, journalier; Buck Daniel, rentier; Buck Thomas G., Gérant; Burns James, journalier; Burth Daniel, comptable; Bussière Denis, menuisier; Bussière Joseph, journalier; Butler Martin, propriétaire; Butler Nathan, mesureur de bois.

Cabana Séraphin, journalier; Cabana Théophile, journalier; Cadieux Félix, journalier; Cadieux Gilbert, porteur d'eau; Cadieux Joseph, journalier; Cadieux Mde Louis; Cameron Allan, journalier; Cameron Charles; Cameron Henry, journalier; Cameron John, journalier; Campagna Louis, journalier; Campbell James, marchand; Campeau Joseph, journalier; Campeau Louis, journalier; Campeau Moïse, journalier; Caré Napoléon, journalier; Caron Norbert, journalier; Caron Olivier, aiguiseur; Car-

pentier Narcisse, charretier; Carrier Joseph, journalier; Carrière Amédée, journalier; Carrière Antime, épicier; Carrière Isidore, journalier; Carrière Joseph, journalier; Carrière Magloire, journalier; Carrière, journalier; Casey Dennis, contre-maître; Cashman James, journalier; Cazeau Olivier, horloger; Cédras Jacob, journalier; Chaillé Pierre, journalier; Chalifoux Jean-Baptiste, journalier; Champagne Joseph; Champagne Pierre, entrepreneur; Chantal Moïse, journalier; Chapman George, cordonnier; Charbonneau François, hôtelier; Charbonneau Jean-Baptiste, charretier; Charbonneau Joseph, journalier; Charbonneau Octave, journalier; Charbonneau Victor, journalier; Charest Antoine, agent; Charette Christophe, charretier; Charette Eustache, journalier; Charette Louis, journalier; Charette Salem, journalier; Charron Guillaume, boucher; Charron Hilaire, menuisier; Charron Jean-Baptiste, menuisier; Charron Jean-Baptiste, journalier; Charron Michel, journalier; Charron Norbert, journalier; Charron Séraphin, forgeron; Chartier Cyrille, journalier; Chartrand Narcisse, menuisier; Chartrand Raymond, journalier; Chatel, tourneur; Châtillon Jean-Baptiste, journalier; Châtillon Sévère, épicier; Chênevert Camille, journalier; Chénier Jean-Baptiste, aiguiseur; Chénier Mde François; Chénier Noé, journalier; Chénier Pierre, journalier; Chénier Gustave, hôtelier; Chevrier Julien, journalier; Cholet Joseph Hilaire, commerçant; Cholet Norbert Paul, laitier; Clay James, journalier; Clément dit Larivière Antoine, journalier; Clément dit Proulx Onésime, hôtelier; Clermont Adolphe, journalier; Clermont Edouard, journalier; Cléroux Moïse Dosithé, commis; Cloutier Joseph, journalier; Condon Augustin, journalier; Constantineau Mde Moïse; Cook Thomas Austin, machiniste et gérant; Corneau André, journalier; Côté Alexis, peintre; Côté Alfred, peintre; Côté Hubert, journalier; Courval François, journalier; Courval Frs. journalier; Courval Louis, charretier; Courval Onésime, aiguiseur; Courval Pierre, journalier; Courville Pierre, gardien de nuit; Cousineau Trefflé, menuisier; Couture Joseph, journalier; Cowan John, épicier; Cowan Thomas, boucher; Cox James, journalier; Crandall & Co, industriels; Crochière Louis, menuisier; Cruickshank Mde Patrick; Cummings John, journalier; Curran Mde James, hôtelière; Cushman S. Sturgis, opérateur; Cusson Joseph, hôtelier; Cusson Toussaint, jour-

nalier; Cusson Toussaint, fabricant de chaux; Cusson Zotique, journalier.

Dagenais Marcel, journalier; Daigneau Moïse, épicier; Dalaire Pierre, journalier; Dalpé & Cie., épiciers; Dalpé dit Pariseau Joseph de Dalpé & Co; Daoust André, gardien de nuit; Daoust Jos. boucher; Daoust Pierre, menuisier; DeRepentigny Barnabé, serviteur; Darveau François, journalier; Dault Alexandre, menuisier; Dault Félix, journalier; David Mde Luc; Daze Isaïe, manufacturier; Déchêne Jospeh, journalier; Déguire dit Larose Félix, menuisier; Déloge Antoine, journalier; Déloge François, journalier; Déloge Joseph, commis; Déloge Michel, journalier; Demers Pierre; Dénommé Antoine, journalier; Dépati Moïse Forget, journalier; Dériger Mde Louis; Derouin Adolphe, barbier; Derouin Alfred, menuisier; Derouin Jean-Baptiste, menuisier; Derouin Joseph, entrepreneur de pompes funèbres; Derouin Louis, menuisier; Désabrais Augustin, journalier; Désabrais Augustin, charretier; Désabrais Elie, journalier; Désautels François-Xavier, journalier; Desjardins Flérimond, photographe; Desjardins Olympe, forgeron; Deslauriers Alfred Legault, journalier; Deslauriers Etienne, charretier; Desloges François-Xavier, journalier; Desmarais Louis, forgeron; Désormeaux Félix, journalier; Desrochers Gilbert, journalier; Desrochers Jean, journalier; Desrochers Pierre, journalier; Desrochers Moïse, épicier et ferblantier; Dey Joseph, hôtelier; Déziel Honoré, hôtelier; Dicaire Michael, contremaître; Dicaire Michel, charretier; Dion Prudent, journalier; Dillotte Napoléon, porteur d'eau; Donald Robert, épicier; Doré Antoine, journalier; Doré Honoré, journalier; Dorion Emanuel, sculpteur; Dorion Jean-Baptiste, photographe; Dion Napoléon, photographe; D'Orsonnens D'Odet, notaire; Doucet Jules, journalier; Doutre Hilaire, journalier; Doyle James, propriétaire; Doyle Peter, commis; Drapeau Napoléon, journalier; Dubois Placide, journalier; Dubé Joseph Luc, flotteur; Dubois Benjamin, journalier; Dubois Nestor, journalier; Dubuc Octave, journalier; Duchêne Isidore, journalier; Duchêne Ovide, journalier; Duguy Edouard, journalier; Duguy George, journalier; Duhamel Pierre, boucher; Dulude Charles, boulanger; Dumontier Alfred, peintre; Dumontier François-Xavier, horloger; Dumontier Honoré, forgeron; Dumontier L. G. Alfred, commerçant; Dumontier Magloire,

fabricant d'allumettes; Dumontier Benjamin, journalier; Dumoulin Jean-Baptiste, menuisier; Dunkin John, commis; Dunkin John, machiniste; Dunkin Mde Barbara, modiste; Dunning Alpheus, journalier; Dupel Alexandre, journalier; Dupont François, fabricant de chaises; Dupuis Alfred, journalier; Dupuis André, journalier; Dupuis Daniel, commerçant; Dupuis Julien, journalier; Dupuis Luc, entrepreneur; Dupuis Luc, journalier; Dupuis Mde Julien; Dupuis Toussaint, journalier; Duquet Amable, journalier; Duquet Edouard, mesureur de bois; Duquet Joseph, journalier; Durand Edouard, journalier; Dussault Louis, journalier; Dussault Narcisse, journalier; Dussiaume Augustin, constructeur de moulins; Duval Paul, menuisier; Dwyer John, journalier.

Eagle Erastus, tanneur; Eastman John, contre-maître; Eddy Ezra B., M.P.P., maire et manufacturier; Ernell Joseph, journalier; Ethier Joseph, porteur d'eau; Evans John, journalier.

Fabien Isidore menuisier; Fabien Jean-Baptiste, journalier; Fabre Jean-B., journalier; Fabre Joseph, journalier; Fairbanks Louis, journalier; Falardeau Charles, boulanger; Farley James, épicier; Faulkner Edward, commis; Fauteux Nazaire, journalier; Feely George, manufacturier de chaussures; Feely Thomas, journalier; Feely William, contre-maître; Fernet Ferdinand, journalier; Filiatrault, journalier; Filion Philibert, épicier, Filteau Rémi, menuisier; Fisher Hugh, journalier; Fleury Isaïe, journalier; Fortier Dolphis, journalier; Fortin Charles, ferblantier; Fortin François E., propriétaire; Fortin Moïse Hypolite, forgeron; Foubert Pierre, journalier; Foucault Paul, journalier; Fournel Charles, menuisier; Fournel Honoré, journalier; Fournier Pierre, journalier; Fournier Séraphin, journalier; Fréchet Guillaume, commis; Fréchet Jean-B., menuisier; Fréchet Mde Antoine; Fréchet Narcisse, forgeron.

Gagné Damase, journalier; Gagné Gilbert, journalier; Gagné Séraphin, journalier; Gagnon Joseph, journalier; Galand Napoléon, charretier; Galand François, charretier; Gariépy Louis, journalier; Gaudry Guillaume, boulanger; Gaumont dit Bruneau Louis, peintre; Gauron Mde Michel; Gauthier dit Landreville Joseph, journalier; Gauthier Emery, hôtelier; Gauthier François X., magasin général; Gauthier Jean-B., rentier; Gauthier Jean-B., journalier; Gauthier Paul, journalier; Gélineau Mde Joseph;

Gendron François, contre-maître; Germain Octave, journalier; Germain Paul, journalier; Giroux Jean-B., hôtelier; Gleasey Michael, journalier; Gleason John, journalier; Glenn Alexander, flotteur; Godbout Elzéar, menuisier; Gosselin Joseph, journalier; Goudey James, journalier; Goudey John, journalier; Goudey Robert, journalier; Goulet Jean-Baptiste, peintre; Goulet Jean Moïse, journalier; Goulet Louis, cordonnier; Goulet Moïse, journalier; Goyette Alexis, épicier; Goyette Charles, journalier; Goyette Jacques, hôtelier; Graham Charles Everett, médecin; Grant James, journalier; Gratton Alfred, journalier; Gratton Alphonse, menuisier; Gratton Octave, journalier; Gravel Fabien, journalier; Gravel Hercule, forgeron; Gravel Joseph, journalier; Gravel Moïse, journalier; Gravel Pierre, journalier; Grenier Jean-Baptiste, forgeron; Grignon Gédéon, journalier; Groleau Zéphirin, menuisier; Grondin Joseph, journalier; Grondin Mde Joseph; Groulx François, journalier; Groulx Joseph, journalier; Groulx Louis, journalier; Groulx Louis, flotteur; Groulx Toussaint, journalier; Guénard Moïse, journalier; Guénette François, journalier; Guertin M., journalier; Guertin Henri, journalier; Guévremont Louis, journalier; Guilbault Alexandre, journalier; Guilbault Alphonse, journalier; Guilbault Eustache, maçon; Guilmette Nazaire, journalier; Guitar Joseph, journalier.

Hamilton William, journalier, Hammingway Joseph, constructeur de moulins; Hannum John B., contre-maître; Hannum John M. I., agent général de E. B. Eddy; Hannum Thomas, contre-maître; Hardell William, journalier; Hardy George, journalier; Harkness John, journalier; Haycock Edward, entrepreneur; Haycock Richard H., avocat; Haycock Samuel H., mécanicien; Hébert Augustin, épicier; Hébert Jean-Baptiste, menuisier; Hébert Joseph, journalier; Hébert Maxime, journalier; Hetherington John, constructeur de moulins; Heuston Charles, menuisier; Hiel Pierre, journalier; Hillman Edward W., hôtelier; Hogue Edward, journalier; Hotte Michel, journalier; Hurtubise Olivier, journalier; Huston John, contre-maître.

Imbault dit Mantha Augustin, journalier.

Jacot Jules, journalier; Jarry Israël, journalier; Jeanveau Callixte, carrier; Jenery Dolphis, cordonnier; Jobert Edouard, menuisier; Jodouin Clément, journalier; Jodouin Isidore, hôte-

lier; Jodouin Joseph, huissier; Jolet François, constructeur de moulins; Joly Antoine, journalier; Joly Marcien, journalier; Jones Henry A., département des Finances; Jones Samuel Isaac, agent.

Karr Robert, journalier; Keil Emery, tourneur; Kelly Patrick, fabricant d'allumettes; Kelly Patrick, forgeron; Kelly Patrick, journalier; Kissock Joseph, menuisier.

Labelle Félix, journalier; Labelle Honoré, pourvoyeur; Labelle Jean-Baptiste, journalier; Labelle Joseph, épicier; Labranche Sylvère, journalier; Labrec Jean, journalier; Lacasse Antoine, journalier; Lacasse Jean-Baptiste, journalier; Lacasse Napoléon, commis; Lachaîne dit Jolicoeur Louis, flotteur; Lachaîne Félix journalier; Lacharité Eustache, chasseur et guide; Lacourse Ferdinand, journalier; Lacourse François, journalier; Lacourse Joseph, journalier; Ladébauche, Mde Noël; Laderoute Moïse, journalier; Laferrière Amable, ébéniste; Lafleur Augustin, journalier; Lafleur Evangéliste, journalier; Lafleur Joseph, journalier; Lafond Jules, journalier; Lafontaine Jean-Baptiste, aiguiseur; Laforêt dit Lebrun Paul, flotteur ; Laforêt Olivier, journalier; Laframboise Honoré, journalier; Laframboise Hormisdas Franche, meunier; Laframboise Jean M. dit Franche, journalier; Lafranche dit Dragon François, journalier; Lafrance dit Dragon Luc, journalier; Lafranche Isidose, journalier; Lafrance Joachim, menuisier; Lafrance Joseph, manufacturier; Lagacé Antoine, journalier; Lafrange Mde. Jean-Baptiste; Lahaise Thomas, journalier; Lalande dit Latreille Joseph, journalier; Laliberté François, journalier; Laliberté Louis dit Libersan, journalier; Lalonde Jean-B., journalier; Lalonde Luc, constructeur de moulins; Lamarche Charles, journalier; Lamontagne Joseph, journalier; Lanctôt Siméon, capitaine; Landry Magloire, épicier; Lane Alfred, cordonnier; Lannigan Daniel, département de la Milice; Lannum Charles, journalier; Lanouette David, charpentier; Lanouette Julien, mouleur; Lapensée André, journalier; Lapensée Jean-Baptiste, journalier; Lapolice Adolphe, meunier; Lapointe Charles, menuisier; Lapointe Hector, menuisier; Lapointe Jean-Baptiste, journalier; Larivière Emmanuel, carrier; Larivière Michel, épicier; Larocque Isaac, flotteur; Larose dit Deguire Joseph, boucher; Larose François-Xavier, journalier; Larose Joseph, tourneur; Larose Marcelin, épicier; Larose Mde. Jean-Baptiste; La-

tour Félix, journalier; Latour Mde François; Latour Octave, épicier; Latour Olivier, commerçant de bois; Latoureille Désiré, journalier; Latreille dit Lalande Alexis, journalier; Latreille Godfroy, journalier; Latrémouille Joseph, hôtelier; Laurin Célestin, journalier; Laurin Onésime, journalier; Lauzon Aldéric, journalier; Lauzon Gilbert, journalier; Lauzon Gilles, propriétaire; Lavictoire Abraham, journalier; Lavictoire Amable, journalier; Lavigne madame Jean-Baptiste; Laviolette Damien, journalier; Laviolette Napoléon, journalier; Lavoie Louis, journalier; Law William, commis; Lebeau François-Xavier, journalier; Leblanc Gilbert, voiturier; Leblanc Louis, journalier; Leblanc Michel, plâtrier; Lebuis dit Lavergne Jean-Baptiste, journalier; Lebuis Jean-Baptiste, journalier; Leclaire François, journalier; Leclaire Gilbert, journalier; Leclaire Joseph, journalier; Leclaire Mde. Joseph; Lécuyer Jean-Marie, journalier; Lécuyer Joseph, boucher; LeDuc Amable, charretier; LeDuc Charles, étudiant; LeDuc Jean-Baptiste, propriétaire; LeDuc Joseph, boucher; LeDuc Procul A., commis; Lefebvre Joseph, journalier; Lefebvre Samuel, journalier; Lefort Timothé, journalier; Legault dit Deslauriers Félix, journalier; Legault dit Deslauriers Jacques; Legault dit Deslauriers Joseph, journalier; Legault dit Deslauriers Toussaint, journalier; Legendre Remi, épicier; Léger dit Parisien Honoré, cordonnier; Legrand Hypolite, journalier; Lehappé Joseph, cordonnier; Lemaire Mde. Laurent; Lemieux Joseph, forgeron; Lemieux Olivier, hôtelier; Lepage Charles, tailleur; Leroux dit Rousson François-Xavier, journalier; Leroux dit Rousseau Jean-Baptiste, forgeron; Lespérance Hilaire, journalier; Lavert Victor, journalier; Lévesque Edouard, journalier; Levillain Ferdinand, journalier; Libersan Eustache, journalier; Linott Thomas, boucher; Little William, capitaine; Loranger Jean-B., menuisier; Lord Théophile, journalier; Lormand Fabien, journalier; Lormand Joseph, journalier; Loucks Langford, maître de poste et épicier; Loucks William J,; Lougt William, commis; Loyer Calixte, journalier; Lyons William H., épicier.

Macnab Francis, médecin; McAllister Dennis, journalier; McCallum Alexander, mesureur de bois; McCarthy John, journalier; McConnell William, mesureur de bois; McDonald Archibald; McDonald William, contre-maître; McEwen James, journalier;

McIntosh Alexander, gérant; McKay Mde G.; McMullin John, journalier; McPeck Michael, journalier; McPhee Angus, journalier; McPhee Duncan, journalier; McPherson John, contre-maître; Madore François, journalier; Madore Hyacinthe, journalier; Maguire James, journalier; Mainville Alfred, journalier; Maisonneuve Charles, journalier; Majeau Eugène, journalier; Majeau Salomon, journalier; Major Michel, journalier; Malboeuf François, journalier; Mallet Cloud, journalier; Mallet Mde. Claude; Mansion George, journalier; Mantha Joseph dit Imbault, journalier; Marceau Narcisse, menuisier; Marchand Amable, journalier; Marcil Charles, avocat; Marcil Paul, journalier; Marcotte Joseph, cordonnier; Marinier Joseph, charretier; Marion Joseph, gardien; Marleau François, journalier; Marleau Joseph, journalier; Marleau Pierre, journalier; Marois Pierre, journalier; Marston George J., propriétaire; Martel Joseph, forgeron; Martel Modeste, journalier; Martin Francis, médecin vétérinaire; Martin Isaac, porteur d'eau; Martin Olivier, journalier; Martineau Nicholas, journalier; Mathias Hilaire, journalier; Matte Léon, journalier; Meilleur Pierre, épicier; Ménard Basile, journalier; Ménard Jean-Baptiste, rentier; Ménard Mde. Jean-Baptiste; Mercier Louis, journalier; Messier Octave, boulanger; Millen George, A., contre-maître; Millen Hiram, constructeur de moulins; Mire dit Baril Charles, journalier; Miron François, journalier; Mitron André, menuisier; Mondou Joseph, journalier; Monet Augustin, journalier; Monet Ferdinand, journalier; Monfils Aimé, menuisier; Monfils Norbert, menuisier; Montreuil Jean-Baptiste, journalier; Montreuil Joseph, journalier; Moquin François, journalier; Moreau Jean-Baptiste; Moreau Joseph Médéric, épicier; Moreau Ludger, journalier; Moreau Napoléon, hôtelier et épicier; Morel François, constructeur de moulins; Morin Antoine, journalier; Morin Hilaire, journalier; Morin Jacques, journalier; Morin Joseph, journalier; Morin Louis, épicier; Morin Michel, journalier; Morin Thomas, journalier; Mousseau Mde. Jean-Baptiste, Mousseau Mde. Thomas, hôtelier; Moylan Mde Jerry; Murphy Patrick, meunier.

Nadon Isaïe, peintre; Nadon Victor, flotteur; Nantel Jean-Baptiste, menuisier; Nault Gédéon, journalier; Navion Ludger, aiguiseur; Navion Michel, charretier; Neville Richard, commer-

çant; Neville George, journalier; Noctor Michael W., commerçant; Normand Basile, journalier; Normand François, carrier; Normand Pierre, journalier.

O'Malley James, boucher; Oswald John L., magasin de tabac et opérateur; Ouellet Antoine, journalier; Ouellet Moïse, forgeron; Ouellet Mde. Sifroy; Ouellet Paschal, journalier.

Pagé Jean-Baptiste, journalier; Paquet Antoine, journalier; Paquet Benjamin, cordonnier; Paquet Félix, journalier; Paquet Onésime, manufacturier des chaussures; Paré Jean-Baptiste, journalier; Paré Olivier, journalier; Parent André, journalier; Parent Antoine, journalier; Parent G. Henri, journalier; Pariseau Joseph dit Dalpé, fabricant de chaux; Pariseau Misael, peintre; Parisien Charles dit Léger, journalier; Parisien Sévère dit Léger, journalier; Patenaude Amable, journalier; Patenaude François, journalier; Patenaude François-Xavier, journalier; Patenaude Gabriel, journalier; Patenaude Mde Joseph; Pauzé Dominique, journalier; Payne Mde William; Pellerin Pierre, journalier; Pellerin Samuel, journalier; Pelletier Clément, journalier; Pelletier Damase, journalier; Pelletier Joseph Octave, journalier; Pepin Augustin, journalier; Pepin Augustin, huissier; Pepin Joseph, boulanger; Pepin Joseph, journalier; Périas Félix, journalier; Périas Guillaume, journalier; Périas Pierre, journalier; Périard Michel, journalier; Perras Alexis, journalier; Perrault Eustache, journalier; Perrier Noé, journalier; Piché Charles B. I., hôtelier; Pichet Alphonse, journalier; Pichet Honoré, journalier; Pichet Jules, journalier; Pichet Pierre; Pierre George D., commis; Pierre Stephen Decator, agent; Pilon Amable, journalier; Pilon Candide, journalier; Pilon Cléophas, journalier; Pilon Félix, flotteur; Pilon François, journalier; Pilon Magloire, journalier; Pilon Olivier, journalier; Pinard et Frère, magasin général; Pinard Hercule, de Pinard et Frère; Pink Hugh, fermier; Plante Dominique, journalier; Plante Isaac, journalier; Plante Henri, journalier; Plante Magloire, journalier; Plante Norbert, journalier; Plouffe André, journalier; Poirier Clovis, journalier; Poirier Félix, journalier; Poirier Moïse, journalier; Poitevin Alexandre, menuisier; Poitevin Edouard, journalier; Poitevin Pierre, journalier; Péloquin Joseph, journalier; Pora Edward, journalier; Porteous Mde. William; Porter Henry, forgeron; Proulx Pierre,

journalier; Provost Alexandre, menuisier; Provost Louis, journalier; Prud'homme Bénoni, journalier; Prud'homme Bénoni, flotteur; Prud'homme Etienne, ferblantier; Prud'homme Joseph, journalier.

Quesnel Aldebert, épicier; Quesnel André, menuisier; Quesnel Antoine, journalier; Quévillon Nazaire, journalier; Quigley Mde Celia.

Racine Benjamin, cordonnier; Rafter Aaaron, journalier; Rafter Calet, charretier; Ranger André, journalier; Ranger Michel, journalier; Rankin Arthur; Rathier Abraham, épicier; Raymond Trumon, teinturier; Reed George, plâtrier; Rémillard Jean-Baptiste, journalier; Renaud Charles, journalier; Renaud Edouard, fabricant de chaises; Renaud Ignace, fabricant de chaises; Renaud Mde. François; Réné Antoine, guide; Reneur Joseph, constructeur de moulins; Richard Alphonse, journalier; Richard Firmin, maçon; Richer Damien, épicier; Richer François-Xavier, journalier; Richer Henri Isaïe, commerçant; Richer Onésime, journalier; Richer Stephen, journalier; Robert Joseph, journalier; Robinson Thomas, journalier; Robitaille Stephen, maçon; Rochefort Louis, journalier; Rochon Eustache, journalier; Rochon Joseph, menuisier; Rochon Nérée, constructeur de moulins; Rochon Pierre, journalier; Rochon Télesphore, épicier; Rooney William, journalier; Ross William contre-maître; Rouleau Calixte, charretier; Rouleau et Turgeon, avocats; Rouleau Xavier, journalier; Roussel Charles, forgeron; Rousson Mathias, menuisier; Roy Alphonse, journalier; Roy Ambroise, contre-maître; Roy Charles, charretier; Roy Charles, hôtelier; Roy Charles, journalier; Roy Evangéliste, journalier; Roy Louis, journalier; Roy Mde. Charles.

Sabourin Amédée, charretier; Sabourin Athanase, journalier; Sabourin Barnabé; Sabourin Basile, journalier; Sabourin Dosithé, maître d'école; Sabourin Félix, journalier; Sabourin Hilaire, journalier; Sabourin Joseph, journalier; Sabourin Mde. Angélique; Sabourin Paul, journalier; Santoire Ambroise, forgeron; Sarrazin Alexandre, journalier; Sarrazin Basile, horloger; Sarrazin Ferdinand, barbier; Sarrazin François-Xavier, horloger; Sarrazin François-Xavier, journalier; Sarrazin Mathias, journalier; Sauriol François, forgeron; Sauriol Narcisse, épicier; Sauvageau Narcisse, journalier; Sauvageau Télesphore, journalier; Sauvé

Antoine, charretier; Sauvé Evangéliste, navigateur; Sauvé Thomas, journalier; Savoie Henri, journalier; Savoie Johannès, journalier; Scannell Richard, journalier; Scott dit Tassé William, constructeur de moulins; Scott Mde. John; Séguin Emmanuel, journalier; Séguin Joseph, journalier; Séguin William, épicier; Séguin Alexandre, journalier; Séguin Jean-Baptiste, journalier; Séguin Joseph, journalier; Séguin Noël, charretier; Séguin Télesphore, journalier; Séré Jean-Baptiste, journalier; Séré Eloi, charretier; Simon Dosithé C., magasin général; Simon Eustache, épicier; Simon Stanislas, épicier; Skelton Charles Jacob, commerçant; Smith William John, ingénieur; Soulière Fabien, menuisier; Spearman John, journalier; Spratt James, horloger; Saint-Amour, dit Christin Joseph, journalier; Saint-Denis Alexandre, journalier; Saine-Denis Antoine, journalier; Saint-Denis Cyrille, épicier; Saint-Denis Joseph, journalier; Saint-Denis Séraphin, journalier; Saint-Jacques Hilaire, épicier et hôtelier; Saint-Jules Stanislas, menuisier; Saint-Louis, Basile, journalier, Saint-Louis Mde. Zéphirin; Sainte-Marie Joseph, journalier, Sainte-Marie Louis, journalier; Saint-Martin Xavier, flotteur; Saint-Pierre Joseph, journalier; Saint-Thomas Justin, journalier; Stacey Norman S., commis; Steel Thomas, journalier; Sullivan William, entrepreneur.

Tassé Guillaume dit Scott, journalier; Taylor Alexander, constructeur de moulins; Tessier Basile, menuisier; Tessier Charles, menuisier; Tessier Edmond, journalier; Tétreau Nérée, notaire; Thérien Alphonse, journalier; Thibaudeau, Berthélemy, journalier; Thibaudeau Mde. Alphonse; Thibault Charles, pêcheur; Thibault Elvias, menuisier; Thibault Jean-Baptiste, menuisier; Thibault Joseph, menuisier; Thibault Magloire, menuisier; Thibault Pierre, journalier; Thibert Abraham, journalier; Thibert Daniel, journalier; Thimens William, épicier; Thomas George, contre-maître; Threeday John, cherretier; Towers Samuel, journalier; Tremblay Dolphis, ébéniste; Tremblay Emery, journalier; Tremblay Isaïe, cordonnier; Trépanier Pierre, journalier; Trudeau Maxime, menuisier; Trudeau Mde Charles; Trudeau Zotique, journalier; Trudel Isaïe, tourneur; Trudel Jean-Baptiste, épicier; Trudel Moïse, entrepreneur; Trudel Narcisse, tourneur; Truesdell Edward, avocat; Turcot Basile, journalier; Turgeon Henri Alphonse, avocat.

Vachon François, boulanger; Vachon Nérée, hôtelier; Vadeboncoeur Hercule, maçon; Vadeboncoeur Joseph, maçon; Vaillancourt Joseph, journalier; Vallée Joseph, menuisier; Vallée Pierre, journalier; Vallière Barthélimy, journalier; Vanasse Joseph, journalier; Vandette Joseph, journalier; Varin Alexis, boulanger; Vaudrin Alexis, journalier; Vaudry Gédéon, journalier; Vermet Alfred, menuisier; Vève Pierre, flotteur; Villemaire Jean-Baptiste, journalier; Villemaire Louis, journalier; Villeneuve Augustin, journalier; Villeneuve Basile, charretier; Villeneuve François journalier; Villeneuve Jean-Baptiste, menuisier; Villeneuve Jérémie, charretier; Villeneuve Léon, charretier; Vincent Joseph, journalier; Vincent Michel, journalier.

Waddell James, charretier; Waddell James, contre-maître; Warren William, constructeur de moulins; Washburn Julius, entrepreneur; Washburn Sexton, fondeur; Webb Christopher, propriétaire; Webb John, propriétaire; Whitcomb Samuel; White John, aenuisier; White George, constructeur de moulins; Wilson George; Wright, Batson et Currier, scieries; Wright Charles B., manufacturier; Wright Philemon; Wright Ruggles, de Wright, Batson et Currier.

NOS ECOLES, LEUR ORIGINE ET LEURS PROGRES

Nous avons consacré quelques pages à l'historique du Collège Notre-Dame et au couvent des Soeurs Grises, nos deux plus importantes institutions enseignantes. Il n,est peut-être pas hors de propos de passer en revue nos autres écoles, anciennes et nouvelles. La chose m'est d'autant plus facile, que j'ai trouvé dans la personne de MM. J. O. Laferrière, ancien secrétaire-trésorier de la Commission Scolaire, et de M. Dolar Parent, deux excellents collaborateurs. Les notes qui suivent sont incomplètes, mais elles ont été puisées à des sources officielles.

ANCIENNE ECOLE SAINT-ANTOINE. — Le 7 novembre, 1866, les commissaires d'écoles obtinrent de M. Philémon Wright, un terrain situé à l'angle nord-est des chemins d'Aylmer et Columbia, qui avait été donné pour des fins d'éducation, par M. Ruggles Wright, le 10 juin, 1825. Les commissaires donnèrent

en échange, un autre terrain situé à l'angle nord-est des rues Wright et Church, dont une partie était déjà occupée par bail de louage, par MM. Joseph Filiatrault et Napoléon Brisebois, qui y avaient déjà construits deux petites maisons en bois.

Les commissaires ayant acheté, au coût de $60, la maison de Filiatrault, ils acceptèrent l'offre du R. P. Delille Reboul, de restaurer cette maison, à ses frais, pour la transformer en une école. Les commissaires s'étaient engagés de rembuorser le brave prêtre, au bout de deux ans. Le 7 janvier, 1867, les travaux étant terminés, la commission autorisa M. Barnabé DeRepentigny, l'un de ses membres, à consentir une obligation hypothécaire de $428.50 avec intérêt à 7 pour cent, en faveur du R. P. Reboul. La balance de cette hypotèque fut payée au moyen du transport d'une créance hypothécaire de $450, que les commissaires avaient contre Dame Margaret Maloney, épouse de Francis Martin, et que le R. P. Reboul accepta en acquit de ses réclamations—28 novembre 1873—A la même assemblée—7 janvier 1867—les commissaires résolurent d'engager deux Soeurs Grises, moyennant un traitement annuel de $120, chacune, pour prendre charge de cette école.

A une assemblée tenue le 29 juillet, 1867, les Soeurs furent remerciées de leurs services, et M. Charles B. F. Piché fut engagé moyennant $200 par année, avec l'obligation de fournir un professeur d'anglais, qui fut Mme Octavie Thouin Roch,—11 octobre, 1867.—Cette dame habite encore parmi nous, chez Mme veuve Albert Parent.

Le 9 juin, 1868, M. Piché fut réengagé au même salaire, avec Melle Henriette Hogue comme assistante. Cette dernière recevait trente louis par année.

Le 13 août, 1869, la commission scolaire décida d'engager deux religieuses de la Congrégation des Soeur Grises, d'Ottawa, pour l'éducation des filles. Ce projet échoua, car, le 21 août, de la même année, M. Napoléon Bélanger était engagé pour prendre charge de l'école du village de Hull, à raison de £70, avec l'obligation de fournir un profeseur d'anglais.

En janvier, 1870, M. Bélanger fut remplacé par M. Augustin Tassé, au prix de £85, avec les mêmes obligations que son prédécesseur. Le 22 juillet, 1870, trois Soeurs Grises furent en-

gagées pour prendre la direction de l'école des filles, et, le 22 septembre, de la même année, feu M. Dosithé Sabourin fut engagé comme professeur d'anglais, au prix de £75 pour la balance de l'année.

Le 10 décembre, 1870, M. Tassé fut remplacé par M. Joachim Jouvent, moyennant £95 par année. Dans le cours de l'année suivante, M. Tassé démissionna, et il fut remplacé par feu M. Thimothé P. Sabourin. En 1872, M. Sabourin fut réengagé, à raison de £80 par année. Le 30 août, 1872, M. John Fitzgerald fut engagé comme professeur d'anglais, moyennant £80 par année, en remplacement de M. Dosithé Sabourin, et le 2 octobre, 1872, les commissaires vendirent à M. Alfred Lane, une partie de leur terrain, formant l'encoignure sud-ouest des rues Wright et Duc, au prix de $550.

Le 26 mars, 1873, M. Elie Paré remplaça M. Fitzgerald comme professeur d'anglais. Le 22 avril, 1874, M. T. P. Sabourin fut réengagé au prix de $400 pour enseigner le français et l'anglais, durant l'année 1874-75.

Sur requête de la population, présentée par MM. Joseph L'Ecuyer et Sylvestre Dumontier, la commission scolaire décida, le 1er septembre, 1874, d'ajouter une annexe à l'école Saint-Antoine et feu M. Nérée Rochon fut chargé d'en surveiller l'exécution. Les travaux étaient terminés le 11 septembre, 1876, et Melle Ida Pinard fut engagée, moyennant £30 par année, pour faire la classe aux plus jeunes garçons. Le 6 avril, 1877, une quatrième soeur Grise vint rejoindre les premières; et, à la même date, le R. P. Hyacinthe Charpeney, président de la Commission Scolaire, fut autorisé de faire, avec les Soeurs Grises, les engagements qu'il jugerait opportun.

Avec l'année 1876.77, à cessé l'assitance des garçons à cette école. La construction du Collège Notre-Dame était terminée, et les garçons y furent envoyés. Le 21 avril, 1880, l'école Saint-Antoine fut incendiée, en même temps que tout un quartier de la ville. Deux jours après, le bureau des écoles autorisait le R. P. Cauvin à toucher les $1,000 d'assurance sur cette école; et, le 18 juin, de la même année, des soumissions étaient reçues pour la reconstruire en pierre, mais non au même endroit, car le site de l'ancienne école Saint-Antoine, est encore vacant. Le nouvel

édifice fut construit sur la rue Britannia dont il est encore le plus bel ornement. La maçonnerie qui coûtait $1,100 fut exécutée par M. Alexandre Richard, et la charpente, la menuiserie, etc par M. Moïse Simard, au coût de $1,580. Les plans et devis furent préparés par M. l'abbé Bouillon, de l'Archevêché d'Ottawa. En janvier, 1881, la nouvelle école, placée sous le vocable de Saint-Antoine, mais désigné plus tard sous le nom d'Académie Sainte-Marie, fut dirigée par cinq religieuses de l'Ordre des Soeurs Grises de la Croix, assistées de Mlle Margueritte Condon. Le 27 janvier, 1882, le personnel enseignant à l'école Saint-Antoine, comprenait huit religieuses; et en 1883, il y en avait neuf, sous la direction de la Révérende Soeur Raby. De 1883 à 1895, des améliorations importantes furent faites à cette école.

Par un décret du Ministère de l'Instruction Publique de Québec,—9 septembre 1897—le titre d'académie fut conféré à cette école.

Aujourd'hui, douze religieuses ont charge d'environ six cents jeunes filles. Les cours donnés aux élèves sont à l'égal de ceux du couvent de la rue Alma.

ANCIENNE ECOLE NOTRE-DAME DE GRACE.—Celle-ci, située rue Alma, faisait partie de la résidence des Soeurs Grises, dont elle était la propriété. Deux classes y furent ouvertes, le 27 janvier, 1890, par deux religieuses de la communauté, avec un traitement de $100 par année. Une troisième classe fut ouverte en 1895, et une quatrième, en 1896.

L'occupation de ces classes cessa, avec l'année scolaire 1896-97, alors qu'elles furent transportées dans le nouvel édifice de la rue Britannia, dont il est question plus haut.

ANCIENNE ECOLE SAINT-ETIENNE.—Cette école fut établie dans la mémorable chapelle de la mission catholique, appartenant à la congrégation des RR. PP. Oblats, et était située sur le coin sud-ouest du terrain maintenant occupé par le presbytère des Oblats.

Trois religieuses de la Congrégation des Soeurs Grises en firent l'ouverture, en 1870. Cette école était subventionnée par la Commission Scolaire, qui payait $80 par année pour son occupation.

En 1877, l'école fut abandonnée, mais quatre ans plus tard,

la cinquième classe du collège y fut transportée, et Mlles Olivine Bergeron et Mary Leblanc, furent engagées comme institutrices, à raison de $12 par mois. Les autres institutrices, à cette école, furent Mlles Marguerite Beaudin, Anathalie Denis et Victorine Thibault. L'école fut définitivement évacuée, le 1er décembre, 1885. Du 1er mars au 30 juin, 1886, une classe temporaire fut tenue dans la maison de M. Alfred Lane.

ECOLE SAINTE-ANNE. — Cette école, située sur la rue Alma, fut ouverte le 1er novembre, 1881. L'édifice, construit en bois, coûta à la Commission Scolaire, $481.45. La première institutrice fut Mlle Marguerite Condon, avec un traitement de $12 par mois. L'école fut détruite par le feu, dans la nuit du 22 au 23 août, 1883. Avec $400 d'assurances, et $300 que le gouvernement Mercier donna au R. P. Cauvin, l'école fut reconstruite en bois, lambrissée de briques. Elle coûta, avec les extras, $1,712, et l'entrepreneur fut M. Joseph Derouin. Elle fut réouverte le 1er août, 1888. Les institutrices qui sont passées par cette école élémentaire pour les garçons sont: Melles Condon, Christine Riel, Eugénie Fortin, Lydia St-Pierre, Albina Caron, Imelda D'Aoust et autres. Cette année, on y trouve Melles Berthe Séguin et Laure Pépin, à la tête d'environ 75 élèves.

ECOLE SAINT-JEAN-BAPTISTE — La construction de cette maison d'éducation, sur la rue Saint-Henri, date du 18 juillet, 1887; M. Sylvestre Chatillon en fut l'entrepreneur. Elle coûta, avec les extras, $1,589. Les classes furent ouvertes le 1er décembre, 1887. Les institutrices furent d'abord: Melles Victorine Thibault, Emilie Dorion, Rose-Anna St-Denis, Délisca Cousineau, Maria Séguin et autres. Cette école fut démolie, puis reconstruite à grand frais en 1905-06. Le nouvel édifice, évalué à $12,000, est divisé en six salles ou 300 jeunes filles reçoivent l'enseignement de Melles Léa Lefebvre, Norma Champagne, Lorenza Sirois, Augustina Cousineau et M. Cousineau et M. Bessette.

ANCIENNE ECOLE SAINT-GEORGE. — Cette école, située sur la rue Brewery, fut construite par M. Sylvestre Chatillon. Elle coûta $1,200. Une classe pour garçons y fut ouverte le premier mars, 1885, sous la direction de Melle Victorine Thibault. Le 1er décembre, de la même année, Mme Octavie Rock, fut transférée de l'école Saint-Etienne à cette école, pour conduire

une deuxième classe de garçons. Les autres institutrices furent Melles Marie Morel, Corinne M. Roy, Phoébé Roy, Berthe Madore, Albertine Madore et Joséphine Trudel.

Lors de la conflagration de 1900, l'école fut détruite; mais aussitôt reconstruite plus grande et plus riche, sous le nom d'école de Saint-Thomas d'Aquin. On en place la valeur à $14,000. Quatre religieuses dirigent les classes des filles, au nombre d'environ 200; Melles Berthe Madore et Alice Dumontier donnent l'enseignement à 125 garçons, et Melle Joséphine Trudel, aux filles et garçons de langue anglaise.

ECOLE SAINT-JOSEPH, DE TETREAUVILLE. — En novembre, 1898, la Commission Scolaire fit l'acquisition, au prix de $6,000, de la propriété des RR. PP. Oblats, connue sous le nom de "La Salle de l'Oeuvre de la Jeunesse". Dans cet édifice dont les vieux citoyens se rappellent, furent ouvertes deux classes pour les garçons, sous la direction de Melles Délisca Cousineau et Mélina Gervais. La salle de l'Oeuvre de la Jeunesse fut détruite lors de la conflagration de 1900, et elle n'a pas été reconstruite. Le nom de cette école a été donné à l'ancienne école Sainte-Adèle, de Tétreauville.

En 1886, la Commission Scolaire assuma le contrôle de l'école de Tétreauville jusqu'alors à la charge de M. le notaire Tétreau. Le 19 septembre, 1893, M. le notaire Tétreau fit don d'un terrain, avec une maison à deux étages, d'une valeur de $400, pour servir de maison d'école.

Les institutrices de cette école, furent Melles Phobé Roy, Marie-Louise Dérigé, Dina Mirault, Maria et Blanche Gratton.

En 1904-05, la vieille maison fut abandonnée au gardien, M. Henri Lafrance, et un édifice évalué à $6,000 fut construit. Les élèves, filles et garçons, au nombre d'une centaine, sont sous la direction de Melles Marie-Ange Saint-Jean et Théodora D'Aoust.

ECOLE SAINT-EUGENE. — Rue Queen, construite en 1884, au coût de $8,000 par M. Isaïe Ducharme. D'abord fréquentée par les filles, cette école était, avant que les Frères en eussent pris la direction—en 1907—dirigée par Melles Florida Bond, Joséphine Godreau, Marie-Ange Dorion et Laure Pépin. C'est cette dernière que l'on retrouve à l'école Sainte-Anne.

ECOLE REBOUL. — Rue Britannia, dans le quartier No. 5.

Fut construite en 1903-04, au coût de $9,000 par M. H. Pepin, de Pointe-Gatineau. Elle contient quatre classes, dont trois réservées aux filles, et une aux élèves de langue anglaise, des deux sexes. Les institutrices sont Melles Maggie Nicholson, Imelda D'Aoust, Marie B. Renaud et Marie Hudon.

ECOLE ANGLAISE PROTESTANTE. — Il n'y a qu'une seule anglaise protestante, et elle est située sur la rue Wright. Cet édifice vaut de $10,000 à $12,000.

Il nous faut remonter jusqu'à l'époque de Philémon Wright, dès les premiers jours de la colonie de Hull, pour retracer la première école anglaise; et comme cet ouvrage est surtout fait pour nos compatriotes, je me contenterai de renvoyer le lecteur aux quelques notes concernant l'origine de l'instruction publique à Hull, publiées dans les premiers chapitres.

M. George Walker est secrétaire-trésorier du bureau des écoles protestantes de Hull.

LE SPORT, DEPUIS JOS. MONTFERRAND

J'ai la conviction intime d'être agréable à un grand nombre de lecteurs, en consacrant quelques pages au sport, à Hull.

Le sport, depuis son origine ici, a subi la hausse et la baisse; et c'est surtout dû à cette dernière situation que l'on doit de rencontrer des difficultés insurmontables pour faire un historique complet. Lorsque le sport était à la baisse, les archives étaient jetées aux quatre vents. Je retrouve plus facilement, grâce aux historiens, quelques notes d'un intérêt local sur celui que nous pouvons sûrement désigner comme le premier sportsman de Hull, Jos. Montferrand.

De 1825 à 1850, Jos. fit de fréquentes visites à Hull. De fait, lorsqu'il s'éteignit, à Montréal, en 1864, doucement, dans la paix du Seigneur, les journaux désignèrent ce célèbre "voyageur" comme ancien citoyen de Hull où l'on trouve encore plusieurs de ses proches parents.

Vers 1832, Montferrand était foreman, ou si l'on veut, chef d'équipe dans les chantiers. Les cages, sous sa conduite, dérivaient sur la rive Est de la rivière Ottawa, au-dessus des glissoires Eddy,

et deux yeux noirs qui le conduisaient lui, mieux encore qu'une mère ne conduit son enfant par les lisières, se trouvaient sur la rive Ouest. Ces lions là se plaisent à reposer leur force aux pieds de la faiblesse. Je dis la faiblesse ,mais ce qui mène le monde n'est-ce pas la faiblesse des femmes? Avec un souper, elles enflent les voiles du vaisseau de l'Etat; un sourire leur suffit pour jeter le désarroi dans l'Olympe; tous les dieux politiques se noieraient dans une de leurs larmes..



Jos. Montferrand,
Le premier des athlètes de Hull.

Après avoir fourni le travail du jour, Montferrand résolut, au crépuscule, d'aller demander des nouvelles de son coeur qu'il avait laissé sur l'autre rive.

A diverses reprises. séparément, et même deux par deux, les MacDonald, sept frères robustes et querelleurs, avaient subi le poids du bras et la poussée du pied de Montferrand. Ils en avaient éprouvé, pendant plusieurs jours une sensibilité désagréable,

quelque part ailleurs qu'au coeur. L'un des MacDonald, dit-on, prétendait que les procédés de l'athlète canadien, fort peu galants à leur égard, l'étaient par trop, à l'égard de cette jeune fille dont l'histoire n'a pas conservé le nom; il était jaloux, et la jalousie attisée par le désir de la vengeance, lui fit entraîner ses frères à commettre un acte de lâcheté.

Montferrand aurait pu imiter Léandre, traverser la rivière à la nage, pour aller rencontrer sa belle, mais il jugea plus simple de faire un détour et de venir passer le pont au pied des Chaudières.

Arrivé là, il se trouva en face de sept hommes robustes, sept highlanders, dont quatre mesurant plus de six pieds de hauteur. Il reconnut les MacDonald, et il était seul contre les sept qui lui barraient le passage, sur le tablier étroit du pont.

Armés de bâtons, les Ecossais s'avancent sur lui, en vociférant et hurlant de rage. Au lieu d'intimider Montferrand, ces cris l'excitent. En deux tours de bras, il arrache une perche des gardefous, et la faisant tournoyer au-dessus de sa tête, il s'élance sur ses adversaires qu'il frappe à tue-gaule, qu'il terrasse, renverse, et fait rouler sous les pieds, avant qu'ils aient pu l'atteindre d'un seul de leur coups. Il n'en reste qu'un debout, sur les sept, le plus jeune, qui s'était rejeté en arrière, devant l'attitude fulgurante de Montferrand, et qui lui demande grâce.

Grâce? C'est bien, dit Montferrand, va dire à ta mère que Montferrand est un brave coeur et un brave homme, avant d'être un homme brave, ce dont elle ne doutera pas, en voyant comment tes frères sont équipés. J'aime de beaucoup mieux pardonner que me venger. Tes frères se relevèront tout à l'heure; car, je n'ai voulu que les étourdir, lorsque j'aurais pu les assommer de plein droit. Quand ils seront debout, qu'ils viennent m'offrir la main, je serai leur ami. Bonsoir Archer! et dis à ton frère Duff, quand il reviendra à lui, que Laetitia ne saura pas un mot de ce qui vient de se passer.

De fait, les MacDonald, revenus de leur étourdissement, surent reconnaître les procédés généreux de l'athlète canadien, et ils lui vouèrent une amitié qui ne se démentit jamais.

Un jour, un missionnaire catholique remontait l'Ottawa, en canot d'écorce. Au moment d'aborder à Hull, voilà qu'une nuée

d'orangistes, apercevant sa soutane, sortent de la Pigeonnière et accourent sur la rive en hurlant, pour lui faire une chaude réception. Le Père effrayé, donne ordre à ses conducteurs dont l'un était Jos. Montferrand, de rebrousser chemin et d'aller attérir à Bytown. L'hercule s'y refuse. Non pas, mon Père, dit-il, nous allons débarquer ici. N'ayez crainte, je vous ferai de la place; et, s'il le faut, je balayerai tout le village. On aborde au milieu d'un charivari sans nom. Montferrand, qui ramait tête basse, sauta à terre avant d'être reconnu; il trébuche et tombe presque aux pieds du chef de la bande. A l'instant même, notre orangiste, empoigné par les deux jambes, tournoyait dans l'espace et s'en allait plonger, tête baissée, au fond de l'eau. Les autres, effrayés, détalèrent.

Que de prouesses les vieux ne racontent-ils pas sur le compte de Montferrand! Je n'ai rencontré qu'un seul homme, un brave octogénaire du Cap Santé, qui prétendait que Jos. s'était fait rosser par un cultivateur chez qui il avait dérobé des fruits; mais cette histoire n'est pas corroborée par les vieux de la vallée d'Ottawa qui ont connu le célèbre athlète.

Avant de quitter Montferrand pour passer aux événements sportifs plus modernes, je me plais à faire part au lecteur d'une déclaration qui m'a souvent été faite par madame Courval, de Hull, décédée il y a quelque semaines, à l'âge de 97 ans, à l'effet que dans son jeune temps, elle eut parfois l'honneur d'être invitée à la danse, par Jos. Montferrand.

LE BASE-BALL. — Il faut remonter jusqu'en 1870, pour trouver le premier club de base-ball fondé à Hull. C'était la première association sportive, et elle était désignée sous le nom de "Club des Anglais". A cette époque, les joueurs parmi lesquels figuraient "Bill" Anderson, "Bob" Nesbitt, Hillman, W. McEwen, père; Jack McPike, Pierre Berthiaume, Frank Viau, Nap. Tessier et autres, ne se servaient pas de mitaines.

En 1877, il y eut le club de MM. C. Laurin et J. Villeneuve; et en 1891, celui de M. Z. Leblanc, mais le base-ball ne fit de véritables progrès qu'en 1892, grâce à l'énergie de M. Victor Cholette, qui réuissit à fonder le club de Hull et à réunir les meilleurs joueurs, anciens et nouveaux, parmi lesquels figuraient MM. Zéphir Leblanc, Geo. Brière, Euc. Laferrière, Alp. Perras,

Jack Delaney, Louis Reinhardt, Jos. Tessier,—capitaine—,feu Jos. Brière, Geo. Reinhardt, "Pit" Drapeau et M. Cholette lui-même. Les officiers de ce club qui ne s'éteignit qu'en 1899, étaient, lors de la fondation, MM. John Lynott, président; Nap. Bélanger, secrétaire, et Alp. Perras, trésorier. Les parties étaient jouées sur l'ancien terrain Webb, en arrière chez M. H. Dupuis, et parmi les clubs étrangers qui se sont fait battre par le club local, la première année, on mentionne "Le Canadien" et le "Past Time". L'année suivante, le même club battait aussi le "O.A.A.C." et le "Diamond", d'Ottawa. En 1894, M. Cholette et ses amis, ci-haut mentionnés, assistés de MM. D. A. Décosse, E. C. Leblanc, Paschal Gagné, Wilfrid Perras, Achille Drapeau, Chs. Isabelle, Nap. Tessier, Jos. Perras et O. Leblanc, se formèrent en un syndicat dont le capital était très modeste, soit $200. C'est alors que l'on vit jusqu'où pouvait conduire l'amour du vrai sport. Avec plus d'énergie que d'argent, ces jeunes gens, tous des ouvriers sans fortune, louèrent pour cinq ans, un terrain de M. Marston, situé à la Petite-Ferme. C'est ce même terrain que l'on désigne encore sous le titre de "terrain de baseball", alors qu'il n'y a plus ni base-ball, ni rien qui vaille en matière de sport, depuis que cette propriété est passée sous le contrôle de certains spéculateurs étrangers. Ainsi, en 1894, nos jeunes sportmen travaillèrent par corvée pour égouter et clôturer le terrain. Chacun donnait son travail gratuitement, durant les heures de récréation. Les joueurs étaient aussi de véritables amateurs, qui ne recevaient pas un centin d'indemnité pour le temps perdu aux joûtes. L'année suivante, MM. Masson et H. Larocque entrèrent dans le club, tandis que MM. Alp. Perras, Chs. Isabelle et Nap. Bélanger se retirèrent pour fonder le Parc Perras, rue du Pont, dont nous reparlerons plus tard. On vit aussi surgir un autre club de base-ball appelé "Electric Club", et dans lequel étaient MM. André Foucault, Courville, Legault, Prud'homme, "Pat" Bédard, Jos. Marcoux et Geo. Reinhardt. Le club de Hull s'était enrichi des nouveaux joueurs suivants: Osias Leblanc, James Wright M. Syhigh, et P. Bédard. Nos "boys" furent victorieux sur toute la ligne, ayant défait "Le National", le "Collège", le "Diamond" et le "O.A.A.C.", tous d'Ottawa; les Arnprior, sans oublier "Le National", de Montréal, qui était alors classé parmi

les meilleurs. A cette époque, l'hon. M. Belcourt, frère du sénateur, faisait ses débuts comme "pitcher" pour "Le National". Pour le club local, M. J. Wilfrid Ste-Marie, avocat, était au poste de "pitcher" pour le première fois depuis sa sortie du collège, et les anciens s'accordent à dire que les deux novices s'étaient fort distingués au jeu.

Dans le cours de la saison, un incident sério-comique vint grossir la caisse du club. Ce dernier avait annoncé à grand renfort de titres, l'ascension en ballon du professeur Hauner, de Cleveland, Ohio, qui devait faire l'ascension en compagnie d'une vache, faute d'une victime humaine. La vache, une superbe bête noire achetée de M. Aug. Lafleur, fut promenée de par les rues de la ville, toute enrubannée, et escortée par la fanfare de la cité. M. Bell, officier de la Société de Protection des Animaux, d'Ottawa, intervint pour empêcher cette ascension de la vache. L'américain était bien libre de se tordre le cou; mais, pour la vache, nenni.

......."Montera, ne montera pas, s'écriaient les gamins! Et la foule de courir, en masse, au terrain du Club de Base-ball de Hull, pour voir ce qui s'y passerait. Bref, la vache resta sur son terrain, et seul l'aéronaute fit l'ascension, laquelle faillit lui coûter la vie. Le malheureux fut repêché au troisième plongeon, dans la rivière Ottawa. Tout de même cet incident permit au club de construire une estrade pour les spectateurs, et on affirme qu'il y eut des miettes dans le fond de la caisse pour festoyer.

En 1896, le club joignit la ligue internationale, comprenant les clubs de Saint-Hyacinthe, Montréal, Farnham, St. Albans Vt.; Platsburg et Malone, N.Y.; quelques amateurs locaux firent place aux "professionals". Parmi les joueurs célèbres contre lesquels lutta le club de Hull, lors de la fameuse partie Hull-Plattsburg, on remarquait: Powers, actuellement du club de Philadelphie, Pappalau, du club de Providence, R.I.; Soxilexsus, d'origine indienne, du Cleveland, Ohio. Notre club ne perdit cette partie que par un score de 2 contre 1, et encore, la défaite fut-elle attribuée à une simple erreur de "Billy Codd". On avait engagé la batterie du club de Syracuse, N.Y., pour le club de Hull. Fournier et Malone seuls, coûtaient au club, $175 par mois chacun. Le club local fit partie nulle avec le St. Albans, Vermont. Somme toute, la saison

avait été bonne au point de vue du sport, mais non pour la caisse, et nos jeunes gens dûrent retraiter. Les joueurs locaux qui faisaient partie de l'équipe des "professionnals", étaient Z. Leblanc, A. Drapeau et "Billy" McEwen, jr. Les autres joueurs étaient: A. Fauteux, "Tom" Taylor, Walter Carvey, "Dan" Strachan "Jim" Hughes, "Billy Codd—capitaine—et Jack Shea, tous d'Ottawa; P. Champagne, de Saint-Hyacinthe, et Little, de Guelph, Ont.

A la fin de la saison, on vit surgir un autre club "Noisy Boys", puis en 1897, M. Cholette réorganisa le Club de Hull avec des joueurs amateurs. Ce club eut encore de beaux succès dans la ligue interprovinciale. La conflagration de 1900 donna le coup de grâce au base-ball à Hull, car depuis, nous n'avons eu que des clubs d'occasion. Le Club de Hull—réformé—fondé en 1901 par MM. Cholette, Leduc, et Reinhardt n'existe plus que de nom.

LA CROSSE. — Ce sport fit son apparition à Hull en 1878, mais non d'une façon permanente. En 1890, on trouve un club composé, en partie, des joueurs de base-ball, en outre de MM. Moïse Lalonde, "Pit" Fortier, P. Loyer, P. Watters H. Walters et Victor Perras. En 1891, on retrouve parmi les joueurs de crosse, MM. P. Germain, W. Battison, "Bob" Boland, Geo. Donaldson, C. Boland, etc. Le seul club de crosse qui s'est distingué à Hull, ne vécut que deux ans, de 1896 à 1898. Il était composé de MM. H. et P. Walters, Hal et Morley Walters, P. Battison, P. Germain, B. Beagy, W. McEwen, jr., G. Donaldson, P. Jackson, Eug. et Louis Reinhardt, Jos. Tessier et Victor Cholette.

LA RAQUETTE. — Les clubs de raquettes ne remontent qu'à 1887 lorsque fut fondé "Le National", disparu en 1900. En 1892, fut fondé le club Indépendant; en 1894, celui des employés chez Eddy; puis en 1905, le Club Royal. Ce dernier club seul existe encore, M. Paul Reinhardt conserva pendant trois ans, le titre de champion des coureurs à la raquette, à Hull et à Ottawa.

LE HOCKEY. — Le premier club de hockey fut organisé par M. Cholette, en 1896, et les premières parties furent jouées sur l'ancien rond à patiner construit sur le lac Minnow. Les joueurs étaient: Z. Leblanc, P. Bédard, Jos. St-Pierre, A. Tessier, W. McEwen, V. Cholette et Geo. Donaldson. Ce genre de sport tomba en désuétude pendant quelque temps, mais il se réveille

bruyamment depuis que le nombre de patinoires locales augmente. Nous avons maintenant la patinoire du Parc Royal, Avenue Laurier, et celle de MM. Fortin et Gravelle, en face des bureaux de la compagnie Eddy. En 1906, il y avait plusieurs clubs locaux; mais justment à cause de cette multiplication des meilleurs joueurs, on ne réussit pas à former une seule bonne équipe. L'an dernier, les amateurs en sont venus à une entente pour réunir les meilleurs joueurs dans un seul et même club appelé le Club de Hockey de Hull.

AUTRES SPORTS. — Je passerai brièvement sur les autres sports, car en dehors de ceux que nous avons déjà mentionnés, il n'en existe guère sous forme d'organisation.

Pour la boxe, on cite M. Pike, Fred White, Dwyer,McEwen, jr, Benoit, Lapensée et Octave Laferrière, qui ont donné d'intéressants assauts de boxe, il y a quelques années. Geo. Donaldson fut un des premiers à monter dans l'arène à Hull. Hal Walters donna quelques leçons de boxe qui ne furent guère suivies. On ne compte plus un seul amateur sérieux de boxe, si ce n'est M. Gadbois et Jos. Larose, qui sont très forts aux exercices du "punching bag."

La lutte n'a jamais été en vogue, malgré les spectacles qui ont été donnés en ces dernières années par des "professionals" étrangers, au Parc Royal et ailleurs. M. Joncas, Bertrand, Savard, Richer, etc., seuls lutteurs connus dans la ville.

Depuis quelques années, les amateurs de chevaux trotteurs et ambleurs se font plus nombreux. Autrefois, lorsqu'il y avait, en hiver, un hippodrome sur le lac Leamy, et en été, sur la ferme Touchette, on voyait d'excellents chevaux conduits par MM. C. Wright, J. Boland, Jos. Fortin, Chs. Leduc et autres. Maintenant que ces hippodromes n'existent plus, les amateurs locaux sont forcés d'aller exercer leurs chevaux sur le terrain de l'exposition d'Ottawa, ou bien, en hiver, pendant une couple de semaines seulement, sur la piste temporaire de la rivière Ottawa.

Il y eut des courses locales en bicycle, sur le terrain de MM. Gilmour et Hughson, avant la reconstruotion des scieries qui avaient été détruites lors de la conflagration de 1900.

Parmi les amateurs de chiens de race, on cite MM. H. Char-

lebois, O. Hurtubise, W. McEwen, jr., Octave Pelletier et MM. Walters et McLean.

Les batailles de coqs ont été introduites à Hull vers 1880; et malgré la surveillance exercée par les autorités, ce genre de sport trouve encore un grand nombre d'admirateurs.

Louis Beauchamp jouit d'une renommée quasi universelle comme nageur.

LIEUX D'AMUSEMENT. — Le premier théâtre, ou plutôt, le premier lieu d'amusement fut établi en 1866. C'était le "Jardin Larivière", ou le public pouvait visiter des bêtes sauvages tenues en captivité, des veaux à cinq pattes, etc. Ce parc qui était situé près du pont du cimetière, a été abandonné vers 1896.

Le "Jardin Day", ouvert de 1870 à 1880, près le pont Interprovincial—site des chantiers maritimes de M. Murphy—, était un endroit plus chic, ou les jeunes gens allaient en pique-nique, ou pour des soirées dansantes.

Vint ensuite le "Jardin LeDuc", de 1880 à 1885, sur le site du Palais de Justice, ou l'on donnait des représentations théâtrales de vaudeville.

Le Parc Perras ,sur la rue du Pont, fut ouvert de 1895 à 1896. C'était un endroit très recherché par les familles qui désiraient voir du bon vaudeville.

La salle Frontenac a été ouverte en 1904, par M. Maxime Lavigne. Cette salle est presqu'exclusivement réservée pour les réunions athlétiques.

La salle théâtrale Notre-Dame, rue Alma, appartient aux RR. PP. Oblats. C'est la meilleure salle de la ville; et elle est souvent ouverte pour des représentations données par des cercles locaux d'acteurs amateurs.

Le Parc Royal est un vaste édifice moderne, érigé en 1905, sur l'avenue Laurier. En été, on y joue le vaudeville; et en hiver, le parc est transformé en une grande patinoire.

LA CONFLAGRATION DE 1888.

Voici une relation basée sur les journaux du 10 mai, 1888, de cette lamentable catastrophe qui a si cruellement éprouvé la

population de Hull, et qui aurait abattu des âmes moins courageuses et moins dévouées que celles de nos vaillants concitoyens de Hull.

Vers une heure du matin, le feu se déclarait dans la cour ou les hangars de M. l'échevin Landry, coin des rues Centrale et Anna. M. Landry possédait une boulangerie à vapeur, mais il est positif à dire que tous les feux étaient éteints depuis trois heures de l'après-midi dans ses fours et engins, et tout porte à croire que l'incendie a été allumé par un malfaiteur. Les hommes de police, MM. Daoust et Rajotte, déclarent être passés près de chez M. Landry vers minuit et demie, et n'avoir vu aucun commencement d'incendie.

En quelques instants, les flammes avaient envahi les hangars et la boulangerie, comme si le bois eût été saturé d'huile, et M. Landry, éveillé brusquement. n'eût que le temps de se sauver avec sa famille. M. Landry éprouve une perte sèche de $2,000, sans assurances.

De chez M. Landry, l'incendie ne tarda pas à atteindre les maisons voisines. Pendant ce temps, l'on faisait sonner le tocsin à l'église et appeler les pompiers et charroyeurs d'eau, mais le feu, activé par un vent impétueux qui soufflait du nord, faisait son oeuvre avec acharnement. Malgré les efforts héroïques des pompiers et l'aide qui ne tarda pas à venir de la pompe Union, des Chaudières, l'insuffisance d'eau dans les puits de M. Villeneuve et de l'école des Frères, paralysa les sauveteurs. On réussit seulement à préserver longtemps la rue Kent. Les flammes se propagèrent alors avec rapidité vers les rues Du Lac et Wright, jusqu'à la rue Duc. puis à la rue Kent. Prévoyant une conflagration générale, quelqu'un traversa en chaloupe à Ottawa, pour demander de l'assistance de la part des pompiers d'Ottawa. En l'absence du maire, MM. les échevins Heney et O'Keefe envoyèrent la pompe à vapeur "Conqueror" sous la direction de M. Paul Favreau.

Pendant ce temps, la compagnie de pompiers des marchands de bois des Chaudières d'Ottawa, s'était portée à l'extrémité sud de l'incendie, contre le vent. La pompe "Conqueror" arriva quelques temps après. Les pompes "Union", des Chaudières et "Conqueror" s'alimentaient à des tonneaux qui étaient remplis d'eau par les pompes hydrauliques des usines Eddy.

Le feu avait alors balayé toute la rue Du Lac, détruisant les

maisons de M. le docteur Aubry, MM. May, Cimon et Goyette, et ainsi que le bureau de Poste. La pompe à bras de la cité de Hull combattit longtemps l'incendie sur la rue Principale, entre la ruelle Charles et la rue Albert. Un moment, on crut qu'elle s'en était rendue maîtresse, et l'on espérait que les maisons de M. le docteur Duhamel et autres, échapperaient à la conflagration, mais une explosion de trois barils de pétrole s'étant produite chez M. Caron, en arrière de la rue Principale, le feu enveloppa rapidement les maisons de MM. Duhamel, Beaudin, Bordeleau et Rochon, ne s'arrêtant que devant les maisons de M. Gauvreau, que l'on avait réussi à démolir.

Les maisons de MM. Beaudin, M.D., et Vaillancourt, ferblantier, sur le côté sud de la rue Principale devinrent aussi la proie des flammes qui s'arrêtèrent à la maison de M. le docteur Gaucher.

Les pompes à vapeur "Union" et "Conqueror" travaillaient ferme, pendant ce temps, sur la rue Principale, près de la rue Langevin, pour sauver cette partie de la ville. Le feu dévora cependant les maisons de MM. Calixte Rouleau, Nérée Tétreau, M. P., F. Filteau, photographe, et Aubry, M. D,. s'arrêtant à la salle de l'Union Saint-Joseph.

C'est le moment de rappeler les efforts surhumains accomplis par M. Paul Favreau, John Albert, capitaine des pompiers des Chaudières, et J. Booth et W. H. Baldwin. Grâce à leurs efforts, une partie du bloc Poulin et la salle de l'Union Saint-Joseph ont été sauvés. A six heures du matin, le feu était sous contrôle, après avoir dévoré en cinq heures de temps, toutes les maisons de la rue Centrale depuis la rue Du Lac jusqu'à la rue Duc, quelques maisons sur la rue Philémon, entre les rues Anna et Duc, toute la rue Wright, jusqu'à la rue Duc, et, suivant le pied du rocher qui, en cet endroit, a vingt pieds de hauteur, quelques maisons sur la rue Wellington, toute la rue Du Lac, depuis la rue Principale jusqu'à la rue Albert, et la rue Principale, depuis les maisons de M. le docteur Aubry jusqu'à celle de M. le docteur Gaucher, le bureau de Poste, etc., soit 110 maisons dont nous publions une liste ci-après.

LISTE DES PERTES — PROPRIETAIRES

Rue Centrale. — Joseph Therrien, $300; Olivier Therrier, $325; Joseph Martel, $375; Olivier Beauchamp, $500; Alfred Rochon, $425; J. B. Montreuil, $400; Jos. Lemieux, $500; Jos.

Prud'homme, $400; Dme Amédée Carrière, $600; Chas. Desmarais, $450; Pierre Gravel, $350; H. Bazinet, $350; Félix Cadieux, $350; Alf. Moquin, $350; J. Bte. Lebuis, $350, J. Bte. Dupont. $400; Pierre Legault, $775; Pierre Sauriol, $425; Joseph Leduc $375; Luc Lafrance, $275; Olivier Gratton, $575; Ed. Landry, $1,275; Dme Théo. Lévecque, $375; Alph. Bélanger, $425; Naz. Courval, $625; Anthime Carrière, $1,500.

Rue Philémon. — Ferdinand Groulx, $400; Philéas Lagacé, $325; Hubert Blais, $350; Thos. Carrière, $350; Joseph Michon, jr., $375; Mag. Boileau, $375.

Rue Wright. — Ls. Courval, $500; Joseph Courval, $250; Joseph Montpetit, $200; J. Bte. Arbique, $975; P. N. Bellehumeur, $275; Dme veuve Rochon, $450; J. B. Paré, $400; Dme Ls. Desmarais, $850; Dme Vve Timmens, $350; Oly Desjardins, $425; H. Blais, $375; D. Montpetit, $175.

Rue Wellington. — A. Raymond, $750; P. Saint-Martin, $250; Jos. Vanasse, $875.

Due du Lac. — A. Plante, $325; J. Gélineau, $250; Phil. Gélineau, $250; Chs. B. Piché, $475; Jeannotte L. Scott, $800; Chs. Ménard, $350; Frs. Brazeau, $200; E. Marquis, $425; J. B. Bertrand, $250; Frs. Jolet, $850; N. Tétreau, $475; C. E. Graham, $500; J. Laflèche, $600; J. B. Arbique, $200; Jos. Séguin, $1,000; Israël Perrier, $200; Chs. B. Wright, $200; Thos. Lynott, $250; Mag. Carrière, $600; Olivier Caron, $472; J. B. Villemaire, $1.000.

Rue Charles Lane. — Daniel May, $550; B. Thibaudeau, $500; Alp. Pichette, $475.

Rue Kent. — Dme Jules Doucet, $150; Ant. Bélanger, $225; James Maloney, $450; Dme Narcisse Fournel, $150; Modeste Martel, $275.

Rue Principale. — S. Aubry, $2,000; F. X. Filteau, $300; N. Tétreau, $200; Dr J. Beaudin, $2,000; J. Vaillancourt, $400; Jacques Goyette, $2,000; Dr J. B. Charbonneau, $650; Etienne Deslauriers, $800; André Lebuis, $450; D. C. Simon, $700; D. May, $700; L. V. Dorion, $1,500; Dr E. Aubry, $1,000; Joseph Major, $1,200; L. Duhamel, $850; J. B. Guérette, $600; Alf. Rochon, $1,850; C. Bondealeau, $650; Alfred Lane, $650; Dme Joseph Bergevin, $650; Bureau de Poste, $27,000.

Rue Langevin. — C. Rouleau, $2,000.

Total des pertes en propriétés immobilières seulement $85,975.

Outre ces cent-dix propriétaires, un grand nombre de locataires ont aussi été éprouvés par l'incendie. Voici leurs noms:

Rue Wellington. — Louis Girard et Mme veuve Courval.

Rue du Lac. — Joseph Lecompte, Norbert Plante, Jos. Langlois, Xavier Girouard, Denis Bouchard, Ls. Perron, Benoni Chrétien, Samuel Slattery, Daniel Doran, Etienne Ouellette, Jules Provost, Alfred Pelletier, François-Xavier Moquin, X. Cadieux, Philéas Leroux, Israel Therrien, Mme veuve Séguin, Frs. Courval, Alfred Bérubé.

Rue Wright. — Polyte Legrand, Dame Sainte-Marie, John Pitt, Jos. Simard, Nérée Tremblay, Xavier Dorion, Mme Théo. Rioux, Jos. Bouliane, Chs. Gagné, Ls. Gaumond, Alf. Montpetit, Thos. Lizotte, Mme P. Plouffe, Hilaire Chartrand, Frs. Lebel, Jos. Montpetit, Julien Perrault, Amable Dupuis, Mde veuve Villeneuve.

Rue Charles. — Mme veuve V. Lalonde, Pierre Blanchette, Nap. Tessier, Grandchamp, Joseph, Baptiste Bérubé.

Rue Centrale. — Jos. Désormeaux, Alfred Vincent, Alex. Bastien, Paul Galarneau, Jos. Pépin, Georges Champagne, Gédéon Sayer, Richard Ross, Arthur Doré, Dme Xavier Richer, Israël Saint-Pierre, Edouard Lavoie, Félix Charon, Frs. Charron, Noël Levasseur, Félix Durocher, Léandre Dupont, Dolphis Grondin, Jos. Vaillancourt, Chs. Brown, Pierre Séguin, Félix Filion, Alp. Bélanger, Jos. Montreuil, Geo. Auger, Alf. Jolicoeur, Moïse Gagnon, Frs. Veuilleux.

Le total des pertes, en propriétés et en effets mobiliers, est porté à $250,000.

Parmi ceux qui ont souffert les plus grandes pertes, en raison de leur mobilier, marchandises et effets qu'ils n'ont pu sauver sont M. l'échevin Landry, M. J. B. Villemaire, boucher; M. Dorion, bijoutier; M. Nérée Tétreau, N.P., Calixte Rouleau, Dr Beaudin, L. Vaillancourt et M. Kerr, maître poste. Ce dernier a dévoué tout son temps à mettre dans les voûtes de sûreté, tout ce qui appartenait au bureau de poste, néligeant de sauver son propre mobilier et ses effets.

A l'appel du tocsin de la Basilique, un grand nombre de citoyens d'Ottawa se rendirent sur le théâtre de la conflagration pour prêter secours. Sa Grandeur Monseigneur Duhamel donna une preuve de ses sympathies pour les citoyens de Hull, en s'y rendant un des premiers et en aidant de son travail et de ses

conseils pour combattre l'incendie. Le révérend M. Bouillon l'accompagnait.

Vers 7½ hrs. du matin, Sa Grandeur Monseigneur Duhamel traversait à Ottawa et faisait demander dans toutes les églises, des secours pour les incendiés.

Son Honneur le maire Rochon, MM. les échevins Richer, Graham et Leduc, et MM. W. O. McKay et Heney, faisaient, de leur côté, une tournée chez les boulangers et bouchers de Hull et d'Ottawa et revenaient avec des provisions au poste de police, pour les incendiés.

Dans l'après-midi, arrivait une députation de la Pointe Gatineau, composée de M. S. P. Sylvain, maire de la municipalité, M. Tréau de Coeli, J. Moreau et E. Lafortune. Cette députation a remis au Rév. Père Cauvin, la somme de $35, recueillie après la messe à la Pointe Gatineau, pour venir en aide aux incendiés de Hull.

Au lendemain de la conflagration, avait lieu, dans la salle de l'oeuvre de la Jeunesse, à Hull, une assemblée des citoyens pour organiser des secours aux incendiés.

Le comité d'organisation était composé de Sa Grandeur Monseigneur Duhamel, Révérends PP. Cauvin et Granfils. Alonzo Wright, M.P., Dr Duhamel, M.P.; maire Rochon, MM. les échevins Graham, Eddy, Richer, Sainte-Marie, Fortin, Leduc, MM. T. Sauvageau, Jos. Marion, B. Carrière, E. H. Bronson, J. Booth, T. Saint-Jean, F. Moffet, T. Clairoux, P. D. Chéné, F. S. Lord.

Le comité de distribution comprenait MM. T. Sauvageau, D. Richer, J. Marion et B. Carrière, de Hull, H. Chabot, d'Ottawa.

Une députation composée de M. le Grand Vicaire Routhier et MM. Chs. Desjardins, O. Durocher, M. Starrs, Henry, Chabot et Lyons, se rendit auprès du maire pour demander la convocation d'une assemblée publique des citoyens d'Ottawa, afin d'oganiser des secours pour les incendiés.

Le Rév. P. Cauvin, secondé par M. l'échevin Fortin, proposa des remerciements à M. P. H. Chabot, de la ville d'Ottawa, ainsi qu'à M. E. F. Bronson pour le don de $500 qu'il vient de faire à la ville de Hull, à Sir Hector Langevin, à M. Emmanuel Tassé, et autres souscriptions généreux.

M. Cormier, préfet du comté et maire d'Aylmer, dit qu'Aylmer offre à Hull ses sympathies et ses souscriptions.

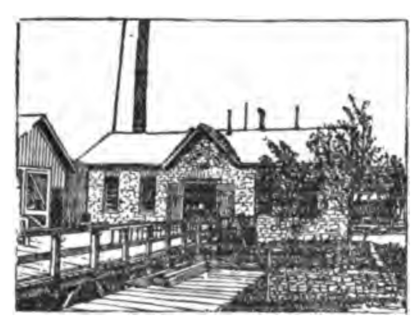
M. le maire Rochon proposa, secondé par M. F. Moffet, que

des remerciements soient votés à la ville d'Ottawa pour avoir prêté la pompe "Conqueror," et aux marchands de bois des Chaudières, pour l'usage de la pompe "Union".

M. le maire Rochon proposa, secondé par M. Graham, que des remerciements sincères soient votés à Sa Grandeur Monseigneur Duhamel, pour le zèle et le travail qu'il a déployés en cette circonstance, et pour son aide généreuse. Adopté unanimement.

HULL EN 1898.

Deux ans avant le dernier grand feu, soit en 1898; la population était de 13,000 âmes environ, avec à peine un dixième de protestants. La valeur des propriétés côtisées pour les fins municipales était de $1,904,796, et le taux des taxes civiques d'un centin par piastre.



Pavillon du vieil aqueduc

A cette époque, "La Patrie", de Montréal, consacrait deux pages illustrées à notre ville. Entr'autres choses, le confrère disait:

"La ville de Hull favorise de toutes ses forces l'établissement des manufactures dans son sein. Outre la colossale fabrique de la Compagnie E. B. Eddy, il y a plusieurs autres fabriques et moulins dans Hull, à savoir: des fabriques de haches, de ciment, une tannerie, une scierie, etc.

"La matière première, tant en fer qu'en bois, est abondante,

et la main d'oeuvre est à bon marché. Un pouvoir hydraulique illimité peut-être obtenu pour un prix modique........

"L'église paroissiale dont l'intérieur est magnifique, mesure 185 pieds de l'entrée principale à l'arrière de l'autel. Elle a 75 pieds de largeur et 65 pieds de hauteur. Les bancs peuvent contenir 1,200 personnes dans la nef, et 800 dans les galeries. Les châssis sont en style byzantin. L'édifice est chauffé par la vapeur et éclairé par l'électricité. Le coût de cette église est de $120,000.

"Parmi les hommes d'affaires et les compagnies commerciales, on peut mentionner M. F. X. Martin, marchand général de marchandises sèches, avec un fonds de commerce évalué à $50,000, M. William Charron, artiste-photographe; MM. Buel, Orr, Hurdman & Co, propriétaire de scieries ayant une capacité de 200,000 pieds de bois par jour. Cette compagnie emploie 300 hommes dans ses scieries, et de 1,000 à 1,200 dans ses chantiers. La "Hull Ciment & Lime Works", établie en 1837, propriété de MM. C. B. Wright & Sons. Le meilleur hôtel de la ville est sans contredit l'"Imperial", propriété de M. Jacques Goyette. La plus grande épicerie est celle de M. Basile Carrière, située près de l'Hôtel-de-Ville."

LA CONFLAGRATION DE 1900

De toutes les catastrophes qui ont visité Hull, celle de l'année 1900 a été la plus terrible de toutes, attendu qu'elle a jeté sur le pavé des milliers de familles, et semé la ruine et la consternation sur son passage.

C'était le 26 avril de la dernière année du dix-neuvième siècle. Le printemps hatif avait fait disparaître la neige, et déjà, les arbres commençaient à reverdir. Vers dix heures de l'avant-midi, le sifflet d'alarme annonça qu'un incendie venait de se déclarer dans le quartier No. 2. Le feu avait originé dans le toit d'une maisonnette, sur la côte dominant le lac Minow. Une cheminée défectueuse avait été la cause du feu. Les pompiers, sous les ordres du chef George Benoit, furent en quelques instants, rendus sur les lieux; mais les flammes, poussées par un vent violent, s'étaient déjà communiquées à une maison et à une grange voisine. Les pompiers se mirent résolument à l'oeuvre, mais la

tâche était au-dessus de leurs forces. Douze heures plus tard, la moitié de Hull, et un cinquième d'Ottawa étaient en cendres. En ce court espace de temps, des propriétés représentant une valeur de plusieurs millions de dollars avaient été détruites, sept personnes avaient perdu la vie, et quinze mille autres étaient sans pain, sans vêtements et sans abri.

Telle est, en deux mots, l'histoire de cette terrible calamité qui a éveillé la sympathie de tout le monde civilisé, et a évoqué un esprit de générosité qui démontre comment l'on devrait s'ai-



Pe poste central de la police et des pompiers avant la conflagration de 1900

mer, et s'entr'aider les uns les autres, en dépit des barrières nationales, politiques ou autres.

Reprenant le récit des événements de malheur qui marquèrent cette journée néfaste du 26 avril, 1900, nous devons dire que le chef Benoit et ses hommes firent l'impossible, au début, pour contrôler l'incendie; mais le vent, la nature des constructions, etc., tout se prêtait à faire de cette conflagration ce qu'elle

a été. Le feu s'était déclaré vers 10 heures, et à midi, l'élément destructeur avait consumé les maisons sur les rues Chaudières, Wright, Church, du Pont, Principale, Wellington et Duke. Le bureau de poste, l'hôtel Impérial, l'église anglicane et une quinzaine de magasins étaient disparus. Vers une heure de l'après-midi, il était évident qu'une bonne partie de la ville allait être détruite, et quoique un peu tard, on appela au secours les compagnies volontaires des usines Eddy et des Chaudières. Quelques minutes plus tard, les pompes à vapeur "Eddy" et "Conqueror" étaient mises en action pour sauver ce qui restait de notre ville. Malheureusement, le brasier était si grand, le vent si violent, que l'eau n'avait aucun effet sur l'incendie. Poussées par le vent,



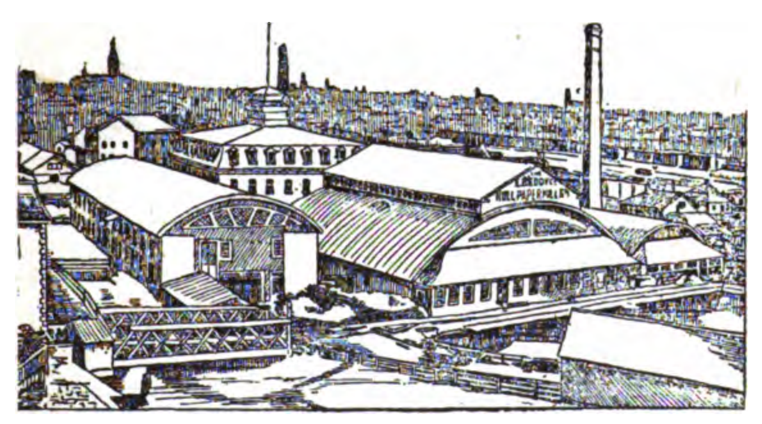
Ancien château de feu E. B. Eddy

les gerbes de flammes tombaient sur les édifices qui, aussitôt touchés, étaient transformés en un brasier. Le feu se communiqua bientôt aux usines Eddy et aux piles de bois de la "Hull Lumber Company."

Le spectacle qu'offrait Hull, à ce moment, est indescriptible; mais ceux qui y ont assisté, l'ont à jamais gravé dans leur mémoire. Jusqu'à midi, tous les hommes avaient prêté main forte aux pompiers; mais, voyant l'impossibilité de sauver la ville, ces malheureux pères de familles dûrent se sauver eux-mêmes avec leurs familles et les effets qu'ils purent emporter. Devant l'incendie qui s'avançait rapide et terrible, les hommes et les femmes traînant leurs enfants, fuyaient sans savoir où se diriger pour se mettre à l'abri du danger. Le soir, des centaines de personnes étaient campées sur les bords des lacs Minow et Flora, pour y passer la nuit.

A une heure de l'après-midi, les gerbes d'étincelles, transportées par le vent, traversaient la rivière et jetaient l'incendie

dans les piles de bois et les écuries de la compagnie J. R. Booth, le tout situé dans le quartier Victoria, à Ottawa. Presque tout ce quartier fut détruit, et les pertes matérielles étaient plus considérables que celles de Hull, les édifices étant plus dispendieux. Vers quatre heures de l'après-m'di, une pompe à vapeur et une compagnie de pompiers arrivaient de Montréal, sur un convoi spécial. En même temps, la milice volontaire était appelée sous les armes pour aider les pompiers à combattre le feu. Vers huit heures du soir, le vent cessa et le feu ne trouvant plus rien



Les usines de la Cie E. B. Eddy avant la conflagration de 1900

pour s'alimenter, diminua graduellement; mais ce ne fut que plusieurs jours après, que les décombres cessèrent de fumer.

A part les édifices plus haut nommés, qui furent détruits durant cette journée de malheur, on comptait aussi, le couvent de la rue Church, qui était dirigé par les Soeurs Grises de la Croix, le collège Notre-Dame, en charge des Frères des Ecoles Chrétiennes et la salle de l'Oeuvre de la Jeunesse, qui était la seule salle de spectacles à cette époque. Elle appartenait aux Pères Oblats.

Les milliers de familles éprouvées par la conflagration étaient dans une situation bien pénible, au lendemain du 26 avril; mais autant la destruction avait été prompte, aussi rapide-

ment arrivèrent des secours aux victimes. L'église Notre-Dame et l'établissement Matthews, les deux seuls édifices importants de la ville que le feu avait épargné, ouvrirent leurs portes pour abriter temporairement les victimes. Le lendemain, le département de 'a Milice fit distribuer des tentes en toile, et de mille autres sources, arrivèrent des secours en lingerie, victuailles et argent. Un comité de secours fut formé par les principaux citoyens de Hull et d'Ottawa, et un appel en faveur des sinistrés fut lancé au quatre coins du monde. La réponse ne se fit pas attendre, et en moins d'un mois, un quart de million de piastres était distribué parmi les incendiés. Le montant total distribué à ces derniers par le comité de secours, durant l'été de 1900, fut de $956,962.77. Hull eut environ le tiers de ce montant.

Dans l'été qui suivit la conflagration, il y eut, à Hull, 317 résidences privées reconstruites; 94 boutiques de tous genres, une grande partie des fabriques de la compagnie Eddy, un moulin à carder, 2 moulins à planer, une église anglicane, le palais de justice, le bureau de poste, les édifices des banques d'Ottawa et Provinciale, le bureau d'enregistrement, le collège Notre-Dame, une école anglaise, deux couvents et cinq hôtels.

POPULATION ET VALEUR FONCIERE

Dans les archives du Conseil-de-Ville, il est impossible de remonter plus loin que 1884 pour avoir les chiffres de la population et de la valeur des propriétés immobilières. Ainsi, afin de ne pas surcharger cet ouvrage de longs tableaux, je me contenterai de donner les chiffres pour l'année 1884-85, pour 1899-1900, puis pour 1900-01, afin de faire voir combien la conflagration de 1900 avait été ruineuse pour les citoyens de Hull. En dernière colonne du tableau, le lecteur trouvera les chiffres recueillis l'été dernier par MM. Hector Laflamme et M. Grenier, qui remplissent la position d'évaluateurs et de censeurs municipaux.

CHIFFRES DE LA POPULATION

Quartiers	1884-05	1899-0	1900-01	1907-08
No. 1.—	351	1,068	1,323	1,265
No. 2.—	1,138	2,122	1,572	1,803
No. 3.—	3,364	2,684	1,362	2,186
No. 3a.—		2,782	3,324	3,472
No. 4.—	2,434	2,432	1,485	2,622
No. 5.—	709	2,363	2,821	3,172
	7,996	13,451	11,887	14,520

VALEUR DE LA PROPRIETE FONCIERE OU IMMOBILIERE

Quartiers	1884-05	1899-0	1900-01	1907-08
No. 1—	355,775	256,245.50	271,636	384,958
No. 2—	335,590	571,542.35	290,948	870,452
No. 3—	377,465	469,789	314,880	630,215
No. 3a—		195,522	205,958	316,045
No. 4—	292,925	464,769	367,383	756,382
No. 5—	189,525	399,295.50	278,335	429,791
Ajouté après recompte—67,610.				
Totaux	1,551,280	2,424,773	1,729,135	3,387,843
Propriété exmepte de taxes.				
Totaux	127,750	Pas d'évaluation	500,000	961,320

ELECTIONS PARLEMENTAIRES DEPUIS LA CONFEDERATION

D'aucuns trouveront intéressant, surtout les amateurs politique, le tableau suivant donnant la liste officielle des candidats aux honneurs parlementaires, pour les Communes et pour la Législature de Québec, depuis la Confédération jusqu'à ce jour.

Voyons d'abord pour l'Assemblée Législative de Québec:

Elections de 1867.—L. R. Church, 1,881 voix; McGreevey, 1,215 voix. Majorité pour R. Church, 666 voix.

Elections générales de 1871.—E. B. Eddy, 2,015 voix; C. Leduc, 1,238 voix. Majorité pour E. B. Eddy, 777 voix.

Elections générales de 1875.—L. Duhamel, 1,450 voix; E. B. Eddy, 863 voix. Majorité pour L. Duhamel, 587 voix.

Elections générales de 1878.—L. Duhamel, 1,965 voix; T. P. Foran, 1,713 voix. Majorité pour L. Duhamel, 252 voix.

Elections générales de 1881.—L. Duhamel, 1,888 voix; C. Devlin, 1,265 voix. Majorité pour L. Duhamel, 623 voix.

Elections générales de 1886.—N. E. Cormier, 2,340 voix; A. Rochon, 1,983 voix. Majorité pour N. E. Cormier, 357 voix.

Elections générales de 1890.—A. Rochon, 2,853 voix; N. E. Cormier, 1,892 voix. Majorité pour A. Rochon, 961 voix.

Elections générales de 1892.—N. Tétreau, 3,326 voix; A. Rochon, 2,861 voix. Majorité pour Tétreau, 465 voix.

Elections générales de 1897.—C. B. Major, 3,616 voix; J. A. Ouimet, 2,920 voix. Majorité pour M. Major, 626 voix.

Elections générales de 1900.—C. B. Major, élu par acclamation.

Elections générales de 1904.—V. O. Falardeau, 2,730; F. A. Gendron, 4,230 voix. Majorité pour Gendron, 1,500 voix.

Election partielle du 14 juillet 1887.—A. Rochon, 3,313 voix; E. Cormier, 2,077 voix. Majorité pour A. Rochon, 1,236 voix.

CHAMBRE DES COMMUNES

Elections générales de 1867.—A. Wright, élu par acclamation.

Elections générales de 1872.—A. Wright, élu par acclamation.

Elections générales de 1874.—A. Wright, 1,783 voix; T. S. McKay, 716 voix. Majorité pour A. Wright, 1067 voix.

Elections générales de 1878.—A. Wright, 3,025; J. A. Cameron, 1,385. Majorité pour A. Wright, 164 voix.

Elections générales de 1882.—A. Wright, élu par acclamation.

Elections générales de 1887.—A. Wright, 2,630 voix; A. S. E. Papineau, 1,784 voix. Majorité pour A. Wright, 846 voix.

Elections générales de 1891.—C. R. Devlin, 2,993 voix; J. M. McDougall, 2,579 voix. Majorité pour C. R. Devlin, 414 voix.

Elections générales de 1896.—C. R. Devlin, 2,975 voix; J. M. McDougall, 2,593. Majorité pour Devlin, 382 voix.

Elections générales de 1900.—L. N. Champagne, 2,953 voix; J. M. McDougall, 2,074 voix. Majorité pour Champagne 879 voix.

Elections générales de 1904.—Sir Wilfrid Laurier, 3,250 voix; F. A. Labelle, 2,044 voix. Majorité pour Sir Wilfrid Laurier, 1,206 voix.

Election partielle en 1905.—E. B. Devlin, 1,857 voix; J. M. McDougall, 1,685 voix; Ls. Cousineau, 656 voix. Majorité pour E. B. Devlin, 172 voix.

DEPUTES, JUGES ET MAGISTRATS

M. E. B. DEVLIN, AVOCAT, DEPUTE A LA CHAMBRE DES COMMUNES

L'un des plus distingués et sympathiques citoyens de Hull, aujourd'hui, est sans contredit M. E. B. Devlin, député du comté de Wright à la Chambre des Communes, et frère de M. Chs. Devlin, ministre de la Colonisation des Mines et des Pêcheries de la province de Québec.

Monsieur Devlin est né, le 21 décembre 1872, à Aylmer. Il est le fils de Charles Devlin et de Helen Roney.

Il reçut son éducation au Collège Sainte-Marie, à Montréal, et au collège du Mont Sainte-Marie, Derbyshire, Angleterre, où il fit de brillantes études.

Il fut honoré des titres B. A. à l'Université Laval, de Montréal, de M. A., au collège Casinius, de Buffalo, de B.C.L., à l'Université McGill, de Montréal, en 1895. Il fut admis au barreau de la province de Québec au mois de juillet de la même année.

M. Devlin avait étudié le droit sous la direction de M. feu Joseph Duhamel, Conseiller du Roi, à Montréal. Il exerça d'abord sa profession sous la raison légale de Devlin et Brisset, à Montréal, jusqu'en 1901, alors qu'il vint à Hull, où il a formé la raison légale bien connue, avec M. C. J. Brooke, Conseiller du Roi et M. Hector Chauvin.

M. Devlin a été fait Conseiller du Roi, le 6 juillet 1906, par la Législature de Québec. Il a été élu député du comté de Wright à l'élection partielle du 13 février 1905, en remplacement de Sir

Wilfrid Laurier qui avait été élu dans ce comté et dans celui de Québec.

M. Devlin a occupé des charges dans plusieurs associations politiques, nationales, et littéraires. Il a été entr'autres, premier vice-président de l'Association de Réforme de Montréal.

Le 4 juin 1907, il a épousé Melle Cécile Masson, fille de feu l'honorable L. R. Masson, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

M. F. A. GENDRON, M. P. P.

M. Ferdinand Ambroise Gendron est né à Beauport, le 10 février 1856, du mariage de Sieur Ambroise Gendron, mesureur de bois, et de Dame Esther Chamberland. Il apprit à lire sur les bancs de l'école paroissiale, puis il fit un cours d'études commerciales.

M. Gendron vint s'établir à Hull en 1876, et il entra au service de feu M. E. B. Eddy comme inspecteur de bois, et un peu plus tard, il fut promu à la position de surveillant général des immenses chantiers de bois de M. Eddy.

En 1890, M. Gendron débuta dans le commerce de bois pour son propre compte, en compagnie de M. Adrien Chevrier. Les opérations commerciales de MM. Chevrier et Gendron eurent lieu dans l'Etat de New-York.

Aujourd'hui, M. Gendron s'occupe seul, avec plus d'activité que jamais, de la vente et de l'achat de limites à bois. Il possède de vastes concessions forestières. Il est également intéressé dans de nombreuses entreprises minières.

M. Gendron épousa, en 1881, Melle Corinne Lapierre, d'Ottawa. Sont nés de cette union, trois enfants dont deux fils. L'aîné, Lionel A. Gendron, a succédé son père à la position d'agent des Terres de la Couronne pour le district d'Ottawa, Labelle et Pontiac.

M. Gendron est passé par le Conseil-de-Ville, d'abord comme échevin, puis comme maire de la cité. Il fut élu député des comtés conjoints d'Ottawa et Labelle, à l'Assemblée Législative de Québec, en 1904, alors qu'il battit M. V. O. Falardeau par une majorité écrasante de 1,500 voix, soit la plus forte majorité libérale enregistrée dans cette division électorale depuis la Confédération.

Madame Gendron est une des dames patronesses des oeuvres religieuses et charitables de Hull. Elle occupe la vice-présidence du bureau de direction de l'hôpital de la rue Water.

L'HONORABLE ALFERD ROCHON, JUGE

Fils de M. Elie Rochon, cultivateur, de Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne. Né à Sainte-Thérèse, le 30 janvier, 1849. Marié le 9 avril, 1872, à Mlle Corinne, fille de M. G. G. Gaucher, autrefois représentant du comté de Jacques-Cartier, aux Communes. Admis au Barreau, le 13 juillet, 1869. Vint s'établir à Hull en 1876. Fut élu maire de la cité de Hull pendant quatre ans de 1887 à 1892.

M. Rochon se présenta dans le comté d'Ottawa, comme candidat libéral, aux élections générales de 1886, pour l'Assemblée Législative, et il fut battu par feu M. Cormier, dont la majorité avait été de 357 voix. Ce dernier ayant été déqualifié, M. Rochon fut élu dans l'élection partielle tenue le 14 juillet, 1887, par une majorité de 1,236 voix sur M. Cormier. Il battit encore le même adversaire, aux élections générales de 1890, par une majorité de 961 voix. En 1892, lors du coup d'état Angers, M. Rochon fut défait par 465 voix, par M. le notaire Tétreau.

M. Rochon fut nommé Conseil de la Reine, en 1893, puis, juge de la Cour Supérieure de Québec, pour le district judiciaire d'Ottawa, en juin, 1901.

L'HONORABLE L. N. CHAMPAGNE, JUGE

M. le juge Louis-Napoléon Champagne, est le fils de feu l'honorable Charles L. Champagne, juge de la Cour de Circuit de Montréal, et d'Aglaé Ethier. Il est né le 21 novembre 1860. Il a fait ses études au collège de Saint-Hyacinthe et à l'Université Laval. En 1885, il a épousé mademoiselle Altée Chevrier, de Hull. Il fut admis au barreau en 1882 et fut nommé Conseiller de la Reine en 1889. Il exerça sa profession durant vingt-deux ans. Le juge Champagne a été élu, deux fois, bâtonnier du barreau du district d'Ottawa. Il fut élu maire de Hull en 1893 et en 1896, et député de Wright aux Communes en 1897 et en 1900. Depuis 1904, il est juge puîné de la cour Supérieure de la province de Québec, pour le district de Pontiac.

M. LE MAGISTRAT TALBOT

M. Achille-Henri-Xavier Talbot est né à Montmagny, le 26 août, 1837, du mariage de M. F. A. Talbot, notaire, et de madame

Olympe L'Ecuyer. Il a fait ses études au séminaire de Québec. Il a fait ses études de droit dans le bureau de MM. Andrews et Andrews. Il fut reçu avocat à Québec, le 1er septembre, 1862. En 1865, il épousa mademoiselle Eliza Routhier.

M. Talbot a d'abord exercé sa profession à Québec, où il a aussi fait du journalisme dans le "Canadien" et le "Journal de Québec". En 1874, il fut nommé assistant-inspecteur des postes du district de Québec; mais en 1878, il se remit à l'exercice de sa profession en société avec feu M. Gilbert LaRue.

En 1883, il vint s'établir à Hull, où, il exerça sa profession jusqu'au 27 juin 1900, date où il fut nommé magistrat de district. Il était Conseiller de la Reine depuis le 1er juin 1899 Il a décliné l'honneur de bâtonnier général, en 1900. En 1867, M. Talbot avait fait un index analytique du code civil.

M. LE MAGISTRAT ST-JULIEN

Monsieur Joseph T. Saint-Julien, un des citoyens les plus en vue du district, est né à L'Orignal, Ontario. Il fit ses études au collège de Rigaud et plus tard, à l'Université d'Ottawa. Il étudia le droit, à Montréal. Il exerça sa profession dans cette ville. Quelques années après, il vint à Ottawa et fut admis membre du barreau d'Ontario. En 1833, il vint s'établir à Hull, et fut nommé juge quelque temps après. Ayant reçu sa commission de juge, il alla s'établir à Aylmer qui était alors le chef-lieu du comté d'Ottawa. Son district judiciaire comprenait les comtés de Pontiac, Terrebonne et Ottawa.

En premier mariage, il épousa Marie-Louise Papineau, une parente du célèbre Louis-Joseph Papineau. La seule survivante de ce mariage fut Augustine, qui devint l'épouse de M. le notaire F. A. Labelle, de Hull, frère du R. P. A. A. Labelle, curé de la paroisse Saint-Paul d'Aylmer. Etant devenu veuf, il épousa, en 1884, sa seconde femme, Rosa, fille de M. John Poupore, un des principaux citoyens de la vallée d'Ottawa. Marguerite-Eva est la seule enfant née de ce second mariage.

M. H. A. GOYTTEE, RECORDER

M. H. A. Goyette est né à Saint-Clément de Beauharnois, le 26 septembre, 1857, du mariage de feu Joseph Goyette et de Euphrosine D'Aoust. Il fit ses études chez les Frères des Ecoles Chrétiennes de Beauharnois et au séminaire de Saint-Thérèse de Blainville. Il a étudié le droit sous la direction de Bourgouin et

Lacoste, de Montréal, et à l'Université McGill. Il fut admis au barreau, le 12 juillet, 1880. M. Goyette a exercé sa profession deux ans à Beauharnois. Il demeure à Hull depuis 1882.

De 1898 à 1901, il siégea au conseil municipal, et il fut commissaire des écoles, de 1898 à 1900.

M. Goyette fut substitut du procureur général de la province de Québec, de 1897 à 1900, et de 1904 à 1907. Il est à la tête de la raison légale de Goyette et Parent. En 1902 il avait été fait Conseiller du Roi. M. Goyette a épousé, en 1887, Marie Desneiges Gravelle.

PALAIS DE JUSTICE, AVOCATS ET MEDECINS

Le Palais de Justice et la prison du district judiciare des comtés unis d'Ottawa et de Labelle, date de 1894. La Cour Supérieure, pour le district, fut fondée vers 1866, et jusqu'en 1894, les avocats de Hull étaient obligés d'aller en voiture, à Aylmer, pour transiger leurs affaires légales.

Quelque temps après l'incorporation de la cité de Hull, 1875, le gouvernement de Québec accorda à Hull une Cour de Magistrats de Districts. Le premier titulaire fut feu M. Malcolm McLeod qui fut un bon juge, honnête, mais par trop méticuleux. Après quelques années, il démissionna et fut remplacé par M. le magistrat St-Julien, qui occupe encore cette charge, avec M. le magistrat Talbot, comme conjoint.

Naturellement, les Cours du Banc de la Reine, Supérieure et de Circuit continuèrent au village d'Aylmer jusqu'en 1894. Les juges qui se succédèrent, furent: feu MM. McLeod, Lafontaine, Bourgeois, Wurtele, McDougall et Mailhot, M. le juge Lavergne, de Montréal, et M. le juge Rochon, de Hull. Feu le juge Lafontaine était un ancien avocat qui avait occupé, à Aylmer, la position d'agent des Terres de la Couronne.

De 1874 à 1875, on remarquait dans le barreau du district, les avocats suivants, pratiquant à Aylmer:

Feu J. R. Flemming, successeur du bureau de M. Lafontaine, qui fut plus tard nommé Protonotaire de la Cour Supérieure;

Feu l'honorable M. Church, 1867, plus tard nommé Trésorier de la province de Québec, puis juge de la Cour d'Appel;

Feu W. K.Kenny, membre de la société légale Flemming-Church et Kenny;

Feu M. Malcolm McLeod, plus tard nommé magistrat de District;

Feu Peter Aylen, père d'Henry Aylen, aujourd'hui avocat, à Ottawa. Peter Aylen était reconnu comme un des plus beaux talents dans le barreau;

Feu John Aylen, frère de Peter. Celui-ci était un ancien médecin qui avait abandonné Esculape pour cultiver Thémis. C'était un philosophe remarquable;

Feu M. Lawlor, décédé dans le Nord-Ouest;

M. Asa Gordon, actuellement à Ottawa;

M. Rooney, qui exerça sa profession pendant peu de temps, après quoi, il partit pour l'ouest canadien;

M. T. P. Foran, C.R., actuellement avocat de la cité de Hull, domicilié à Ottawa;

M. B. Devlin, aujourd'hui Père Jésuite;

Feu Chs. Marcil, père de l'honorable Chs. Marcil, sous-président de la Chambre des Communes. Etabli à Hull, en 1874;

Feu C. V. H. Ferland;

M. L. W. P. Coutlée, aujourd'hui rapporteur à la Cour Suprême. Il pratiqua pendant plusieurs années, à Hull, puis il partit pour le Nord-Ouest d'où il revint pour prendre charge de la position qu'il a toujours occupé depuis;

M. Charles L. Champagne, ancien député de la législature de Québec, sous le gouvernement Mercier. Aujourd'hui régistrateur conjoint pour la division Est de Montréal;

L'honorable A. Rochon, 1874, actuellement juge de la Cour Supérieure, à Hull;

Feu Médéric Lanctôt, 1875. Il s'occupa activement d'affaires politiques et municipales. Avec une petite poignée de libéraux, il combattit vaillamment les conservateurs qui, à cette époque, avaient M. Charles LeDuc, comme chef de district. M. Lanctôt fonda le premier journal de langue française dans le district, appelé "La Vallée de l'Outaouais". Vers le même temps, M. C. Leduc fonda "Le Canada Central" pour combattre M. Lanctôt et ses amis. C'est M. Lanctôt qui détient le record pour avoir retenu un témoin—M. J. O. Laferrière—dans la boîte, pendant vingt et un jours. Il s'agissait alors de la contestation de l'élection de M. Narcisse Trudel, par M. Chs. Leduc dont l'avocat était feu M. Flemming.

Feu Hector Berthelot pratiqua le droit, à Hull, de 1870 à 1873, après avoir été professeur de français au "Grammar High School", d'Ottawa. Il fut tour à tour, photographe, politicien, avocat, correspondant du journal "L'Ordre", de Montréal. Il quitta Hull pour Montréal où il fonda le fameux journal humoristique "Le Canard", lequel lui survit.

Feu Ed. Truesdell, 1876. D'origine irlandaise, ne sachant pas un traître mot d'anglais. Il retourna à Joliette d'où il était venu. après quelques années passées à Hull.

M. J. A. Champagne, ancien Recorder de Hull.

En 1890, le gouvernement de Québec ordonna le transfert à Hull, du Palais de Justice et de la prison; mais, grâce à certaines influences politiques, ce transport fut retardé de quelques années.

Le premier shérif fut M. Coutlée, qui eut pour successeurs, MM. Wright et Grondin, et depuis quelques années. M. Chs. Wright occupe seul cette position, avec M. T. W. Symmes, percepteur du Revenu Provincial, comme assistant.

En 1894, il n'y avait à la prison de Hull, que 44 prisonniers, contre 220 en 1906. Voici une liste des procès pour meurtre qui ont eu lieu au Palais de Justice de Hull.

1894.—Mme Emélie Laframboise, née Robillard, acquittée.
1897.—Esther Lafontaine, déclarée folle.
1898.—André Riopel, 5 ans de pénitencier.
1899.—Jacques et Joséphine Boileau, acquittés.
1900.—Frank Wabey, 5 ans de pénitencier.
1900.—Stanislas Lacroix, exécuté le 21 mars, 1902.
1902.—Joseph Deschâtels, déclaré fou.
1902.—Michael Ryan, 6 mois de prison.
1903.—Thos,. Gauthier, acquitté.
1903.—Michael Emery, 6 mois de prison.
1904.—Adélard Auger, 18 mois de prison.
1907.—Hugh McMillan, 7 ans de pénitencier.
1907.—A. Roy, 10 ans de pénitencier.

Dans la cour de l'ancienne prison d'Aylmer, il n'y eut qu'une seule exécution capitale, celle du nommé Ladéroute.

Lors du transfert du Palais de Justice, d'Aylmer à Hull, nous comptions ici, comme avocats, MM. A. X. Talbot, aujourd'hui magistrat de District; L. N. Champagne, juge de la Cour Supérieure, pour le district de Pontiac; H. A. Goyette, C. R.,

Recorder de la cité; J. M. McDougall, C. R.; C. B. Major, M.P., J. A. Champagne, A. McConnell, C. J. Brooke, C.R., N. A. Belcourt, , C.R., et A. Rochon, juge de la cour Supérieure pour le district d'Ottawa.

A Aylmer, il était resté Mtres. Kenny, Gordon, Flemming et Aylen, qui ont tous quitté Aylmer depuis.

Le premier Protonotaire fut feu F. M. A. Driscoll. A la la mort de ce dernier, M. Grondin était sous-protonotaire, et il resta longtemps en charge du greffe, jusqu'à la nomination de MM. Flemming et LeDuc. Ces derniers ont été remplacés, en 1897, par MM. Grondin et Vincent, Protonotaires conjoints.

Le premier geôlier de la prison fut M. A. Moussette, en 1888. M. Moussette porte bien le poids de ses 76 ans. Il est encore très actif, et il nous fait plaisir de le voir dans la même position qu'il a toujours remplie avec habileté. Il est le petit-fils de feu le major François Papineau, qui présida la grande assemblée de Saint-Charles, en 1837. Vers 1867, M. Moussette qui était aux Etats-Unis, fonda deux journaux. Le "Protecteur Canadien", puis, "L'Avenir National". Il s'occupa activement de la quest'on nationale, et en 1867, il présida la convention nationale des Canadiens-Français aux Etats-Unis, à Troy, N. Y. De retour au Canada, en 1879, il s'occupa de constructions de chemins de fer. Il est le fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Aylmer, doit il a été le président pendant plusieurs années.

LES AVOCATS EN 1907. — Voici la liste des avocats pratiquants dans le district d'Ottawa, en 1907:

Aylen Henry, K.C., Ottawa; Barry D. R., K.C., Bryson; Beaudry F. A., Buckingham; Belcourt Hon. N. A., C.R., Ottawa; Brook C. J., K.C., Hull; Champagne Nap., Ottawa; Champigny J. D., Maniwaki; Chauvin Hector, Hull; Cousineau L., Hull; Coutlée L. W., K.C., Ottawa; DeSalaberry Réné, Hull; Desjardins A. R., Hull; Devlin E. B., K.C., Hull; Devlin J. A., Aylmer; Duclos A. W., Ottawa; Foran T. P., K.C., Hull; Fortier H. A., Hull; Gamble W., Ottawa; Gordon A., K.C., Ottawa; Goyette H. A. C.R., Hull; Graham C. R., Hull; Lamontagne Yvon, Buckingham; Langlois J. C., Buckingham; LeDuc L. A., Hull; Lemieux Auguste, Ottawa; MacKay Aug. S., Papineauville; Major C. B., C.R, Hull; McConnell Arthur, Hull; McDougall J. M., K.C., Hull; Miller Roland, Bryson; Parent J. A., Hull; Rainville Bourbeau,

Hull; Ste-Marie J. W., Hull; Talbot Joachim, Hull; Wright Geo. C., Hull.

Conseil du Barreau 1907-1908.—D. R. Barry, C.R., Bâtonnier; C. J. Brooke, C.R., Syndic; W. Gamble, Trésorier; L. A. LeDuc, Secrétaire; H. Aylen, C.R., A. R. Desjardins, J. W. Ste-Marie.

Examinateur—J. W. McDougall, C.R.

LES MEDECINS, DEPUIS 1866. — Voici maintenant la liste des médecins-chirurgiens qui ont habité Hull, depuis le premier, jusqu'aux médecins actuellement établis ici: M. le Dr Graham, 1866; MacNab, 1868; MacNab, 1871; Cooke, 1873; Perras, 1877; MacDonell, 1879; Aubry, Routhier et Church, 1882; Duhamel, 1883; Pâquet et Ouimet, 1890; Neil, 1892; Archambault, 1895; Lyster, 1896; Fontaine, 1897; Isabelle, 1903; Pelletier, 1904; Davis et Mousseau, 1905; Champagne, 1906; Larue, Tassé et Belisle, 1907.

PAROISSE DU TRES SAINT-REDEMPTEUR DE HULL.

La paroisse du Très Saint-Rédempteur de Hull a été érigée canoniquement, en 1903. Elle a été détachée de la paroisse Notre-Dame de Grâce, et comprend une grande partie du quartier 3a. ou plutôt la partie la plus populeuse du canton désigné sous le nom de la Petite Ferme. Ce quartier, éloigné de l'église paroissiale, réclamait depuis longtemps son église, pour le bénéfice des vieillards, des femmes et des enfants qui pouvaient difficilement se rendre à l'église paroissiale. Or, les RR. PP. Oblats eux-mêmes facilitèrent le mouvement des habitants de la Petite Ferme, et en 1903, l'église du Très Saint-Rédempteur fut construite, au coût d'environ $15,000. Elle n'est pas encore terminée. Le presbytère a coûté $4,500. Sa Grandeur Monseigneur Duhamel prêta généreusement une somme de $20,000 à M. l'abbé T. Allard, ancien curé, pour permettre la construction de l'église et du rpesbytère. M. l'abbé Bélanger, curé de Metcalfe, fut le premier vicaire du Très Saint-Rédempteur. Son successeur est M. l'abbé Barette, qui occupe encore cette position.

M. l'abbé J. A. Carrière, assistant procureur à l'archevêché, vient d'être nommé curé de la paroisse, en remplacement de M.

l'abbé Allard, démissionnaire pour cause de santé. Celui-ci ira à Toledo, suivre un traitement devenu nécessaire.

Le nouveau curé a reçu son éducation à l'Université d'Ottawa. Il est prêtre depuis douze ans. Il a déjà été curé à Cantley, à Quinville et à Chelsea. Il était à la Basilique d'Ottawa depuis une couple d'années.

La paroisse du Très Saint-Rédempteur de Hull compte une population de 3,500 âmes. Le nombre de familles est de 675, avec 2,200 communiants. En 1907, il y eut 180 batêmes et 80 décès. La propriété foncière cotisable est évaluée à $316,085; et celle non cotisable, à $18,059. Cette paroisse fait partie de la municipalité de la cité de Hull. C'est la partie de la ville ou l'on rencontre une bonne partie de la population ouvrière. On n'y compte qu'une seule industrie considérable, celle de MM. Wright & Co., fabricants de chaux, ciment, plâtre, béton, etc. Parmi les principaux édifices, on remarque la salle théâtrale, construite par M. l'abbé Allard, l'an dernier; la salle Lavigne, la gare du Pacifique Canadien. L'ancien terrain des clubs de base-ball sont aussi dans les limites de la paroisse.

M. J. O. Cloutier, entreprneur de pompes funèbres, possède un établissement considérable. Depuis 1900, que M. Cloutier habite cette paroisse, il a pris une part active aux entreprises locales de toutes sortre. Il est à la tête d'une société coopérartive des frais funérairres, qui compte déjà plus de 400 membres. Cette société, créée sur des bases solides, est semblable aux sociétés qui font très bien l'affaire de la classe moyenne et pauvre des grands centres canadiens.

M. l'échevin J. Chevalier, du quartier No. 2, est un des citoyens en vue de la paroisse; ainsi que MM. les échevins Rochon et Savard. M. le Dr Champagne habite également la paroisse du Très Saint-Rédempteur. Melle Gagnon est organiste à l'église paroissiale.

Les dames patronesses de la paroisse, sont mesdames Alex. Richard, A. Cousineau, E. Scott, Bond, J. O. Cloutier, Savard, Chevalier, etc.

Nous référons le lecteur au chapitre concernant les écoles, pour connaître l'historique des écoles de la Petite Ferme.

SERVANTES DE JESUS-MARIE

C'est sur les rives de l'Ottawa que je veux vous transporter un instant, cher lecteur, au confluent de la "Rivière du Lièvre", dans la petite paroisse de Masson, née d'hier, et dédiée à Notre-Dame des Neiges. Nous ne remonterons pas plus haut que l'année 1894, car la paroisse et l'oeuvre dont je vous entretiens sont presque de même âge.

Or, il y avait là des âmes que l'Esprit-Saint préparait en silence, à l'insu l'une de l'autre. Leur situation était modeste, elles vivaient de peu, leur gagne-pain était une aiguille.

Un jour M. l'abbé L. Mangin, curé de la paroisse, mit à leur disposition une petite étable de treize pieds sur vingt.

Le 10 décembre, 1894, fête de la Translation de la Maison de Lorette, Soeur Marie-Zita de Jésus prit possession de son petit domaine, avec sa première compagne, soeur Marie-Delphine.

Monseigneur l'archevêque comprit dès le début la nécessité d'un costume religieux. Aussi donna-t-il au directeur la permission d'en choisir un et d'en revêtir les habitantes de l'étable du Petit Jésus.

Cette cérémonie se fit le soir du 23 mai 1895, jour de l'Ascension et veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Soeur Marie-Zita de Jésus et soeur Marie-Delphine reçurent l'habit de professes, soeur Marie-Véronique celui le novice, et soeur Marie-Eustelle, celui de postulante.

Cet habit qui devait désormais les séparer du monde, se compose d'une robe de laine blanche, d'un long scapulaire également de laine blanche, orné sur le devant des lettres J. M. entrelacées, J en rouge, M en bleu; une ceinture bleue, une guimpe blanche avec bandeau, et un long voile noir. Puis une croix en argent sur la poitrine, un anneau en argent à l'annulaire de la main droite et un gros chapelet accroché à la ceinture. Pour l'assistance aux offices, ce costume se complète d'un long manteau bleu de ciel.

Les novices reçoivent un voile blanc au lieu d'un voile noir, et ne portent ni croix ni anneau.

Il fut convenu que les religieuses du nouvel institut porteraient le nom de "Servantes de Jésus-Marie".

Le lendemain de la prise d'habit, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, soeur Marie-Zita de Jésus fut nommée supérireure.

On acheta, le 10 août de cette même année de la fondation, un terrain à chaque angle duquel se trouvait déjà une petite maison de bois. Les soeurs occupèrent bientôt la plus grande, tout contre laquelle on bâtit aussitôt un petit couvent.

Le 14 septembre, soeur Marie de la Croix, du diocèse de Nicolet, fit son entrée. Elle fut la première économe.

Trois ans après la fondation, le nombre de religieuses, tant professes que novices et postulantes atteignait le chiffre de vingt-cinq. Le petit couvent, quoique allongé l'année précédente, était encore insuffisant.

Une généreuse bienfaitrice donna un terrarin de trente acres dans la paroisse d'Aylmer, sur le bord du Lac des Chênes, et au mois de septembre 1898, on y commença la construction d'un couvent. On donna le nom de "Jeanne d'Arc" à ce terrain, d'où la vue est fort belle, où l'air est très pur et où l'on est peu troublé par le bruit du monde.

Il fut reconnu que le site de Jeanne d'Arc n'était pas propice à l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement, et Sa Grandeur exprima l'espoir de voir bientôt la communauté établie dans une situation plus avantageuse.

C'est vers la ville de Hull que se portait depuis quelque temps la pensée des Soeurs. Tout les attirait vers cette population pieuse et généreuse, pétrie par les mains dévouées des révérends Pères Oblats de Marie Immaculée. En maintes occasions on invitait les Soeurs à venir s'établir à Hull, les assurant qu'on ne les laisserait manquer de rien. Mais aucune de ces invitations n'était plus affectueuse et plus pressante que celle du Révérend Père Valiquette, O.M.I., supérieur des Oblats de Hull et curé de la paroisse; ami, bienfaiteur et protecteur de l'oeuvre dès sa naissance.

Le directeur lui ayant écrit pour obtenir son autorisation canonique d'établir la communauté à Hull, en reçut une réponse des plus encourageantes.

Le 9 mai fut commencée la construction du couvent de Hull. On trouva qu'il était avantageux de se servir des matérieux du couvent de Jeanne-d'Arc. On fit donc sans retard une partie du nouveau couvent pour y établir provisoirement le trône d'Exposition pendant qu'on démolirait la vieille maison. Le trône d'Exposition, c'était à lui qu'on songeait tout d'abord; on voulait même au prix de grands sacrifices, ne pas interrompre un seul jour le service d'adoration.

Le 17 juin, l'installation provisoire était terminée. De grand matin la messe fut dite à Jeanne d'Arc et Jésus-Hostie descendait de ce trône, mais pour remonter immédiatement sur celui de Hull; car à 7 heures du matin un char électrique amenait les soeurs dans leur nouvelle résidence où les attendait le Révérend Père Valiquette.

Après la sainte messe le Très Saint Sacrement fut solennellement exposé, puis la communauté reprit son train de vie habituel. Sans qu'on l'eût calculé davance, on s'aperçut alors que ce jour était précisément le quatrième anniversaire de la première exposition dans la petite chapelle de Masson.

Par une délicate attention, les révérendes Soeurs Grises de Hull avaient envoyé des provisions dès la veille de l'arrivée des soeurs. Cet exemple fut bientôt suivi par un bon nombre de familles, grâce aux coeurs généreux des paroissiens de Hull et aux chaudes recommandations de leur charitable curé.

Soeur Marie de Saint-Louis mourut le 6 août, et ses funérailles eurent lieu dans l'église paroissiale de Hull. Le corps fut inhumée dans le cimetière de la paroisse, dans un terrain qui sera désormais le lieu de sépulture des Servantes de Jésus-Marie et où l'on transporta également les corps des quatre soeurs décédées à Aylmer.

Le nouveau couvent des Servantes de Jésus-Marie a 135 pieds de long, par 51 de large et 44 de haut.

Ce qui fait un total de 302,940 pieds cubes d'espace habité.

Cette construction représente une dépense énorme pour les faibles moyens des pauvres Servantes de Jésus-Marie.

Aussi se voient-elles dans l'obligation de tendre la main aux amis dévoués de leur oeuvre. Elles le font avec confiance, dans l'espoir qu'un bon nombre d'entre eux voudront contribuer, selon leurs moyens, à l'entretien de ce nouveau trône à Jésus-Hostie.

M. l'abbé L. Mangin occupe depuis la fondation de la communauté, la position de chapelain.

LES HOMMES MARQUANTS DE HULL

Il est intéressant d'énumérer les personnes marquantes qui ont figuré à Hull, soit dans les lettres, les sciences et les arts,

soit dans les professions libérales, soit dans les oeuvres de charité et dans le domaine social, soit encore dans la sphère du sport, de l'industrie et des affaires. Bien de ces noms sont peut-être oubliés, et il convient, dans un ouvrage comme celui-ci, de les rappeler à titre de renseignement.

Ainsi, des hommes célèbres comme sir Henry Strong, comme Alphonse Lusignan, comme Médéric Lanctôt ont fait un stage plus ou moins prolongé à Hull. Et Berthelot, et Valade, et Perrin... Mais procédons par ordre, afin de ne pas nous perdre au milieu de cette pléiade d'hommes remarquables qui ont séjourné et laissé la trace de leur passage dans la ville de Philémon Wright. Chacun s'est illustré à sa façon et nous allons procéder par classement.

Le délicieux poète et profond penseur qu'était Michel Desjardins semble n'avoir eu que son homonyme le notaire Henry Desjardins dans le domaine de la poésie, mais tous deux ont obtenu une grande distinction dans les Lettres. Celui-là fut professeur de philosophie au "Trinity College", à Baltimore, et le deuxième fut un des fondateurs de l'Ecole Littéraire, de Montréal. Leurs pièces rimées formeraient un recueil intéressant. Il y a peut-être aussi M. Frédéric Masson, un français instruit, dont les vers délicats furent publiés dans les premiers numéros du "Spectateur", il y a plus de vingt ans. M. Masson, se livra, pendant un temps, à l'enseignement. Tous trois sont maintenant disparus. Alphonse Lusignan, un des littérateurs canadiens les mieux connus et les plus appréciés résida assez longtemps au milieu de la population de Hull, et beaucoup de ses contemporains conservent encore le meilleur souvenir de ce joyeux compagnon.

Dans le journalisme, la liste des Hullois s'allonge en une phalange redoutable, qui ne le céderait à personne dans les combats de la plume qui se livrent de nos jours, dans les grands quotidiens. Charles LeDuc, avec son style à l'emporte-pièce, Méderic Lanctôt, qui cultivait le genre Rochefort, le puriste Lusignan, précurseur de Fréchette et de Rinfret, l'onctueux Pierre Voyer, le placide Philippe Masson, l'érudit Emery Perrin, autant d'anciens, la plupart disparus, qui ont fait parler d'eux et qui ont peut-être oublié eux-mêmes les luttes acerbes d'autrefois. Lanctôt et Lusignan sont morts. Le premier vint s'établir à Hull au lendemain de sa lutte contre sir Georges-Etienne Cartier, à

Montréal, et il y mourut quelques années après. Perrin est casé à la Chambre des communes, à Ottawa. Il écrivait dans le "Canada-Central, qu'il avait fondé. Philippe Masson est aujourd'hui à Québec, collaborant à la "Vérité", et dirigeant la propagande du livre. Voyer s'est illustré par une série d'articles intitulés "Cartes sur Table", sur la question des biens des Jésuites, qu'il publia dans "Le Canada". Il fut le premier rédacteur du "Spectateur". Il habite maintenant Montréal. On peut citer encore MM. Armand Grison, devenu comptable à l'imprimerie Nationale, et J. O. Laferrière, qui maniaient la plume aux temps agités de "la Clique et la Potée". M. Joseph Bouchard, traducteur au Sénat, M. Ozias Corbeil, aujourd'hui prêtre-missionnaire, firent également du journalisme militant dans notre ville. Les deux Tassé, Elie, et Joseph, plus tard sénateur, rompirent plus d'une lance dans l'ancien "Echo de Hull," avec la vieille école libérale d'Ottawa représentée par Fréchette, Dorion, Sulte, etc. Ils passèrent peu de temps à Hull. Thomas Harper, mort aussi, écrivait dens le "Citizen"; Flavien Moffet, maintenant d'Ottawa, fonda et redigea plusieurs journaux à Hull, où presque toute sa famille est née. Rodolphe et Septime Laferrière, le premier, traducteur des débats des Communes, et l'autre, rédacteur à "La Presse".

Nos tribuns populaires furent au premier rang: Méderic Lanctôt et Charles LeDuc. Leur parole comme leurs écrits était cinglante et enlevait les masses. Ce dernier était encore en pleine verve lors des élections provinciales de 1885, lorsque Mercier balaya la province. Charles Marcil, avocat. père de l'actuel vice-président de la Chambre des Communes, lui-même un enfant de Hull; était un des plus vigoureux orateurs de son temps. Emery Perrin et son frère Télesphore, ne refusaient pas non plus la discussion en public. Mais celui qui, par un phénomène inexplicable, puisqu'il était absolument illettré, a le plus réussi à électriser les foules par la parole, est Napoléon Fauteux, surnommé le Bonaparte des Chaudières. Ses auditoires comptaient rarement moins de 4,000 à 5,000 hommes, tous journaliers. Il se trouva soudain, un jour, le chef reconnu d'une grève formidable qui paralysa toutes les industries des Chaudières. Il n'avait qu'à se montrer sur une clôture, sur un tas de pierre, sur une pile de planches pour haranguer. qu'aussitôt la foule était prise de délire. Il n'avait pourtant rien à dire, que quelques phrases courtes, décousues, qu'il prononçait d'un ton bref, d'une façon tranchée. Cependant son succès fut colossal. On le porta en triomphe

jusqu'à la Chambre des Communes, où la légende veut que "le gouverneur général le fit asseoir dans son fauteuil". Sa gloire fut éphémère. La police d'Ottawa assomma les chefs de la grève à coups de bâton, et Fauteux n'a jamais depuis songé à imiter le grand meneur d'hommes, Napoléon, à qui on l'avait comparé. gitation, le domptage des chevaux; aujourd'hui, il est palefrenier. Fauteux a dérivé successivement dans l'équilibrisme, la prestidi-Dans le genre de Galipeau, de Montréal, Hull a eu comme orateur le fameux Philippe Laliberté, qu'on avait surnommé Corps-Dur, à cause de son allure fière. Il discourait à propos de tout et à propos de rien, et affectionnait un style ampoulé et sonore mais incompréhensible, si ce n'est parmi la masse qui le prenait pour un phénix.

De très délicieux chroniqueurs furent M. J. A. Champagne, philosophe érudit, et probablement l'homme de lettres de Hull qui est le plus versé dans la littérature des nations; aussi, le Dr Henri Larue, qui vient de mourir. Henry Desjardins a aussi cultivé ce genre agréable, de même qu'il est peut-être le seul conférencier que Hull ait jamais eu. Il avait sur le métier, lorsque la mort vint le frapper si prématurément, une savante conférence sur l'Histoire, qu'il avait promis de faire au Monument National, à Ottawa.

Un des esprits les plus subtils dont Hull ait eu à s'énorgueillir, fut le notaire Eraste d'Odet d'Orsonnens. Génie très versatile, il a cultivé tous les genres. Auteur fécond en prose, il a laissé plusieurs petits romans et des nouvelles fort recherchées. Il a surtout réussi dans les sciences. Il excellait en physique et en chimie. Il a laissé plusieurs ouvrages théoriques sur les moteurs centrifuges et les moteurs centripètes. Il possédait des connaissances universelles, et plusieurs l'ont vu à l'oeuvre, pendant bien des nuits, en compagnie de feu Edouard Corbeil, instituteur expert en chiffres, père du R. P. Corbeil, de l'archevêché, travailler à la solution de grands problèmes de dynamite.

Dans les arts d'agrément, Mlle Rose-Monde Desjardins, qui poursuit des études au conservatoire de Londres, sous la protection de lady Laurier et de lord Strathcona, est une musicienne célèbre. Eugène Derouin, un autre enfant de Hull, gagna sa vie très honorablement, avec son violon, dans les grands orchestres de la Nouvelle-Angleterre. Marius Rochette, d'origine

française, était un artiste distingué, et ses toiles très appréciées, seraient encore nombreuses, si les conflagrations successives qui ont dévasté la ville, ne les eussent presque complètement anéanties.

Dans la mécanique, des inventeurs de grand mérite sont MM Edouard Mousseau, Félix Labelle, Alfred Derouin et Joseph Mansion, qui ont inventé ou perfectionné les machines à fabriquer les allumettes. Leurs outils sont en usage général dans le monde industriel. Leur génie a servi plutôt à établir la réputation de la maison qui les employait, qu'à faire leur propre fortune.

Alfred Larose est une des célébrité, de Hull, en son genre. Seulement, sa renommée est l'effet du hasard. Les richesses fabuleuses de Cobalt sont sa découverte. Il travaillait dans la forêt, lorsqu'un lièvre peu peureux vint passer près de lui. Il lui lança sa hache. qui alla s'enfouir dans le sol. En la retirant il mit à jour une veine d'argent. La plupart de ses compagnons de travail, avec lesquels il traita trop généreusement, devinrent millionnaires. Lui seul n'en profita point ou peu. Il vit modestement à Hull.

Le colonel J. Bower Forrest, vétéran des campagnes de Russie, officier anglais en retraite, le colonel Ephraim Webb, plus tard gérant général de la banque Union, à Québec, Alexis Helmer, futur adjutant général de la milice du Canada, qui poursuit actuellement des études spéciales à Aldershot, en Angleterre, sont d'anciens citoyens de Hull, et ont occupé ou occupent encore de hautes positions dans l'armée du pays. W. T. Lawless, fils, enfant de Hull, s'est distingué en Afrique autant que dans le champ du sport à Ottawa. Un autre banquier qui a résidé à Hull est le défunt Andrew Drummond, gérant de la banque de Montréal. M. Achille Bergevin, qui a également fait de la finance à Hull, pendant plusieurs années, est aujourd'hui, un homme politique en vue dans la province de Québec.

Dans les professions libérales, signalons le Dr McDonell, frère d'Oscar, ancien rédacteur du "Canada", le Dr De Celles, le Dr Perras, le notaire Lebel, père de Georges et de Godfroy, d'Ottawa, l'avocat Andrew Leamy, qui mourut juge dans la Colombie-Anglaise, le Dr Valade, maintenant d'Ottawa, l'avocat John Delile, homme d'une grande distinction, Alfred Lane, enfant de Hull, criminaliste de renom à Québec.

Nous avons déjà publié, dans un chapitre précédent, d'inté-

ressants détails sur quelques-uns des hommes marquants de Hull. Or, l'auteur ne croit pas devoir répéter ici ce que le lecteur a déjà lu.

L'ex-maire Payment, d'Ottawa, a passé quelques années à Hull, M. D'Arcy Scott, maire d'Ottawa, est enfant de Hull. L'honorable R. W. Scott, son père, a habité longtemps sur le Chemin de la montagne. A cette époque, le sénateur Vidal occupait une jolie résidence dans le quartier No. 5. M. Damase Desjardins fut maire d'Alpena, Michigan, où sa famille, née à Hull,. vit dans l'opulence. Langford Loucks, fils d'un ancien marchand de Hull, qui fut maître-poste avant James Kerr, a été pendant plusieurs années gouverneur du Dakota septentrional. Olivier Latour, qui a dépensé plusieurs fortunes, qui a manié des millions dans le commerce de bois, a jeté les bases de sa fortune et de sa famille à Hull. J. F. Downey, ancien brasseur et hôtelier, il y a quarante ans, devint surintendant de la compagnie des Chars urbains, à Montréal, Pierre Duhamel, frère de Monseigneur l'archevêque, s'établit à Hull, où naquirent ses enfants, résidants d'Ottawa; J. A. Faulkner, Méderic Lavoie, marchands en vue d'Ottawa, sont enfants de Hull. James Currier, secrétaire du ministère des Chemins de fer, est un ancien hullois; M. G. G. V. Ardouin était secrétaire intime de sir Adolphe Caron, Matthew Crookes Cameron, ancien ministre du gouvernement, habita longtemps dans le quartier No. 5. Le capitaine Kellert, comte de Saint-Yves, ingénieur au long cours, explorateur au Sénégal, a fait souche à Hull; le vieux et vénérable marquis de La Porte, passa plusieurs années ici.

Rappelons maintenant les noms des fondateurs de quelques oeuvres charitables ou nationales, telles que la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, la société Saint-Jean-Baptiste, la société Saint-Joseph. Ce sont: Cuthbert Bordeleau, dont on a honoré la mémoire lors des grandes fêtes du cinquantenaire de la Saint-Jean-Baptiste, à Ottawa; feu Edouard Faulkner, père d'une nombreuse famille de garçons qui ont fait leur marque, comme lui, dans les affaires; Damien Richer, rentier, Dosithée Simon, ancien marchand, agent d'assurances, Télesphore Sauvageau.

Dans le domaine du sport et des amusements, notons Frank Dey, anglais, père des bateliers d'Ottawa, qui établit un parc d'agrément près du site actuel du Parc Royal; Henri Lemont,

français, qui bâtit, à l'endroit des usines de pulpe, près de l'église Notre-Dame, un casino et le premier patinoir à roulettes, "France" Normand, le roi des cartes, "Pyke" Philion, brillant équilibriste et jongleur, Augustin Foucault, habile au fleuret, Mac. l'Indien, le plus fort coureur de son temps, sur une piste de cinq milles; Georges Benoit, venu de Pittsburg, pugiliste redoutable; Alexandre Richard, éleveur de la célèbre ambleuse "Mechanic Girl" qu'il vendit à un syndicat d'américains pour la somme de $700, et que l'on supposât avoir été empoisonnée plus tard, par dépit; W. T. Lawless fils, organisateur émérite, Pierre Duval, trappeur intrépide, etc.

Veut-on enfin un cour chapitre sur nos originaux et détraqués? Voici quelques noms qui ne manqueront pas d'éveiller des souvenirs:

"Ti-Quenne" dont le nom était Etienne Bédard, le souffre-douleur des enfants qui brandissait sans cesse un long fouet; Moses-the-Ink ou Moïse Inkerman, s'appelait Moïse Aquin; il était fabricant d'encres, orateur d'occasion, coiffé de son haut de forme qui servait de cible pour tous les projectiles; Cogne-Poche, un vieux mendiant nommé Dumoulin, dont une main paralysée tenait avec difficulté un sac qui battait en tout sens; "Galoche", né Dupont, la terreur des enfants; "Crazy Jack", né James Driscoll, qui portait trois ou quatre habillements à la fois, alléguant, dans sa philosophie naïve, que ce qui préserve du froid, préserve également de la chaleur; "Fourreau", dont le visage patibulaire et les tics nerveux excitaient le fou rire.

Nous avons gardé pour la fin, l'inimitable et inoubliable Hector Berthelot, le Ladébauche du "Canard". Il fut avocat et photographe, à Hull, et les souvenirs qu'il y a laissé sont des plus amusants. Il mourut à Montréal, en recommandant de prendre $10 sur sa succession, pour traiter les amis. Il avait le culte des amis, et nous l i associons ici, sans arrière-pensée, sans malice, les noms de la plus belle bohême et la plus instruite qui fut à Hull et probablement ailleurs: les avocats Couillard, Ferland, Roche, Oliver, Beauset, Guindon, Mousseau, C. N. Champagne, Archambault. Loin de nous la pensée de vouloir ternir le souvenir de ces hommes de talent, mais la présente évocation du passé de Hull serait incomplète sans eux.

Pour les morts donc, une prière; aux vivants, nous disons: sans rancune.

COMMERCE ET INDUSTRIE

Ce serait vraiment surcharger ce livre, que de faire, dans un chapitre séparé, l'historique du commerce depuis la fondation de Hull. Le lecteur sait qu'il a été question, ci et là, dans les chapitres précédents, de la plupart des établissements commercieux et industriels qui sont disparus de Hull, soit à cause des conflagrations ou pour d'autres causes. D'ailleurs, l'espace consacré, à la fin de ce livre, aux cartes d'affaires de nos industriels et de nos commerçants, est déjà assez considérable, pour nous justifier de raccourcir ce chapitre.

En passant, l'auteur offre ses excuses à ceux qui n'ont pas été demandé pour publier leur carte d'affaires. La publication de ces cartes, n'a été sollicitée que pour la seule fin d'aider à payer les frais considérables encourus par la publication de cet ouvrage; et comme il ne s'agissait nullement d'une entreprise commerciale, un grand nombre de commerçants et d'industriels n'ont pas été vu. En outre, on constatera que rien qui pourrait nuire aux intérêts commerciaux de Hull ne figure dans cet ouvrage.

Hull possède trois banques, lesquelles font d'excellentes affaires. Ce sont les succursales de la Banque de Montréal,—M. MacDonnell, gérant—la Banque Provinciale—M. H. A. Champagne, gérant; et la Banque d'Ottawa,—M. Wainwright, gérant. Les deux banques anglaises font des affaires, surtout avec les grandes compagnies industrielles établies à Hull, tandis que nos négociants de langue française font presque tous leurs affaires à la Banque Provinciale. Ces trois banques possèdent des bureaux qui sont classés au premier rang des immeubles modernes de la rue Principale.

Ci-après, une liste incomplète, ou plutôt, un petit almanach du commerce de Hull, en 1908.

Agents: J. H. Bélanger, Eustache Carrière, Jos. Cousineau—assurances;—Geo. Montpetit—journaux;—les notaires F. A. Labelle et N. Tétreau, immeubles.

Architecte: Chs. Brodeur.

Barbier: E. Roger.

Billards et Pool: Fortin et Gravelle, H. O. Boult.

Bijoutiers: H. O. Hurtubise, A. Couture.

Bois: H. Dupuis, D. Dupuis.

Bouchers: J. Simard, Adrien Labelle, Boland Frères, Jos. Rochon.

Boulangers: J.-B. Larose et fils, Aug. Thibault, Lévesque et Binet.

Charbon: Hull Coal Co., J. H. Bélanger, Jos. Cousineau.

Chaussures: B. Patry, T. St-Jean, I. Ducharme, E. Leroux.

Confiseurs: J. M. Duguay & Cie.

Entrepreneurs: Jos. Bourque, C. Lynott,—édifices;—E. R. Bisson,—maçonnerie et pouvoir hydrauliques;—Alf. Roy,—électricien;—J. O. Cloutier—pompes funèbres.

Epiciers: J. M. Laverdure, A. Labelle, D'Aouest et Cie, Ls. Raymond, T. C. Carrière, Deschamps et Carrière, A. Laflèche, Z. Laflèche, D. Charest, P. H. Charron, J. Martel, J. Lemieux, P. H. Durocher.

Hôtels et restaurants: "Bank", J. N. Fortin; "Impérial", F. A. Gauthier; "Windsor", Nap. Boucher; "St-Louis", O. Gauthier, "Ottawa", Chs. O'Connor; "Montréal", M. DeRepentigny; "Central", D. Gravelle; "Main Saloon", Jos. Fournier; C. R. Wright.

Imprimeurs: G. E. Gauvin, Nap. Pagé.

Marchandises sèches, confections et taillage: Caron et Carrière, Caron et Frère, J. Pharand, J.-B. Pharand, fils; M. Bédard et Cie.

Mica: Fortin et Gravelle.

Pharmaciens: Hull Medical Hall, D. Bélanger; Pharmacie Canadienne et R. Farley.

Photographe: J. A. Lessard.

Plombier: A. Archambault.

Quincailleries: F. Barrette, B. Carrière et Fils, P. H. Charron, J.-M. Laverdure.

Selliers: P. A. Meilleur, F. Laroche.

Tabaconistes: Fortin et Gravelle, H. O. Boult.

Vins et liqueurs: P. H. Durocher, M. Dagenais, J. Lemieux, J. M. Laverdure.

INDUSTRIES. — Nous ne ferons que dire un mot, en passant, de la Compagnie Eddy, la plus considérable de Hull, puisqu'il en a été longuement question dans divers chapitres précédents; et sans autre préambule, nous parlerons des autres établissements industriels.

L'INTERNATIONAL PORTLAND CEMENT COMPANY.— Hull semble destinée à devenir plus qu'un des faubourgs de la

capitale. La situation géographique lui donne une position encore plus avantageuse qu'Ottawa, et l'avenir est proche où de nombreuses nouvelles fabriques compteront au nombre de celles déjà existantes. En mentionnant ces dernières, il est impossible d'omettre celle de la International Portland Cement Company. Il y a dix ans un fermier n'aurait pas donné mille dollars pour les terrains sur lesquels sont situées les fabriques de la compagnie. Il y a quatre ou cinq ans un explorateur de la compagnie découvrit que ces terrains étaient composés de pierre à



Fabrique de pulpe chimique de la Cie E. B. Eddy

chaux et de glaise, les deux substances principales dans la fabrication du ciment. Le visiteur d'il y a cinq ans qui repasse aujourd'hui dans ce district ne s'y reconnait plus. Dans ce court laps de temps des édifices évalués à un million de piastres ont été érigés et de ceux-ci sortent chaque jour des milliers de sacs de ciment qui sont expédiés dans toutes les parties du globe. Le président de la International Portland Cement, M. Joseph S. Irvin, né dans l'Etat de l'Illinois, d'une famille de cultivateurs, est un homme extraordinaire pour l'esprit d'entreprise qui l'anime. Pour lui le mot "impossible" n'existe pas. Le secondent dans ses fructueux efforts plusieurs ingénieurs de renom tels que MM. Robert D. Hasson et Arthur C. Tague. Nombre de citoyens de Hull possèdent des actions dans la International Portland Cement Company et ce serait ridicule que de leur demander de s'en départir tant ils ont confiance dans cette industrie. Bien que la compagnie ait dépensé un million de piastres pour construire son plan elle n'en a pas moins, depuis son établissement à Hull, payé deux dividendes à ses actionnaires.

LA COMPAGNIE GILMOUR ET HUGHSON, Limitée, sont à la tête d'une puissante compagnie, propriétaire d'immenses

pouvoirs hydrauliques et des limites forestières couvertes d'une quantité inépuisable de bois de pulpe. La compagnie Gilmour et Hughson compte au nombre des plus anciennes du Canada. Elle fut fondée par M. John Gilmour, en 1839, sous le nom de Gilmour et Co. En 1891, M. Hughson acheta une partie des intérêes de la compagnie, et celle-ci changea son nom pour celui de Gilmour et Hughson. M. Hughson est l'aîné des fils de John C. Hughson qui commença, à Peterborough, en 1855, le commerce de bois. Le nom de la compagnie Gilmour et Hughson est connu par tout le pays, et il est le synonime de l'honorabilité dans le monde commerciel. MM. Gilmour et Hughson font un commerce considérable de bois avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Le bois préparé dans les scieries provient presqu'entièrement du haut de la rivière Gatineau, ou la compagnie contrôle



Scieries de MM. Gilmour & Hughson

3,500 carrés de limites forestières. Le pin blanc, le pin rouge, la pruche et plusieurs espèces de bois franc sont trouvés sur ses limites forestières, La compagnie possédait des scieries importantes à Chelsea, village, autrefois prospère, mais abandonné aujourd'hui, situé sur la rive ouest de la Gatineau, à sept milles de Hull. En raison du défaut du bois préparé, ces scieries furent transportées à Hull, il y a une dizaine d'années. La compagnie Gilmour et Hughson emploie de 1,500 à 2,000 hommes dans ses scieries et chantiers. Ses pouvoirs d'eau à Chelsea, sont d'une valeur inestimable, et avant longtemps, nous verrons dans ces environs, surgir des industries considérables.

M. JOHN R. BOOTH. — M. John R. Booth, d'Ottawa, propriétaire de scieries mécaniques et fabricant de pulpe, papier, etc., possède la distinction d'être désigné comme étant le roi de

l'industrie et du commerce de bois, en Canada. Il est probablement le particulier qui possède la plus grande étendue de terrain sur la surface du globe, étant propriétaire de 4,250 milles carrés de limites forestières. Avec ces terrains réunis au bout les uns des autres, on pourrait faire uen route d'un mille de largeur, traversant le Canada, de l'Atlantique au Pacifique. Ses immenses scieries des Chaudières n'ont pas leur égal en Amérique. Equipées de puissantes machineries, ces scieries produisent de six à huit cent mille pieds de bois par vingt-quatre heures. En outre de ces scieries, M. Booth possède une immense fabrique, où le bois d'épinette et de pruche est converti en pâte à papier,—pulpe de bois,—et en papier. M. Booth emploie dans son établissement aux Chaudières, environ 2,000 hommes; et en outre, il en emploie 4,000 dans ses chantiers du haut de l'Ottawa.

M. Booth est né à Waterloo, dans la province de Québec, le 5 avril, 1827. Malgré son grand âge, il est encore très actif.

L'ELECTRIQUE DE HULL. — La Compagnie Electrique de Hull a ses bureaux en cette ville. M. W. R. Taylor, qui durant plusieurs années fit partie du personnel d'administration du Missouri Pacific, à Saint-Louis, en est le gérant. Cette compagnie en outre du commerce de l'électricité qu'elle fait sur une grande échelle, possède un service dè tramways entre Ottawa et le parc Queen. Sa ligne qui est double sur presque tous les treize milles qui séparent les deux points terminus, traverse Hull, Tétreauville et Deschênes, et Aylmer. Le parc Queen couvre quatre-vingt acres de terrain et est admirablement stiué sur le bord du lac Deschênes. De luxueux tramways transportent les citoyens d'Ottawa ou de Hull, au parc Queen dans une demi-heure. La ligne qui suit la rivière Ottawa fait passer devant les yeux du voyageur que l'électricité transporte rapidement, des paysages vraiment merveilleux.

LA COMPAGNIE OTTAWA ET HULL POWER, Limitée.—Cette compagnie possède, aux Chaudières, un des plus puissants pouvoirs d'eau de ce district. Il y a quelques années, elle y construisait une usine électrique et y plaçait des dynamos capables de développer une force électrique de dix mille chevaux-vapeur. Présentement, la machinerie produit 6,000 forces, et la compagnie est toujours disposée à entrer en affaire avec toutes compagnies ayant besoin de la force motrice, à bon marché. M. J. R. Blackburn est le secrétaire-trésorier de cette compagnie.

LA COMPAGNIE WOODS, Limitée. — En 1896, M. J. W.

Woods, fondait la compagnie Woods, limitée, qui, depuis, a pris des proportions si grandes, qu'elle est devenue maîtresse d'une des plus importantes industries du district d'Ottawa. Les principaux articles que cette compagnie manufacture, sont les nécessaires des voyageurs dans les chantiers, auvents, tentes et vêtements de toutes descriptions. La première usine de la compagnie était située sur la rue Slater, à Ottawa. C'est un édifice de sept étages, construit entièrement en brique, et d'après des plans spécialement préparés pour le genre de travail de la compagnie. Cet édifice mesure 158 x 70 pieds, et est à l'épreuve du feu. La façade est ornementée de belles pièces de sculpture. La manufacture n'occupant pas tout l'édifice, le département de la milice du Canada en avait loué une partie, pour ses quartiers généraux, mais aujourd'hui, le gouvernement en a pris possession complète. La compagnie Woods fabrique un tissus—duck—spécial, qu'elle emploie exclusivement pour la fabrication des auvents, tentes, et couvertes de sauvetage. Les articles fabriqués de ce tissus sont utilisés par les gouvernements canadiens et anglais de même que par tous les plus grands entrepreneurs de chemins de fer en Amérique.

L'an dernier, la Compagnie Woods a transporté son industrie à Hull, ou elle possède un établissement de 250 x 70 pieds, à cinq étages, qui ne le cède en rien à celui d'Ottawa. De 300 à 400 femmes et jeunes filles sont employées d'une façon permanente.

M. Woods dont les affaires allaient toujours augmentant, a pris comme associés, cinq de ses plus vieux employés, savoir: MM. Ernest Linton, Geo. C. Murray, S. S. Holden, A. J. Hendry et E. G. Brown.

Un détail important qui mérite d'être signalé: A Hull, où les taux d'assurances contre le feu sont très élevés, soit de 1½ à 3 pour cent, la compagnie Woods qui porte pour $200,000 d'assurances, ne paie que 0.22½ pour cent. Il est vrai que M. Woods a pris des précautions extraordinaires contre le feu; mais aussi, au lieu de payer de $2,000, à $3,000 d'assurances par année, il n'en paie que $225.

AUTRES INDUSTRIES. — Nous ne saurions clôre ce chapitre sans dire un mot des autres établissements industriels de Hull qui font aussi des affaires considérables, et fournissent de l'emploi à la classe ouvrière. D'abord, les abattoirs de la Compagnie Matthews, situés à l'extrémité ouest de la ville, donnent

de l'emploi à plus de cinquante hommes. C'est de ces abattoirs que viennent presque toutes les viandes consommées à Hull et à Ottawa.

MM. Wright & Co., exploitent la fabrication du ciment béton, plâtre, etc. Ils possèdent de vastes carrières de pierre à chaux, près des abattoirs Matthews.

Les frères Walters emploient une vingtaine d'hommes dans leur manufacture de haches, sur la rue Brewery. Grâce à l'augmentation considérable de leur commerce, due à M. David Dumontier, leur agent voyageur, MM. Walters ont été obligés d'agrandir leurs usines en y ajoutant une aile d'une longueur de cent pieds.

La Compagnie "Imperial Mattress", rue Brewery, emploie une dizaine d'hommes pour la fabrication des matelats de toutes sortes. M. Geo. E. Hanson possède une fabrique de lainages, sur la rue Front. Sur cette rue, on trouve aussi les usines de la Compagnie "Seward L. B. Lubricating", ou l'on produit des huiles. Il y a aussi la fabrique de poudre "General Explosive Co"., etc.

DEUX ENTREPRENEURS DE PROGRES

Ce sont les citoyens, naturellement qui font la ville ce qu'elle est. Or, parmi ces citoyens, les entrepreneurs qui concourent à ériger les édifices et monuments publics qui font l'orgueil d'une ville, ont certainement droit à une mention honorable. MM. Jos. Bourque et Ernest Bisson ont fort contribué au progrès de Hull. Aussi, il nous fait plaisir de publier la liste de leurs principales entreprises.

Voyons d'abord celles de M. Bourque:

1884.—Presbytère, Saint-Philippe, $5,000.

1885.—Eglise, Frelixburg, $10,000.

1886.—Presbytère, Saint-Marcel, $6,000.

1887.—Réparation à l'église, Saint-David, $20,000.

1888.—Couvent, Sainte-Pie de Bagot, $25,000; intérieur de l'église. Saint-Hubert, $22,000; charpente de l'église, Saint-Léonard de Port Maurice, $18,000.

1889.—Soubassement, église, Pointe Saint-Charles, Montréal, $16,000.

1890.—Charpente de l'église, Hull, $35,000; église d'Embrun, $30,000.

1891.—Palais de Justice, Hull, $75,000; Palais de Justice, Bryson, $30,000.

1893.—Juniorat, Ottawa, $35,000; intérieur de l'église du Sacré-Coeur, Ottawa, $20,000; église, Casselman, $5,000.

1894.—Presbytère, Calumet, $5,000; extension de l'aqueduc Hull, $55,000.

1895.—Eglise, Sarsfield, $20,000; couvent des Soeurs du Bon Pasteur, Ottawa, $30,000; église, Eastman-Springs, $5,000.

1896.—Pont, Maniwaki, $15,000; église, Beloeil, $35,000; école de réforme, Alexandria,$20,000.

1897.—Eglise, Saint-Thomas d'Aquin, $10,000; église, Casselman, $8,000; église, South Indian, $5,000; toit temporaire au Département des Travaux Publics, Ottawa, $5,000; et école Sainte-Marie, Hull, $12,000.

1898.—Maison, W. McRae, Ottawa, $7,000; église, Chapeau, $10,000; intérieur de l'église St. Patrick, Ottawa, $28,000; et intérieur de l'église, Saint-Liboire, $15,000.

1899.—Monastère des Dominicains, Ottawa, $20,000; canal d'égoût, Ottawa, $135,000; façade de l'église du Sacré-Coeur, Ottawa, $30,000; école Duhamel, Ottawa, $17,000; bureau de Poste, Woodstock, $35,000; et église, Rockland, $22,000.

1900.—Bureau de Poste, New-Westminster, $55,000; collège Notre-Dame, Hull, $22,000; quai, Hull, $5,000; magasin militaire, Ottawa, $55,000; et bureau de Poste, Hull, $25,000.

1901.—Eglise, Saint-Esprit, $5,000.

1902.—Eglise, Sainte-Julie de Verchères, $35,000.

1903.—Hôpital des Soeurs de la Miséricorde, Ottawa, $35,-000; et bureau de Poste, Alexandria, $12,500.

1904.—Bureau de Poste, Acton Vale, $12,500; et Bureau de Poste, Longueuil, $14,000.

1905.—Salle d'exercices militaires, Trois-Rivières, $60,000; et école Saint-Jean-Baptiste, Hull, $10,000.

1906.—Bureau de Poste, Montréal, $65,000; Bureau de Poste, Nicolet, $15,000; église, Vaucluse, $20,000; et couvent du Bon Pasteur, Ottawa, réparations, $5,000.

1907.—Aile au collège Notre-Dame, Hull, $16,000; et Ottawa Wine Vault, Ottawa, $35,000.

M. E. R. Bisson fait une spécialité des travaux de mâtage

des pouvoirs hydrauliques, etc. La liste de ses entreprises n'est pas moins intéressante à parcourir. La voici:

1896.—Usines de la Cie Hull Electric, $75,000.

1899.—Remises de la Cie Hull Electric, $15,000.

1900.—Usines de la Cie Capital Power, $125,00.

1901-02.—Usines et chaussée de la Cie O. et H. Power, $250,000.

1903.—Usines de Ross & Son, Table Rock Falls, $30,000.

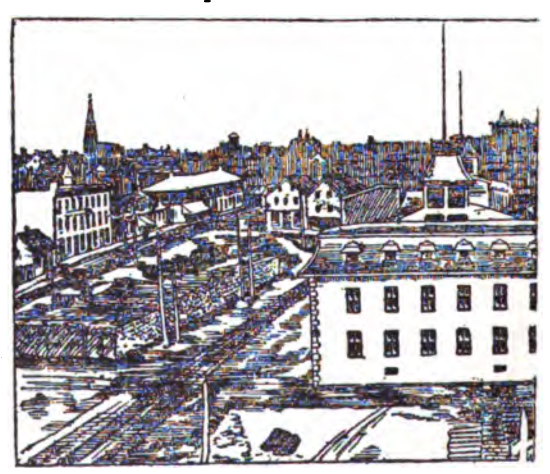
1904—Cloison étanche Cie Eddy, $8,000; et usines et chaussée—reconstruct'ons—Hull Electric, $15,000.

1905.—Usines électriques Cie Lake of the Woods Keewaten Ont., $20.000; et pont et chaussée, Cie MacLaren, Wakefield, $10,000.

1906.—Cloison étanche et pont, corporation de Hull, $8,-000; usines de la force motrice, Cie Hawkesbury Lumber, $8,000; et usines de la force motrice et chaussée, lac McGregor, $6,000.

1907.—Cloison étanche, corporation de Hull, $5,000; 2,000 pieds, tuyau, aqueduc de Hull, $11,000; et cloison étanche en acier et tuyau, aqueduc de Hull, $7,000.

En outre, nous avons quelques entrepreneurs locaux qui s'occupent d'entreprises moins considérables. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, disons que M. Christie Lynott a construit maints beaux édifices à Hull, entr'autres, l'hôtel Bank et plusieurs de nos plus belles résidences privées.



SON AVENIR

---o---

HULL INDUSTRIELLE

Que Hull soit destinée à être un grand centre d'industrie, personne n'en doute. Elle l'est déjà. Qu'elle soit même en pleine effervescence industrielle, c'est incontestable. Il se produit présentement une telle poussée de progrès, que d'ici à quelques années, Hull n'aura plus assez de main-d'oeuvre pour répondre à la demande et il faudra aller chercher du monde ailleurs.

Le gouvernement d'Ottawa a dépensé considérablement d'argent, pour des fins d'expérimentation métallurgique. Les expériences qu'il a fait faire au Sault Sainte-Marie, pour la conversion directe du minerai de fer en acier, ont été couronnées de succès. La fabrication est même déjà commencée sur une petite échelle. Que ne doit-on pas espérer à Hull, nous qui avons la force hydraulique et la minerai de fer en abondance? Ce qui prête une plus grande importance encore aux perspectives de l'industrie de l'acier chez nous, c'est une récente découverte de molybdène dans les régions de la Gatineau. Hull étant facile d'accès par eau et par chemin de fer, se trouvant sur le parcours direct et ayant les sites, la main-d'oeuvre et l'électricité à meilleur marché qu'ailleurs, la matière première, les produits naturels employés dans l'industrie doivent naturellement que l'eau trouve toujours son niveau.

Hull possède dans les environs immédiats qui l'entourent des pouvoirs d'eau d'une capacité presque incalculable. La "Chaudière," les "Petites Chaudières", les "Remicks", les chûtes de la Crique Brewery sont autant d'endroits appelés à aider Hull à devenir célèbre comme centre manufacturier et producteur d'électricité. De plus, il y a, à Hull, une population ouvrière qu'aucune autre au monde ne surpasse pour son intelligence et son adresse au travail. Comme les Huguenots ont fait de l'Angleterre le pays manufacturier qu'elle est aujourd'hui, autant

les Canadiens-Français tiendront la tête dans le développement des industries au Canada.

Je ne crois pas qu'il existe sous le soleil une ville où l'énergie électrique se vende, comme ici, $5 par cheval-vapeur par année, 24 heures par jour. Montréal, si je ne me trompe pas, obtient $14 par cheval-vapeur, pour un nombre limité d'heures par jour. Hull est placé sur la ligne principale du Pacifique Canadien, est au centre du Dominion et a un avantage marqué sur Toronto et les villes de l'ouest d'Ontario, qui, pour expédier aux ports atlantiques, ont plusieurs centaines de milles à franchir. Hull est également plus à proximité que toutes ces villes que le Grand-Tronc-Pacifique fera naître. L'avantage géographique dont se vante avec tant de raison l'orgueilleuse Ottawa, s'applique à Hull avec plus de justesse, car, avant longtemps les trains du Pacifique Canadien, entre Halifax et Vancouver, ne stationneront plus à Ottawa, mais passeront directement à Hull, puis à Waltham, pour traverser à Pembroke.

Nous avons aussi l'avantage naturel sur Ottawa, pour le transport par eau, à cause de l'accès facile de nos rives. Nous avons quatre milles de front sur l'Outaouais, et une couple de milles sur la Gatineau, pour y construire des quais et des hangars. Ottawa, juchée sur son rocher, est destinée à perdre le commerce fluvial de l'Outaouais, pour le bénéfice de Hull. Ceci se réalisera d'autant plus sûrement que le canal de la Baie Georgienne, dont la construction est désormais assurée, traversera notre ville. La rivière Gatineau devra nécessairement être canalisée, dans quelques années, pour relier les deux transcontinentaux, en sus des chemins de fer de la Gatineau et de Pontiac, qui convergent aussi à Hull. Ces voies d'alimentation entre le Pacifique et le Transcontinental National nous apporteront, au lieu de les porter à la capitale, la prospérité que la Providence nous destine.

Hull a tous les avantages naturels possibles pour le transport et pour la force motrice, et il est du devoir impérieux pour nos concitoyens de veiller au grain.

MINES DE MICA ET DE FER

Une centaine de citoyens de Hull sont intéressés dans les mines de mica du canton de Hull et du canton de Templeton. Plusieurs mines sont en opération, mais la plupart ne sont pas encore exploitées. Elles ne sont pas toutes aussi riches que celles de Blackburn, de Fortin et Gravelle, et de la compagnie des Laurentides, mais les indications de surface sont des plus encourageantes. Il ne manque que les capitaux pour en extraire les fabuleuses richesses. Le marché du mica est un marché sûr et rénumérateur. Dans son enfance, comme la construction des machines et des voitures électriques qui le consomment, il est susceptible de prendre des développements considérables. Voici donc un champ d'exploitation ouvert à l'initiative de nos capitalistes locaux. Ce que leur argent a fait pour l'industrie du ciment, ne pourrait-il pas faire autant, avec plus de chances de succès, à l'industrie du mica? Des centaines de jeunes ouvrières de Hull trouvent de l'emploi dans les usines de mica, qui—cela peut paraître étrange—sont presque toutes établies à Ottawa. Nos capitalistes, en se formant en compagnies à fond social, trouveraient un placement sûr pour leurs capitaux, sans compter qu'ils contribueraient, par l'établissement de manufactures, à l'échiquier municipal et au progrès de la ville. Il n'y a pas de raison pour que la matière première, provenant de Hull, ne soit pas manufacturé à Hull même, et le produit livré directement aux consommateurs; Ahearn & Soper, d'Ottawa; la General Electric, de Peterboro, et la Westinghouse Co., de Schenectady, N.-Y. De nos jours, le produit brut, extrait par des propriétaires de mines de Hull, passe presque tout à Ottawa où il est manufacturé. Trois cents de nos petites ouvrières, âgées pour la plupart de quatorze à quinze ans à peine, sont forcées de s'éloigner de leur famille pour aller, très loin, jusque dans la rue Isabelle, bravant les intempéries de l'hiver, travailler à l'usine. Pourquoi ne pas les garder chez nous?

M. Blackburn, dont l'usine est située à New-Edinburgh, a suivi l'exemple de M. Woods et a établi son atelier de taille du mica à Hull, afin de se rapprocher de la main-d'oeuvre. Le conseil municipal, dans l'intérêt de la population ouvrière, devrait induire les autres manufacturiers d'Otatwa à suivre cet exemple, laissant à l'initiative des capitalistes locaux le soin d'ouvrir de

nouvelles mines, d'activer le marché et de multiplier les chances d'emploi de notre jeune population ouvrière.

Dans un pays nouveau comme le nôtre, dans une ville aussi bien dotée que l'est Hull, tout ouvrier devrait avoir, non pas une seule opportunité ouverte à son activité, mais au moins vingt. Ceux que le génie des affaires a confortablement établi dans le monde financier, se doivent en quelque sorte à l'avancement de la ville. Ils n'ont pas le droit de laisser dormir leurs capitaux dans les caisses d'économie, quand chaque piastre en vaut vingt dans l'industrie, surtout dans les industries dont la matière première gît sous nos pieds, comme le mica.

Voyons un peu ce que valent nos mines de fer.

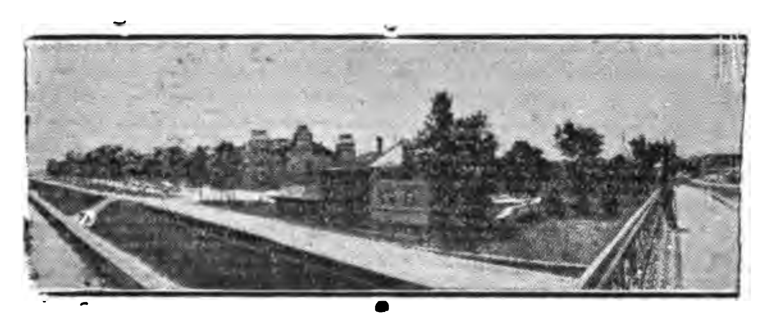
Sur les confins ouest de Hull, à trois milles du centre de la ville, se trouvent les mines de fer Baldwin. Ces mines qui sont aujourd'hui abandonnées furent, il y a un quart de siècle, le centre d'une grande activité. Des centaines de mineurs y trouvaient de l'emploi. Le manque de communications et la baisse des prix du fer eurent pour résultat la suspension du travail dans ces mines. On parle aujourd'hui de la reprise des travaux. Le gouvernement a chargé une commission spéciale de faire rapport sur la possibilité de l'établissement de hauts fourneaux et d'aciéries dans cette localité. Cette commission a fait un rapport favorable, et maintenant, il ne pourra s'écouler encore bien des années avant que le projet soit mis à exécution. Ce qu'il faut attendre, c'est un second Joseph S. Irvin; c'est-à-dire, un industriel qui ne craindra pas de risquer le million de piastres nécessaire pour la réussite du projet.

DEUX GRANDS PROJETS

Si Ottawa était converti en un district national, il serait des plus opportuns d'y comprendre Hull.

"Ottawa deviendra la Washington du Nord", a dit un jour Sir Wilfrid Laurier. La Washington du Nord, sans Hull, est incompatible avec toute idée d'expansion et serait impraticable, puisqu'un des facteurs essentiels de sa création et de son progrès résiderait à Hull. Demandez à J. R. Booth, à Ahearn et Soper, à n'importe quel manufacturier des Chaudières, de vous vendre cinq cent chevaux d'énergie quelconque, ils vous répondront invariablement qu'ils n'en ont pas assez pour eux. Ces manufactu-

riers comptent sur le développement futur des Petites Chaudières, sur l'assujettissement des cataractes des Chats, des rapides de Chelsea, des chutes Paagan, etc., afin d'assurer la progression naturelle de leur commerce. Quoi! mais la ville d'Ottawa elle-même achète son électricité à Hull, ce qui prouve qu'elle ne peut en obtenir assez chez elle, et qu'elle dépend déjà de nous. Ses sources d'approvisionnement sont taxées lourdement et la ville en souffre d'autant.



Croquis de ce que serait la promenade "Driveway" à Hull, la ville étant sous le contrôle fédéral.

Ainsi plus vite la presse d'Ottawa se mettra à étudier la portée et l'application de cette proposition, plus vite elle se convaincra que l'annexion de Hull, en premier lieu, rendra Ottawa indépendante, lui apportera les moyens de réaliser son rêve industriel et contribuera surtout à en faire la Washington du Nord.

Pour peu que nos citoyens mettent l'épaule à la roue, nous n'aurons rien à envier à notre fière voisine. Toutefois, il ne faut pas songer à éclipser les Outaouais. Par exemple, nous serons toujours contents d'aller prendre l'air frais dans les allées ombragées de la ferme expérimentale, à Ottawa. Le lecteur me pardonnert d'ouvrir, ici, une parenthèse, pour donner quelques notes sur cette ferme, la plus belle du pays.

Depuis la création toute récente de deux nouvelles fermes dans la province de l'Alberta, les fermes expérimentales sont au nombre de sept, réparties de la façon suivante: Ottawa, Ont., Napan, N. E., Brandon, Man., Indian Head, Sask., Lacombe, Alberta Nord, Lethbridge, Alberta Sud, et Agassez, C. A.

La ferme centrale d'Ottawa, où réside le Directeur-Général,

M. Wm. Saunders, est l établissement dirigeant sur lequel tous les autres prennent modèle. Elle comprend un certain nombre de sections spéciales que voici: la section de l'Agriculture et la section des animaux de ferme, placées toutes deux sous la direction de M. J. H. Grisdale; la section de l'Horticulture, dirigée par M. W. T. Macoun; la section de l'Entomologie et de la Botanique, sous la direction de M. James Fletcher; le laboratoire de Chimie, dirigé par M. F. T. Shutt; la section de l'Aviculture, confiée aux soins de M. A. G. Gilbert. La plupart de ces officiers parlent aussi bien le français que l'anglais.

Comme leur nom l'indique, ces fermes ont pour mission de déterminer la valeur relative des différends procédés de culture et d'élevage sur les divers sols, et sous les divers climats du pays. Elles propagent les bonnes méthodes par l'exemple. Elles répandent aussi les meilleures variétés de plantes de toutes sortes en distribuant gratuitement des graines de ces plantes. Leurs expériences et leurs recherches embrassent tout le champ de l'agriculture pratique. Ces fermes sont visitées chaque année par un grand nombre de cultivateurs qui se guident sur les résultats acquis pour la direction de leurs propres exploitations.

M. J.-B. Lamb, ingénieur du ministère des Travaux Publics, a préparé un plan en argile d'une digue qui traverserait les Chaudières. Cette digue, prétend-il, mettrait fin aux difficultés qui surgissent dans les questions d'intérêts privés au sujet des forces hydrauliques. De plus, grâce à cette digue, il n'y aurait rien de perdu de ces forces hydrauliques. La digue projetée élèverait le niveau de l'eau à la hauteur voulue, disons dix ou douze pieds. Le projet est d'une importance telle que le gouvernement du Canada seul pourrait le mettre à exécution, vu que le coût de cette digue se chiffrerait dans les millions.

Cette digue partirait de la tête même des Chûtes Chaudières. Elle aboutirait un peu au sud du tuyau de l'aqueduc de Hull. Sur les deux rives, il faudrait construire des jetées pour empêcher toute inondation.

Cette digue augmenterait de beaucoup les forces rydrauliques et le progrès de nos industries en serait accru d'autant.

DUPUISVILLE, OU L'AVENIR DU QUARTIER No. 5.

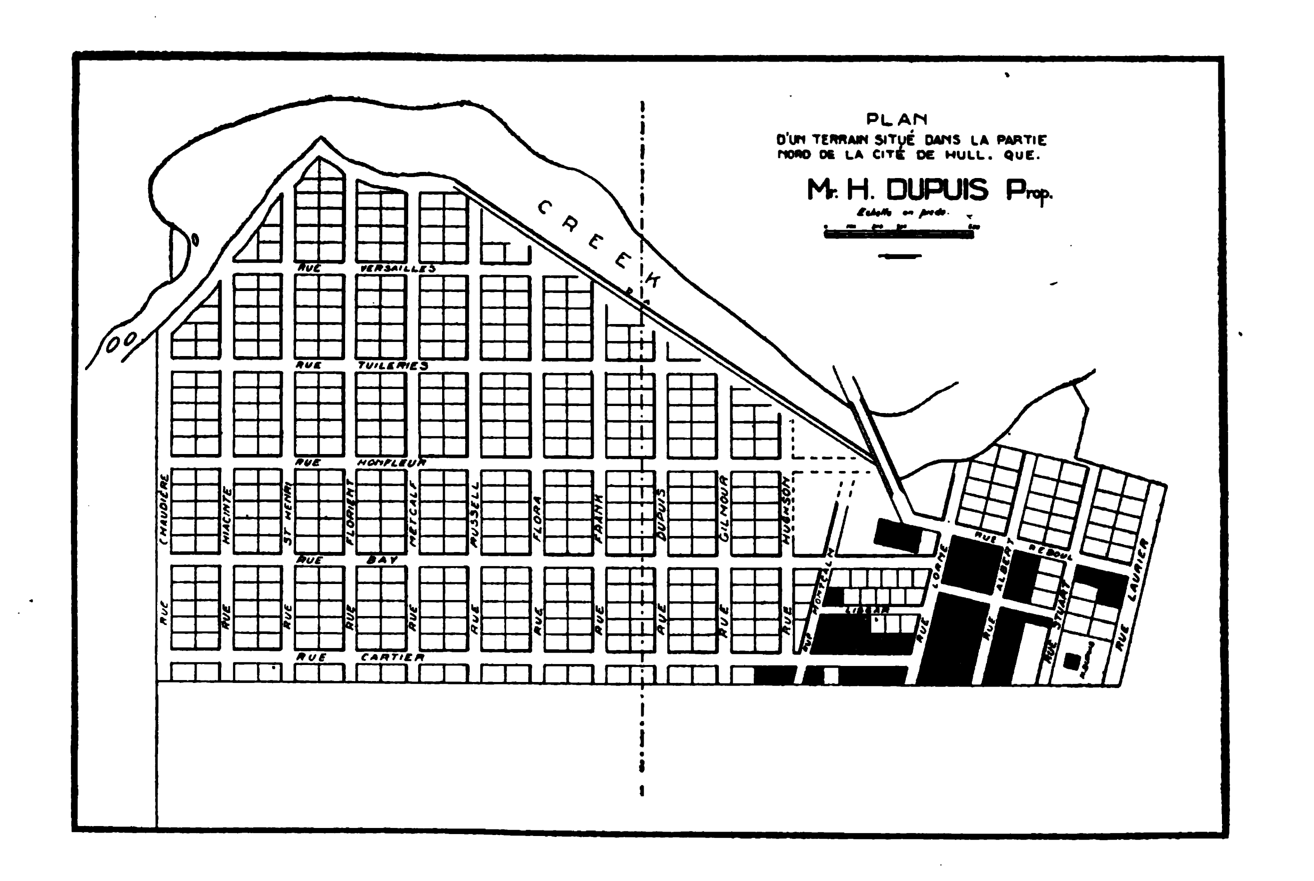
Pas besoin d'être prophète pour dire que le quartier numéro cinq est appelé à devenir l'un des plus beaux de Hull. C'est vers ce quartier que la popualtion toujours grandissante doit jeter les yeux pour s'établir. Les autres quartiers sont remplis, et les lots à bâtir coûtent cher, étant peu nombreux. Dans une dizaine d'années, peu-être beaucoup moins, un nouveau quartier sera créé, à l'extrémité nord du quartier No. 5 dont la population est déjà plus considérable que dans les autres quartiers. Déjà, l'on désigne ce quartier sous le nom de "Dupuisville", à cause de l'immeuse étendue de terrain que M. l'échevin H. Dupuis a divisé en lots à bâtir.

On compte deux grands établissements industriels dans le quartier, les scieries de MM. Gilmour et Hughson, et les usines de la Compagnie Woods. Il y a aussi les carrières de pierre de M. Dupuis.

Une nouvelle compagnie industrielle appelée "The Industrial Development Co" vient d'acheter de M. Dupuis, un vaste emplacement à l'extrémité nord de l'Avenue Laurier, entre les scieres Gilmour et Hughson, et le pont de la crique Brewery, afin d'y établir d'importantes usines pour la fabrication de l'alcool de bois et autres acides extraites du bois.

Le prix payé pour le terrain est $15,000. et la compagnie doit débourser une somme ronde de $250,000, pour l'achat des machineries et la construction des usines. Les travaux de construction seront commencés sous peu, et les machineries, fabriquées en Allemagne, seront mises en place pour que les opérations soient inaugurées à bonne heure l'été prochain.

M. Antoine Gobeil, sous-ministre des travaux publics, est le président de cette compagnie, laquelle est la permière à établir une industrie de ce genre en Canada. Les usines seront construits sur les bords de la crique, laquelle sera creusée de manière à permettre aux remorqueurs d'amarrer tout près. Les déchats et le bran de scie provenant des scieries Booth, Eddy, Edwards et Gilmours et Hughson, seront utilisés pour la fabrication de l'alcool de bois. et autres escenses que l'on peut extraire de ces matières jusqu'ici dédaignées et jetées dans le lit de la rivière. Les navigateurs qui constatent avec crainte l'accumulation incessante des déchets des scieries


PLAN
D'UN TERRAIN SITUÉ DANS LA PARTIE
NORD DE LA CITÉ DE HULL. QUE.
Mr. H. DUPUIS Prop.
CREEK
RUE VERSAILLES
RUE TUILERIES
RUE HONFLEUR
RUE BAY
RUE CARTIER
RUE CHAUDIÈRE
RUE HIACINTE
RUE ST HENRI
RUE FLORIENT
RUE METCALF
RUE RUSSELL
RUE FLORA
RUE FRANK
RUE DUPUIS
RUE GILMOUR
RUE HUGHSON
RUE MONTCALM
RUE LORNE
RUE ALBERT
RUE REBOUL
RUE STUART
RUE LAURIER

au fond de la rivière, verront d'un bon oeil l'ouverture des usines de la nouvelle compagnie.

M. Dupuis qui est sans contredit l'un des plus grands propriétaires de terrain dans les limites de la cité, n'a cédé cette lisière de terrain que pour mettre aussitôt la main sur d'autres terrains dans le voisinage, et la grandeur de son territoire reste la même, soit d'environ 125 acres de terre. M. Dupuis a réussi à acheter tous les lots entre les rues Marston et Reboul, et l'avenue Laurier et la rue Inkerman. Des pavillons modernes seront érigés sur ces terrains, en prévision des besoins des ouvriers qui seront employés aux usines de la compagnie. La plus grande partie du territoire de M. Dupuis s'étend à l'ouest de la rue Britannia jusqu'à la crique. Quatre-vingt-huit acres de terre ont été divisés par lots, et dans quelque temps, M. Dupuis aura doté la cité d'une dizaine de rues nouvelles.

Il importe de citer, en passant, un tour de force que M. Dupuis est en train d'exécuter. Il a fait construire au milieu de la crique, un quai en pierre d'une longueur de plusieurs arpents, et tout le bran de scie des scieries Gilmour et Hughson est jeté entre ce quai et la rive ouest qui formait un marais de 36 acres carrés. Les travaux de remplissage, commencés il y a trois ans, sont fort avancés, et dans une couple d'années, cette ancienne grenouillière sera transformée en un terrain solide sur lequel s'élèveront de nombreux édifices.

HULL PORT DE MER

(Ecrit par M. Rodolphe Laferrière.)

Deux facteurs importants sont appelés à exercer leur influence sur l'avenir de Hull: la création d'un district fédéral et la construction du canal de la Baie Georgienne. Le premier aura pour effet d'éliminer presque complètement le nom de Hull, tout comme Georgetown s'est fondu dans la cité de Washington, tout comme Paris et Londres ont englouti la banlieue. La création d'un district fédéral entraînant l'abrogation des chartes et la suppression du cens électoral, signifie que ni Hull ni Ottawa ni les municipalités englobées ne conserveront leur caractère particulier. Administrées par une même commission, jouissant des mêmes privilèges, tendant à un but commun en vertu d'une

même loi organique, ces municipalités n'en feront qu'une. Dans ces conditions, il serait oiseux de vouloir attribuer à Hull sa place distincte sous le soleil, puisque l'avenir de Hull doit être l'avenir de la capitale. Il serait également inutile, dans les mêmes conditions, de traiter de l'influence du canal de la Baie Georgienne sur les destinées de Hull même, puisque nous n'y trouverions rien de quoi flatter notre amour propre ou nos vertus civiques.

Présumant toutefois que l'orgueilleuse Ottawa ou les chefs politiques ostraciseraient Hull dans leur projet d'expansion de la capitale, ou bien, admettant que, résistant à l'allèchante tentation de faire administrer nos affaires directement par l'état et de participer pour une large part dans les munificences du parlement, nous préférions conserver notre autonomie et demeurer une entité séparée, nous allons voir ce que peut bien nous réserver l'avenir. Je ne m'attarderai pas à offrir des arguments pour ou contre le projet de la Washington du nord, qui est un sujet de controverse et n'entre pas par conséquent dans le cadre de cet article. Je ferai abstraction de l'idée de sir Wilfrid Laurier, que tout le monde connait, et qui doit avoir une si grande portée sur notre avenir, pour ne parler que de Hull, cité libre et autonome, Hull port de mer.

Comme pour Washington, ce sera peut-être l'ambition des tenanciers du district fédéral canadien de povoquer l'expansion de la capitale vers l'est, mais, comme dans le cas de Washington, cette attente sera déçue et l'expansion s'opérera vers l'oest, c'est-à-dire du côté de Hull. Pourquoi? Les raisons en sont multiples. Le centre d'Ottawa est les édifices du parlement. Tout converge ves ce point et tend, par une force naturelle, à se répandre sur l'autre rive. L'ouest est dans la plupart des pays, le pôle magnétique. Cette tendance ne pourra que s'accentuer ici, quand le canal de la Baie Georgienne sera un fait accompli. Le commerce et l'industrie sont de nos jours le niveau de l'organisation économique des peuples. L'exagération outrée du sentiment aristocratique dans notre fière voisine, ne peut que nous être avantageux et, pendant qu'Ottawa deviendra la plus belle capitale du monde, sous les soins et avec les millions du parlement, le commerce et l'industrie trouveront leur niveau à Hull, comme les lacs, les rivières, les fleuves trouvent leur niveau dans l'océan. De même que Washington n'a ni manufactures ni commerce, excepté son complément nécessaire, mais possède par contre beaucoup de parcs, de lieux d'agrément, de superbes édi-

fices publics, d'opulentes habitations, de même Ottawa deviendra, si l'on veut, un paradis terrestre, tandis que Hull grandira comme ville ouvrière, comme centre de production et de distribution. L'enjolivement nécessaire de notre capitale nationale à l'instar de celle des Etats-Unis, est tellement antipathique à la centralisaiton industrielle, qu'à mon sens Hull n'atteindrait pas son plein développement commercial s'il devenait un jour partie intégrante du district fédéral projeté. La fumée, le bruit des usines, le grouillement des masses sont incompatibles avec la belle et paisible atmosphère que rêve Ottawa et qu'exige une société d'intellectuels, de touristes, de coulissiers, de politiciens, de représentants du peuple, de monde fashionable réunis d'ordinaire dans une capitale. Celle-ci a une existence superficielle et ne peut atteindre qu'un degré relatif de prospérité. Le district de Colombie n'a pas 400,000 de population après plus d'un siècle d'existence et une dépense de plus de $25.000,000 pour sa restauration, à l'exclusion des $105,000,000 qu'ont coûté les édifices de l'état. La raison est bien simple, c'est qu'on veut surtout en faire un éden. La progression d'Ottawa sera limitée pour le même motif, d'autant plus que nous avons pour nous tous les avantages naturels pour le développement du commerce et de l'industrie, ce dont Ottawa est privée.

Nous sommes le plus grand centre en Amérique britannique pour la production de l'électricité. Niagara avec ses 400,000 chevaux-vapeur d'énergie ne représente pas la moitié des forces hydrauliques dont Hull est le centre. En effet, nous avons dans un rayon de 45 milles seulement, plus de 900,000 chevaux vapeur d'énergie en disponibilité. Ottawa qui n'en a plus nous l'achète. Celle qu'elle utilise pour les fins de ses industries pourrait lui être enlevée du jour où la répartition naturelle des forces de la Chaudière serait établie. Il n'y a pas de chutes d'eau sur les tributaires de l'Outaouais en Ontario, tandis que ceux de la rive nord descendent des montagnes comme des torrents intarissables.

Nous sommes le plus grand centre de production du bois dans l'univers entier et les forêts du côté nord contribuent à enrichir pour le présent une foule d'industries établies sur la rive sud. La production annuelle du bois de sciage dans la vallée de l'Outaouais varie entre 700,000,000 et 900.000,000 de pieds. L'expédition se fait en grande partie par voie de Hull. Hull est le centre de l'industrie de la pâte de bois et du papier, le centre d'exploitation du mica et de la fabrication du

ciment de Portland; un centre fort important d'exportation des viandes en conserve, du bacon, du lard et du boeuf en longes; ous tenons le deuxième rang en Amérique pour la production des allumettes. Nous avons à nos portes d inépuisables mines de fer, des carrières renommées, des matériaux de construction de toute sortes; des quantités inépuisables de bois franc pour la fabrication des meubles; nous sommes situés sur la ligne la plus courte et la plus directe entre les marchés de l'est et de l'ouest, car en effet, le tracé du Pacifique par voie de Pontiac, qui doit ultérieurement être adopté, nous donne un avantage de 39 milles sur Ottawa, entre Montréal et Pembroke; enfin, le canal de la Baie Georgienne traversera Hull comme le canal Rideau, Ottawa. Pendant que ce dernier servira de promenoir pour les chaloupes et les yachts, Hull sera devenu port de mer. Ottawa viendra chercher ici ses importations de soieries de vins et d'articles de luxe, pendant que nous expédierons sur les marchés domestiques et étrangers les nombreux produits que je viens d'énumérer et ceux encore plus nombreux qui, d'ici là, auront surgi, grâce à l'attraction de l'industrie pour nos ressources naturelles.

Le bassin que la nature a créé sur le vaste terrain de M. l'échevin Dupuis, au nord de la ville, sera garni de quais et de hangars où les transatlantiques tirant jusqu'à 21 pieds pourront venir déposer leurs chargements européens et prendre en échange dans leurs flancs d'acier, du bois, des pâtes de bois, du papier, des viandes, des minéraux. Les 12,000 tonneaux des grands lacs, forcés d'y faire escale, nous laisseront beaucoup d'argent en approvisionnements; au retour de Montréal, peut-être d'Europe, ils nous apporteront de la houille et autres produits. Les élévateurs de Hull renfermeront les moissons d'or des provinces de l'Ouest, dont les transatlantiques chargés en destination d'Ottawa, se rempliront pour le voyage de retour. La petite navigation intérieure ne connaîtra même plus le canal Rideau, et tout le trafic maritime de notre région débarquera à Hull, d'où il sera distribué dans les comtés de Wright, Labelle, Pontiac, Carleton, Prescott, Russell et le district fédéral, où 500,000 habitants attendront nos appoints.

Hull ayant établi sa suprématie commerciale, établira en même temps sa suprématie industrielle. La modicité du prix de l'énergie électrique et les moyens faciles de transport amèneront chez nous des industries aussi nombreuses que variées et rémunératrices. Les industries actuelles prendront une expansion ines-

pérée, la population augmentera dans une proportion étonnante, les Américains trop à l'étroit chez eux viendront dépenser leurs millions chez nous, la ville gênée dans son essor étendra ses limites au nord, à l'ouest et à l'est, et la génération qui pousse, appelée à administrer les affaires d'une grande cité, devra s'être, au préalable aguerrie et "outillée" dans nos grandes écoles, puis au contacte des hommes, pour tâcher de faire oublier que Hull a été lent, très lent à connaître ses destinées et à profiter des opportunités que la nature lui a prodiguées.

A cette époque, qui n'est pas très éloignée, 20 ans au plus, les armateurs de notre ville auront à leurs portes leurs bateaux de plaisance et partiront de Hull, port de mer canadien, pour aller saluer à Hull, port de mer anglais, le berceau du fondateur de notre ville—Philémon Wright.

A BATONS ROMPUS

Le lecteur sera peut-être curieux de connaître l'origine du nom de la rivière Gatineau, par conséquent du village de la Pointe Gatineau. Ce nom a été donné à la rivière par un membre de la famille Gatineau dont le chef émigra en Canada en 1649. M. Nicolas Gatineau dit Duplessis faisait la traite des pelleteries avec les Algonquins, et, vers 1862, il se noya dans la rivière qui porte aujourd'hui son nom.

* * *

Le sceau et les armes de la ville d'Ottawa auraient, paraît-il, été suggérés par un nommé Hay. Ce monsieur possédait certaines notions de dessin, et sur demande d'un des conseillers du temps il traça un dessin du sceau que le conseil accepta. Ce sceau représentait les écluses du canal Rideau, l'industrie du bois, le pont suspendu unissant les deux provinces, le chemin de fer Ottawa et Prescott. Le tout était surmonté par une large hache et la devise "Advance".

Interrogé sur ce qui l'avait porté à suggérer le nom d'Ottawa pour la capitale, M. Hay a dit qu'avant de venir à Ottawa il était commis dans un magasin de gros de Montréal. L'honorable M. Alex Grant, qui, à cette époque tenait un magasin à L'Orignal, exigeait toujours que ses envois de marchandises portassent l'inscription "Ottawa". Quand il fut question de changer le nom de Bytown, il suggéra le nom Ottawa à M. l'honorable Thomas McKay et ce nom fut adopté.

* * *

L'illustration que nous publions ailleurs, du Cercle Dramatique de Hull, ayant été réduite d'après une photographie déjà peu grande, le lecteur trouvera peut-être difficilement les noms au bas des portraits. Ainsi, je crois devoir les reproduire ci-après. Le lecteur est prié de comparer ces noms avec l'illustration, de droite à gauche, commençant en haut: W. Sanche, directeur, A.-E. Bérubé, secrétaire-trésorier; C. Piché, gérant de la scène; E. Massé, sous-directeur; Jos. Riel, président; J. W. E. Bédard, vice-président; A. Riel, comité; P. Doucet, J. A. Valin, Z. Laflè-

che, J. A. Renaud, E. Picard, A. Larocque, E. Roger, J. L. Leduc, E. Laflèche, A. Massé.

Il en est de même pour l'illustration des Artisans. Voici les noms, dans le même ordre: A. A. Laflamme, 2e censeur; Z. Boucher, 1er censeur; J. B. Trépanier, 3e censeur; P. H. Charron, président; R. P. M. Féat, chapelain; Dr J. I. Isabelle, 2e vice-président et médecin-examinateur; M. Deschamps, 1er vice-président; V. P. Aubin, secrétaire-trésorier; J. Chamard, directeur général, Ontario et Michigan; F. A. Labelle, rép.-exé.; Dr U. Archambault, médecin-examinateur; T. Lacroix, 1er commissaire-ordonnateur; V. Bilodeau, 2e commissaire-ordonnateur.

* * *

Depuis que nous avons remis les premiers chapitres de cet ouvrage à nos imprimeurs, nous avons eu des élections municipales, le 13 janvier; et nous croyons raisonnable d'en donner le résultat ci-après, ce qui complètera le tableau synoptique que le lecteur a déjà lu.

Les échevins sortant de charge ont été réélus par acclamation, à l'exception de MM. Graham et Ste-Marie, qui ne se sont pas présenté. M. Graham—quartier No. 1—a été remplacé par M. Black, un ancien échevin, qui a été élu par acclamation; tandis que M. Ste-Marie a été remplacé par M. Joseph E. Gravelle, de la société commerciale Fortin et Gravelle, qui a défait M. Clovis Poirier, un ancien échevin, par une majorité de 48 voix.

M. Augustin Thibault a été réélu par acclamation, maire de la cité pour l'année fiscale 1908-09.

Tandis que nous en sommes sur la composition du Conseil de Ville, autant donner ci-après le tableau du personnel du Conseil et des autres corps municipaux: MM. John F. Boult, greffier; A.P. Thibault, trésorier; Joseph Raymond, assistant-trésorier; T. P. Foran, aviseur légal; H. A. Goyette, Recorder; Dr J. Beaudin, inspecteur du Bureau de Santé; le constable Laurin, assistant-inspecteur du Bureau de Santé; Wilfrid Latour, gardien de l'Hôtel-de-Ville.

Police municipale: Ludger Genest, chef; Nap. D'Aoust, Paul Lafontaine, Arthur Dion, Geo. Pelletier, F. X. Laurin et Paul Rossignol, constables.

Brigade du feu: Ludger Genest, chef; Geo. Tessier, sous-chef; Charles Savard, Alp. Guilbault, Emile Bond, Edmond Lajoie, Alp. Lajoie et Hormisdas Pelletier, pompiers; André Cour-

solle, surintendant, et Adrien Trudel, assistant surintendant du service d'alarme et de l'éclairage des rues.

Service de l'aqueduc: Adolphe Berthiaume. surintendant; Urbain Viau, percepteur des taxes; Paul Miron, Félix Larose et F. X. Bélanger, ingénieurs-mécaniciens.

* * *

Au commencement de cet ouvrage, le lecteur a pu voir une illustration de Hull, ou plutôt, Wrightstown. en 1851, alors qu'il n'y avait que quelques rues de tracées, savoir: les rues Brewery, Dalnousie—auourd'hui, la rue Chaudière—; Russell—Du Pont— et Wheatherhall—du Lac—; et les rues Wellington. First, Second et Third. De ces dernières rues. il ne reste maintenant que les rues Brewery et Wellington, les seules qui ont conservé leur nom, sont à peine reconnaissables, si on les compare aux plans de 1851.

A cette époque, on ne comptait que 16 familles dans Hull, dont neuf propriétaires. Les archives ne font mention que des propriétaires dont voici les noms: Ruggles, Alonzo et Joshua Wright, les trois fils de Philémon Wright, qui faisaient le commerce de bois; Wm. Battison, aubergiste; Alex. M. Dole, agent pour les Hamilton, commerçants de bois; Sexton Washburn, fabricant de haches. M. Gunn, aubergiste; H. McLaughlin, Maître de Poste et marchand général; et S. H. Wagner, meunier.

* * *

Plusieurs événements, plus ou moins importants, n'ont été mentionnés que d'une façon incomplète, dans le corps de cet ouvrage. Or, je crois devoir donner, ci-après, un tableau synoptique de ces événements, anciens et nouveaux, qui comblera, je crois plusieurs lacunes.

1806.—Expédition du premier radeau de bois à Québec.

1807.—M. Philomon Wright fait une bonne récolte de pommes sauvages, sur la côte ou sont aujourd'hui les édifices parlementaires, à Ottawa.

1809.—Le capitaine LeBreton construit la première meunerie à Hull.

1811.—Arrivée à Hull des familles Holt, Thompson, Moore, Fellowes, McConnell, etc.

1814.—On discute, en Angleterre, le projet du canal Rideau et d'un autre canal qui devait relier la baie Georgienne à Montréal.

1819.—L'"Union", le premier bateau à vapeur arrive à Hull.

1821.—Francis A. Garry venant de Montréal, passe à Hull, en canot. Il se dirige vers Winnipeg. Parlant des Chûtes Chaudières, il écrit: "L'imagination ne peut peindre rien de plus romanesque. Un Américain, M. Philémon Wright, est en train de construire une petite ville, Hull, près des chûtes."

1825.—L'ingénieur civil Clowes commence l'arpentage pour les fins de construction du canal Rideau.

1826.—Commencement de la construction du canal. La même année, fut construit le premier pont suspendu, au-dessus de la chûte des Chaudières. La construction de ce pont fut décidée à la suite d'une longue délibération entre Lord Dalhousie, Philémon Wright et les colonels Dunford et By. Ce pont s'est écroulé en 1836.

1827.—Le colonel By, chargé de la construction du canal, baptise du nom de Bytown, le village qui est aujourd'hui Ottawa.

1832.—Un syndicat obtient une charte royale sous le nom de "Bytown and Aylmer Turnpike Trust Co". C'est depuis cette date que la barrière de péage existe sur le chemin d'Aylmer.

1844.—Le nouveau pont suspendu "Union" est complété, et ouvert à la circulation entre Wrightstown et Bytown.

1847.—Bytown reçoit ses lettres d'incorporation, et M. John S. Scott est élu maire. Les conseillers sont: MM. Thos. Corcoran, Nicholas Sparks, N. S. Blaisdel, John Bédard et H. J. Friel.

1853.—M. Henry Franklyn Bronson et ses fils, tous marchands de bois ,arrivent de Moreau, N.Y. Ils furent les premiers à exporter du bois scié. De ses fils, l'un est l'honorable Erskine H., président de plusieurs industries locales. M. Bronson fit son premier voyage en 1848. Il entrevit l'avenir et l'utilité de la rivière et de la chûte. En dépit des déclarations des ingénieurs, que la chûte était trop large pour être utilisée, il décida de tenter la fortune, et l'on connait le résultat. Ce pionnier de l'industrie est mort en 1889, mais sa femme lui survit.

1854.—Bytown devient Ottawa. E. B. Eddy, qui devint le roi de l'industrie dans la Vallée de l'Ottawa, arrive à Hull, venant de l'Etat du Vermont.

1857.—M. John R. Booth, arrive à Ottawa.

1873.—Grande inondation des quartiers les moins élevés de Hull.

1892.—Incorporation de la Compagnie Electrique de Hull.

à laquelle furent donnés, pour une période de 35 ans, des privilèges extraordinaires.

1896.—Division des comtés de Wright et de Labelle, pour les fins fédérales.

On constatera que dans le tableau précédent, une foule d'événements importants ne sont pas mentionnés; mais, il n'est pas entré dans l'esprit de l'auteur de publier autre chose, dans ce chapitre, que les événements sur lesquels nous sommes passés un peu rapidement dans les chapitres précédents.

* * *

Hull a eu, dans l'espace de 26 ans, huit conflagrations dont les pertes réunies, forment le montant considérable d'environ six millions de piastres, et, chaque fois, la population a relevé le front sous cette avalanche de malheurs.

Le premier grand feu, qui éclata, dans la nuit du 8 au 9 juin, 1880, origina dans le marché. Environ 200 maisons détruites, pertes, $150,000.

Deuxième feu en 1886: détruisit les cours à bois E. B. Eddy, Hurdman et Orr, dommages, $100,000.

Troisième feu, en 1888, détruisit toutes les habitations des rues du Lac, côté Est, Albert, alors rue Centrale, Anna, partie de la rue Charles, Victoria, Britannia, Inkerman, Alma, église Notre-Dame, 400 maisons détruites; pertes, $500,000.

Quatrième feu, 1892: Incendie des scieries J. R. Booth, oeuvre d'un incendiaire. Pertes, $300,000.

Cinquième grand feu, 1894: Incendie des scieries Hurdman; pertes, $200,000.

Sixième feu. Conflagration d'avril 1900. Pertes, $3,000,000.

Septième feu, 1904. Conflagration des maisons sises sur un monticule du quartier No. 2, connu sous le nom de "Calvaire", au mois d'août. Pertes, $75,000.

Huitième feu, 10 août, 1906. Dans les quartiers 3 et 3A. Une cinquantaine de maisons détruites. Pertes, $40,000.

Parmi les citoyens de Hull, il y en a plusieurs qui ont été, plus d'une fois, victimes du feu. Nombre de familles ont été jetées sur le pavé deux ou trois fois. Les étrangers qui critiquent parfois l'apparence des habitations dans les quartiers ouvriers de Hull, ignorent sûrement qu'en moins d'un quart de siècle, ces quartiers ont été rasés par le feu. Sous les circonstances, que peut faire le pauvre ouvrier, chargé d'une grosse famille, si ce n'est de se mettre à l'abri dans une simple maisonnette en

bois qui lui coûte déjà assez de labeurs et de sacrifices.

La légende—un peu vieille et oubliée—veut que Québec périsse par le feu, et Montréal par l'eau. Il y a vingt-cinq ans, tout le monde croyait à cette terrible prédiction. D'immenses conflagrations ruinaient Québec, tandis que les inondations submergaient Montréal. Dans ces deux villes, des hommes d'action ont tordu le cou de la vieille sorcière, en mettant la métropole à l'abri de toute inondation, et en dotant Québec d'un service d'aqueduc et de protection contre les incendies, qui place la vieille capitale au premier rang des centres canadiens. Aucune légende n'est attachée à Hull; mais les faits sont là dans toute leur brutalité, pour démontrer que la population a besoin d'hommes d'action, si elle ne veut se lever, un de ces matins, sur un monceau de ruines fumantes.

Il faut de toute nécessité que les autorités municipales mettent en vigueur le règlement qui oblige les citoyens à remiser le bois de chauffage, presqu'exclusivement composé de déchets des scieries. Pourtant, on voit, un peu partout, d'immenses piles de ce bois sec, autour des maisons, dans tous les quartiers de la ville.

Il faut aussi améliorer le service de l'aqueduc, car il a été prouvé, trop souvent, que le service actuel n'est pas suffisant pour nous protéger contre le feu, en cas d'un grand incendie.

* * *

Il n'entre point dans notre plan de faire l'histoire de tous ceux qui ont habité, ou sont passés à Hull, après les sauvages. Il y aurait, sur ce chapitre, un merveilleux récit à faire, mais cela nous éloignerait trop de notre sujet. Toutefois, ayant déjà consacré quelques lignes, au commencement de cet ouvrage, au premier blanc qui a foulé notre sol de ses pieds—Du Vignau—, je ne puis résister au désir de dire aussi que le premier prêtre qui a campé sur le site de notre cité, fut le R. P. Joseph LeCaron, un des premiers Récollets arrivés en Canada, qui, en 1615, visita la tribu des Algonquins. On raconte que ce zélé missionnaire mourut de chagrin lorsque les Récollets furent remplacés par les Jésuites, en 1632.

Lorsque le Père LeCaron fit le portage des Chaudières, il prit un repos de quelques jours, au pied des Chûtes Chaudières. Les sauvages qui l'accompagnaient apprirent que les Iroquois avaient massacré tous les habitants d'une de leurs bourgades, près le Long Saut. Une Algonquine qui était au nombre des voyageurs eut un

tel chagrin d'apprendre que ses enfants avaient été assassinés, qu'elle réussit à tromper la vigilance des guides, et, étant montée seul au-dessus des chûtes, elle s'y précipita, afin de ne pas survivre à son désespoir. Vainement, le Père LeCaron fit faire des recherches le long des deux rives de la rivière Ottawa pour repêcher le cadavre et lui donner une sépulture chrétienne. Avant son départ pour les hauts, le brave missionnaire planta une petite croix en bois noir sur les bords de la chûte, à l'endroit même où cette malheureuse indienne s'était lancée dans l'éternité.

On raconte que plus tard, vers 1642, une autre tragédie a eu les Chûtes Chaudières comme théâtre. C'était à l'époque d'une guerre terrible entre Iroquois et Algonquins. Une Algonquine avait été capturée par les Iroquois qui rôtirent et dévorèrent ses enfants sous ses yeux. La prisonnière parvint à détacher ses propres liens, et en deux bonds, elle avait franchi le rivage, se précipitant dans le grand saut de la Chaudière. Mais, la Providence voulut que la malheureuse échappât miraculeusement au suicide, pour être reprise vivante par les Iroquois qui lui firent subir les tourments d'une mort aussi lente que terrible.

ERRATA

On dit qu'il n'est jamais trop tard pour se corriger. L'auteur s'exécute de bonne grâce pour réparer les erreurs de fait, sans compter qu'il en profite pour corriger les erreurs typographiques les plus grossières qui se sont glissées dans cet ouvrage, malgré toute l'attention apportée à la correction des épreuves. Les hommes du métier savent que les machines à composer nous jouent souvent de bien mauvais tours.

Pour ne pas augmenter la pénitence que l'auteur s'impose, nous ne prolongerons pas ce chapitre en corrigeant les erreurs de peu d'importance, telles que les lettres omises, ou la mauvaise ponctuation, dont la correction ne peut que mettre l'auteur d'accord avec les règles de la grammaire. D'ailleurs, suivant qu'annoncé dans la préface, si cette première édition est enlevée rapidement, l'auteur, les éditeurs, enfin, tous ceux qui ont collaboré à ce livre, s'engagent à faire mieux, pour la deuxième édition. En faisant cette promesse "solennelle", ils demandent l'absolution.

Page 3.—Dans la première ligne, le mot "continuelle" doit être au singulier, tandis qu'au bas du chapitre sur les Outaouais et Angonquins, le mot "était" doit être au pluriel.

Page 6.—Dernier paragraphe: "dépensés" au lieu de "dépensées", et "formaient" au lieu de "formait".

Page 24.—A la 21e ligne: "Pensé" au lieu de "pensée".

Page 32.—Au bas de la page: "complète" au lieu de "remplie".

Page 37.—Première ligne: "Hanorat" au lieu de "Hanvrat".

Page 40—"l'encourageront" au lieu de "l'eucouragement".

Page 42.—Dernier paragraphe: Après "les RR. PP. Brunet", il faut ajouter "et Durocher"; et deux lignes plus loin, il faut lire 1855, au lieu de 1885.

Pages 43 et 44.—"Monumentale" doit être écrit au pluriel, ainsi que "nombreuse", sur la dernière page.

Page 47.—Les noms des RR. PP. Charpeney et Cauvin ne sont pas toujours bien épelés.

Page 52.—La troisième ligne doit être complètement enlevée; "inquiétant" au lieu d'"inquiétante"; "25" janvier au lieu de "15" janvier.

Page 53.—Dans le titre au bas de l'illustration, à retrancher les mots "supérieur des Oblats".

Page 54.—"Paroisse" au lieu de "province".

Page 55.—A la fin du chapitre, il y a eu confusion entre les noms des RR. PP. Prévost, économe de la maison des Oblats à Hull, et celui du R. P. Provost, autrefois de la maison de Montréal. C'est ce dernier qui accompagna le 65e régiment au Nord-Ouest.

Page 60.—"1100" personnes au lieu de "2000".

Page 64.—"1888-1891" au lieu de "1881-1891".

Page 76.—Au milieu de la première ligne du 2e paragraphe, il faut lire: le R. P. Valiquette, cédant au désir......; aussi "F". Guertin au lieu de "T".

Page 82.—"on" l'arrêtait, au lieu de "ou"; et "fond" au lieu de "fonds".

Page 90.—"Mde. Amable Laferrière", au lieu de Mde J. O. Laferrière.

Page 110.—Premier paragraphe: "soupir" au lieu de "souper".

Page 111.—Il y a un "de" de trop au milieu du 4e paragraphe.

Page 114.—Première ligne: "M. Belcourt" tout court. C'est son frère qui porte le titre d'"honorable".

Page 134.—Premier paragraphe re M. le magistrat St-Julien: "En 1883" au lieu de "1833".

Page 145.—2e et 3e ligne du 2e paragraphe: on doit lire.... leurs écrits étaient cinglants et enlevaient les masses.

Page 146.—La 7e ligne devrait remplacer la 6e ligne, et "vice versa."

Page 151.—"D'Aoust" au lieu de D'Aonest".

Page 158.—L'illustration placée au bas de cette page représente une partie des usines de la Compagnie Eddy, avant le feu de 1900.

Page 159.—Deuxième paragraphe, on doit lire: "les produits naturels employés dans l'industrie doivent naturellement trouver leur chemin vers notre cité.

TABLE DES MATIERES

SON ORIGINE

SES PROGRES

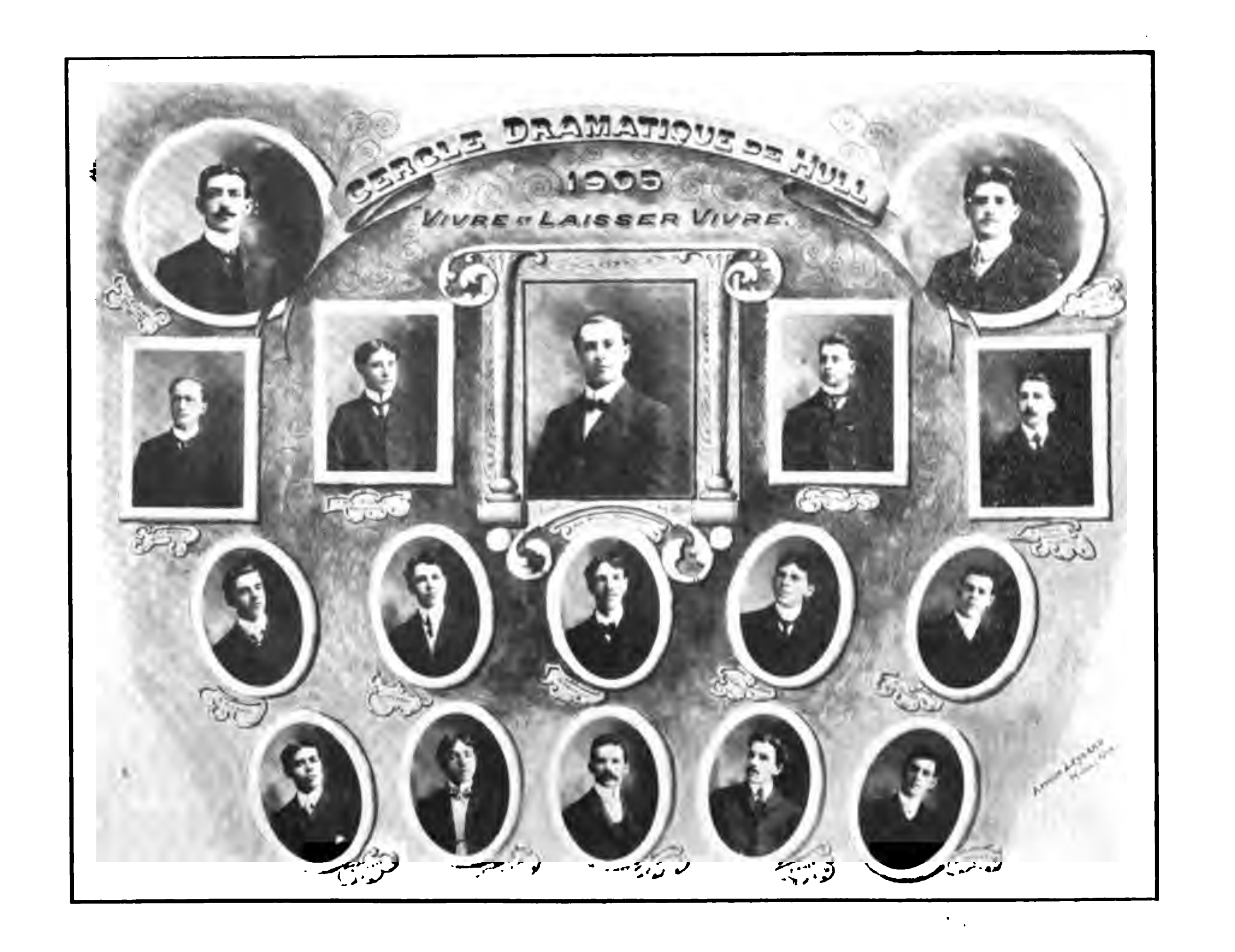
SON AVENIR


LE CONSEIL DE LA CITÉ DE
HULL
ET SES OFFICIERS
1907



Hôtel de Ville de Hull


SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS.
SUCCURSALE DE HULL, No. 255.


CERCLE DRAMATIQUE DE HULL
1905
"VIVRE ET LAISSER VIVRE."



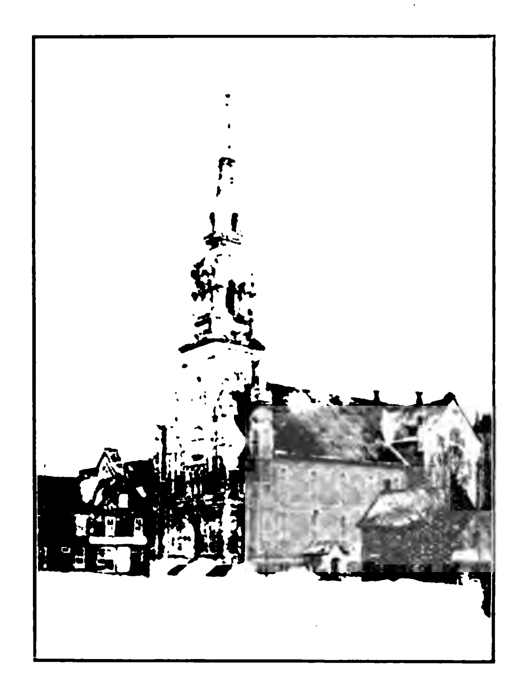
R. P. PRÉVOST
Econome des Oblats à Huil



S. G. MGR DUHAMEL
Archevêque de l'Archidiocèse d'Ottawa



R. P. DUHAUT
Supérieur des Oblats à Hull



Eglise paroissiale Notre-Dame de Grâce de Hull



Le cimetière Notre-Dame de Grâce de Hull



Intérieur de l'église paroissiale Notre Dame de Grâce de Hull



Les Servantes de Jésus Marie, dans la chapelle de leur monastère, Avenue Laurier, Hull



Feue R. Mère Marie Zita de Jésus,
Fondatrice



R. P. Mangin
Chapelain



Couvent des Servantes de Jésus-Marie, à Hull



M. L'ABBÉ ALLARD
Ancien curé du
Très Saint-Rédempteur de Hull



M. L'ABBÉ BARETTE
Vicaire du Très Saint-Rédempteur
de Hull



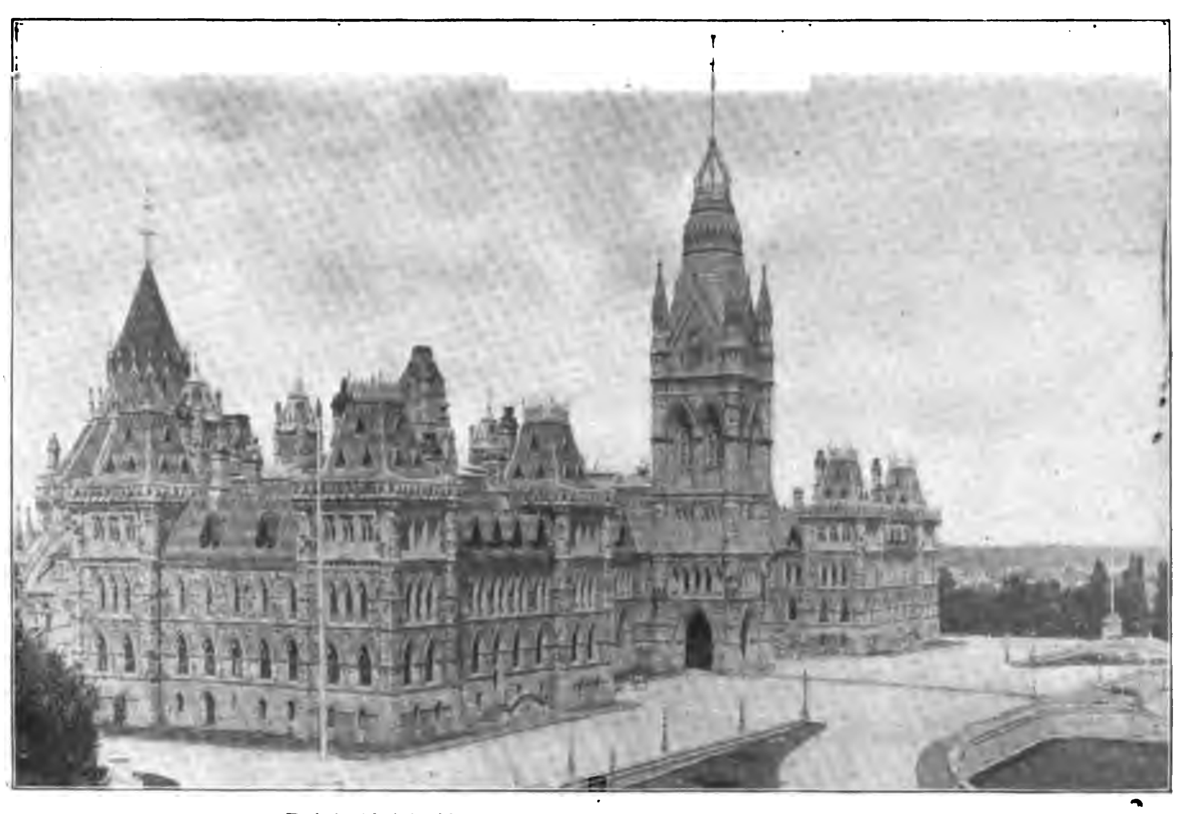
Eglise du Très-Saint Rédempteur de Hull



Académie des Sœurs Grises, rue Alma, Hull



Collège Notre-Dame de Grâce de Hull, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes



Palais législatif des députés fédéraux et des sénateurs, à Ottawa



Sir Wilfrid Laurier
Premier Ministre du Canada



M. F.-A Gendron, M. P. P.



M. E.-B. Devlin, M. P.





HON. A. ROCHON HON. L.-N. CHAMPAGNE

Juges de la Cour Supérieure



Palais de Justice et prison de Hull



Bureau d'enregistrement du comté de Wright, à Hull



M. T. St-Julien



M. A.-H.-X. Talbot

Magistrats pour le district d'Ottawa



Mtre H.-A. Goyette
Recorder de Hull



Poste central de la police et de la brigade du feu de Hull



Pavillon du nouvel aqueduc de Hull



Hôtel des Postes de Hull



Rue Principale, Hull



Entrée de la Haute-Ville d'Ottawa



Bureaux de la Compagnie E.-B. Eddy, Hull



Les écluses du canal Rideau et le pont Interprovincial qui relie Hull à Ottawa



Le tramway No 14 — Une relique disparue en ces derniers temps du service électrique de Hull



Un des ponts des Chaudières, après le feu de 1900



La rue Principale, Hull, le lendemain de la conflagration de 1900



Hull et Ottawa (Wrightstown et Bytown) en 1855



Les chûtes Chaudières, en 1837



Feu ALONZO WRIGHT
Surnommé « *le roi de la Gatineau* »



M. J.-R. BOOTH — HON. W.-C. EDWARDS

Deux grands commerçants de bois d'Ottawa



Le flottage du bois, au-dessus des chûtes Chaudières



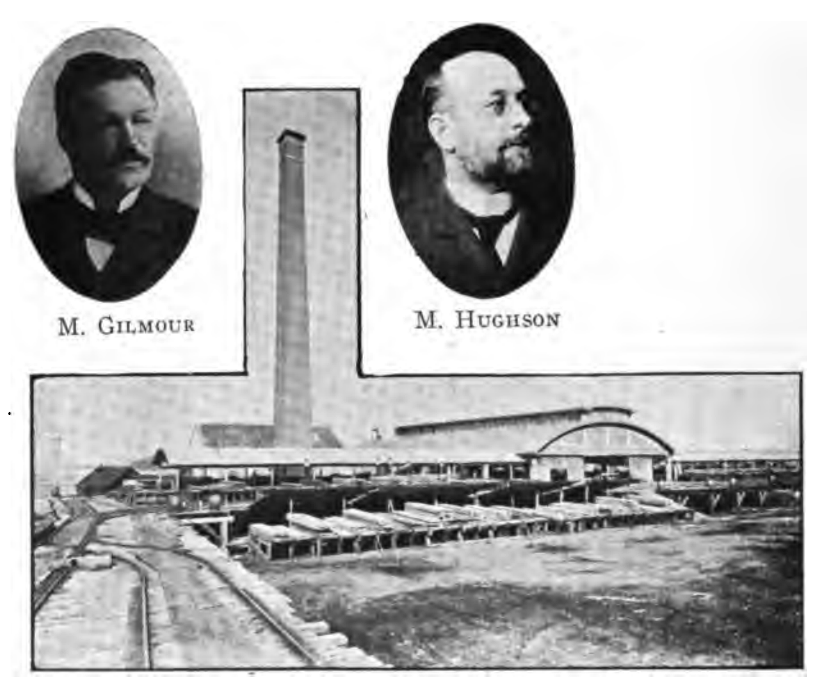
Le pont Langevin et les rapides des Chûtes Chaudières



Une partie des usines de M. J.-R. Booth aux chûtes Chaudière



Une des premières cabanes construites après la conflagration de 1900, par M. Joseph Mossette, autrefois de Hull



Scieries de MM. Gilmour & Hughson, Hull



Abattoirs de la Compagnie Matthews, Hull



Les vétérans des fabricants d'allumettes de Hull (Lire leurs noms de gauche à doite :— Frank Broadhead, Jos Courval, Tom Williams, Nap. Lalonde, Albert Roy, jos. Proulx, Jos. Normand, Jos. Harper.

BERUBE FRERES



Arthur Bérubé

MM. Arthur et Adélard Bérubé, éditeurs de ce livre, sont d'une famille d'imprimeurs, soit quatre frères, tous des ouvriers de talent qui occupent des positions enviables. M. Arthur Bérubé a successivement occupé des positions de confiance dans plusieurs journaux, et aujourd'hui, il a la direction des machines à composer du journal "Le Temps", d'Ottawa. M. Adélard Bérubé occupe depuis longtemps la position de contremaître des ateliers du "Temps".

Deux de leurs frères sont dans le métier depuis un quart de siècle. M. Alfred Bérubé est arrivé à la tête d'un important établissement d'imprimerie, à Chicago, après avoir rempli des positions de confiance à Ottawa. M. Napoléon Bérubé dirige depuis vingt-cinq ans le journal "Le Manitoba", à Saint-Boniface.



Adélard E. Bérubé

Les frères Bérubé sont de ceux qui devront réussir dans le monde commercial.

Nos deux éditeurs sont les patrons de demain, ceux que nous verrons bientôt à la tête d'un grand établissement d'imprimerie. C'est leur premier ouvrage du genre, et ils n'ont accepté l'entreprise, que sur les pressantes instances de l'auteur qui voulait à tout prix que son ouvrage fut exécuté par des citoyens de Hull.

MM. Bérubé Frères doivent des remerciements à M. Léopold Moffet, gérant du journal "Le Temps", pour l'usage de ses machines à composer et les accessoires nécessaires pour exécuter cet ouvrage.



JOSEPH CARON. **DAMIEN CARON.**

CARON & FRERE

Marchands de nouveautés

RUE PRINCIPALE HULL, P. Q.

J. HENRI BELANGER

Marchand de charbon. Agent à commission.

Agent d'assurance sur la vie et contre le feu.

154 RUE PRINCIPALE. PHONE 4099. HULL, P. Q.

Hardes faites, chapeaux, fourrures



Marchandises d'étape, de fantaisie

J. PHARAND, 70 à 76 rue Inkerman, Hull, P. Q.

MAURICE BEDARD & CIE.

(MON VALET, $1.00 PAR MOIS.)

Gradué de l'école de coupe Mitchell, de New-York.

Angle des rues Main et Church, Hull, P. Q. Phone 2434.

J. B. PHARAND, FILS.

Marchands-tailleurs

Merceries, Confections, Chaussures, Taillages et Fournitures Générales.

ANGLE DES RUES PRINCIPALE ET DUKE.

PHONE 3609. HULL, P. Q.

COGNACS HAUTEMENT RECOMMANDES

GODET FRERES,

Larochelle, France

(ETABLI EN 1812*)*



Distillé en 1840	**Distillé en 1875**	**Rés. Invalides.**	**FineChampagne**
Caisses de	Caisses de	Caisses de	Caisses de
12 bouteilles.	12 bouteilles.	12 bouteilles.	12 bouteilles.
$30 la caisse.	**$18 la caisse.**	**$10 la caisse.**	**$16 la caisse.**

N'oubliez pas que nous sommes les seuls agents pour les Brandys Godet, importés directement.

OTTAWA WINE VAULT Co., OTTAWA.



WINDSOR HOUSE
Phone 2670. Nap. Boucher, Prop.



LE "MAIN SALOON"

JOS. FOURNIER, PROPRIETAIRE.

Phone 2607. **Rue Principale.** **Hull, P. Q.**

Le rendez-vous des amateurs de bonne boisson et de sport.
Allées de quilles adjoignant la buvette.

OTTAWA HOUSE

CHS. O'CONNOR, PROPRIETAIRE

Angle des rues Main et Bridge. **Phone 2901.** **Hull, P. Q.**

Vins, Liqueurs et Cigares de premier choix.

HOTEL IMPERIAL

Rue Principale. Hull, P. Q.



F. A. GAUTHIER
Propriétaire.
Phone. 1850.

HOTEL SAINT-LOUIS

O. GAUTHIER, PROPRIETAIRE.

Angle des rues Wright et Brewery, Hull, P. Q. Phone 3269.

Excellente pension. Vastes écuries.

MONTREAL HOUSE

M. DE REPENTIGNY, PROPRIETAIRE.

Angle des rues Wellington et du Pont.

Salle de musique. Hull, P. Q.

Synopsis des Reglements pour Homesteads au Nord-Ouest.

N'importe quelle section pour les terres fédérales dans le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta, excepté 8 et 26 non réservé, peut être divisée en homesteads par n'importe quelle personne, chef de famille ou tout homme âgé de plus de 18 ans. Le homestead comprendra un quart de section ou 160 acres plus ou moins.

Les entrées doivent être faites personnellement au bureau local des terres du district dans lequel les terres sont situées.

Les propriétaires de homesteads sont obligés de se conformer aux conditions suivantes :

1.—*Demeurer au moins six mois par année sur le homestead pendant trois ans et le cultiver.*

2.—*Si le père (ou la mère si le père est décédé) de celui qui prend le homestead, demeure sur une ferme des environs, le homestead peut demeurer chez son père ou chez sa mère.*

3.—*Si le colon a une résidence permanente sur une ferme près du homestead qu'il a choisi, il peut continuer à y demeurer.*

Un avis de six mois devra être donné par écrit au commissaire des terres fédérales à Ottawa lorsqu'on a l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.



